



Ex Libris



PROFESSOR J. S. WILL



Library
of the
University of Toronto



3 vol 219

any name de Philippe V

— 1711 à l'Université —

Q.3.

NOUVEAU
THEATRE
FRANCOIS,

³
OU

RECUEIL

DES PLUS NOUVELLES PIECES
Représentées au Théâtre François
depuis quelques années.

TOME PREMIER.



A PARIS,

Chez PRAULT fils, Quay de Conty, vis-à-vis la
descente du Pont-Neuf, à la Charité.

M. DCC. XL.

AVEC PRIVILEGE DU ROY,



T A B L E

DES PIÈCES CONTENUES
dans le Tome premier.

SABINUS, *Tragedie.*

ABEN-SAÏD, *Tragedie.*

LES AMANS DEGUISE'S, *Comedie.*

PHARAMOND, *Tragedie.*

LE RETOUR DE MARS, *Comedie.*

Handwritten header or title at the top of the page, possibly including a date or page number.

Main body of handwritten text, appearing to be a list or a series of entries, though the characters are extremely faint and difficult to decipher.

Lower section of handwritten text, continuing the list or entries, also very faint and illegible.

S A B I N U S

E T

E P O N I N E ;

TRAGÉDIE.

Par Monsieur RICHER.

Représentée pour la première fois, sur le
Théâtre de la Comédie Française le 29.
de Décembre 1734.

Le Prix est de 30 sols.



A P A R I S ;

Chez P R A U L T, Pere, Quai de Gêvres ;
au Paradis.

M. DCC. XXXV.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

S. A. B. I. N. U. S.

ET

E. P. O. N. I. M. A.

T. R. A. N. S. L. A. T. I. O.

IN M. D. C. C. C. C. C.

THE HISTORY OF THE
EMPEROR OF THE EAST INDIES
BY
J. B. DE LA HARPE

TRANSLATED BY



A. T. A. L. I. S.

CHAMBERLAIN'S OFFICE, GREAT BRITAIN
IN LONDON

M. D. C. C. C. C. C.

THE HISTORY OF THE



PRÉFACE.



Le sujet de cette Tragédie est tiré de Tacite (1), Plutarque (2), & Xiphilin (3). Voici ce qu'en ont écrit ces Auteurs.

Tandis que Vitellius & Vespasien se disputoient l'Empire, il s'éleva divers troubles dans les Gaules. Claudius Civilis dans la Belgique fit révolter les Bataves avec une partie de la Germanie, & remporta plusieurs avantages sur les Romains. Le grand projet qu'il avoit formé d'affranchir les Gaules de la domination de ces Conquérans, fut secondé par trois Seigneurs-Gaulois, Tutor, Classicus & Julius Sabinus. Ce dernier, qui

(1) Tac. Hist. Lib. 4.

(2) Plut. in erotico.

(3) Xiph. in vesp.

étoit de Langres , se disoit arriére petit-fils de Jules César. Il ne dégéneroit point , dit Plutarque , de la vertu de ses ancêtres , & surpasseoit en gloire & en richesses tous les autres Gaulois. Les progrès de son parti lui enflèrent tellement le courage , qu'il eut la hardiesse de prendre le titre d'Empereur dans la Celtique : mais ayant attaqué les Séquanois , qui tenoient encore pour les Romains , il fut mis en fuite. Sa défaite arrêta la révolte des Gaules ; & peu de tems après Civilis fit sa paix avec Rome , dans une entrevûë qu'il eut avec Cerialis Lieutenant de Vespasien.

Sabinus après sa déroute auroit pû se sauver en Allemagne : mais n'y pouvant mener sa femme Eponine (1) qu'il aimoit éperduëment , l'amour l'arrêta , & lui fit imaginer une retraite extraordinaire. Il s'enfuit dans une de ses maisons de Campagne , congédia ses domestiques , sous prétexte de se dérober à la poursuite de ses ennemis par le poison : ensuite il mit le feu à sa maison , & descendit dans deux chambres souterraines connues

(1) Tacite la nomme Eponine , Plut. Empone , Xiph. Péponile.

seulement de lui & de deux fidèles Affranchis, qu'il retint auprès de sa personne. Cependant il en envoïa un vers Eponine lui annoncer qu'il s'étoit empoisonné, afin que ses pleurs appuyassent encore sa feinte. La sagesse & la fidélité de cette femme égaloient ses charmes : qualités qui empruntent l'une de l'autre un nouvel éclat, quand heureusement elles se trouvent réunies. A cette nouvelle, Eponine fut inconsolable, & l'excès de sa douleur la mit en peu de jours en danger de mourir. Sabinus, qui en fut averti, lui fit dire par le même Affranchi qu'il vivoit ; la priant de se consoler, & cependant de feindre touÿours la même tristesse pour confirmer le bruit de sa mort, ce qu'elle exécuta parfaitement bien. Tout le jour on la voïoit en larmes, & la nuit elle se déroboit pour voir son mari dans les tristes lieux où il s'étoit retiré. Pendant neuf ans que Sabinus fut ainsi caché, Eponine fit plusieurs voïages à Rome, où elle visitoit secrètement quelques Dames de ses amies & de ses parentes : & même aïant conçu l'espérance d'obtenir la grace de Sabinus, elle l'y conduisit telle-

ment déguisé que personne ne le reconnut : mais les choses n'étant pas encore bien disposées , il retourna dans sa demeure souterraine.

Enfin cette retraite aiant été découverte , le mari & la femme avec deux enfans nés dans ces ténèbres furent menés à Rome devant Vespasien. La généreuse Héroïne , se prosternant avec ses deux fils aux piés de l'Empereur , lui dit : « prends pitié , César , de » ces pauvres Enfans qui sont nés dans le tom- » beau. Nous ne les avons mis au monde qu'a- » fin qu'il y eût plus de Suplians qui implo- » rassent ta clémence ». Un spectacle si touchant, attendrit tous ceux qui étoient présens : Vespasien même en parut émû : cependant ce Prince , quoique d'ailleurs enclin à pardonner , condamna le mari & la femme au dernier supplice. Eponine y alla avec une confiance qui excita encore plus l'admiration que la pitié. Elle dit « qu'il lui avoit été plus doux » de vivre dans les ténèbres , que de jouir dé- » formais de la lumière , qui lui feroit voir » Vespasien sur le Thrône ». Le Règne de cet Empereur , dit Plutarque , ne vit rien de

si déplorable , ni qui fit plus d'horreur aux Hommes & aux Dieux : & cet Historien Philosophe attribué le peu de durée de la postérité de Vespasien au couroux du Ciel , qui voulut le punir dans ses Enfans d'avoir injustement confondu l'innocent avec le coupable.

On voit par cet extrait ce que j'ai pris de l'Histoire & les changemens que j'y ai faits : liberté qu'on a toûjours accordée aux Poètes , à condition toutesfois de conserver les caractères & les principaux événemens, Ils ont été obligés même dans les Pièces les plus simples , d'imaginer des épisodes , qui doivent être vrai-semblables & liés à l'action principale. C'est ce que j'ai tâché d'exécuter dans cette Tragédie.

L'action principale est la révolte des Gaules contre l'Empire Romain , suivie de la défaite & de la condamnation de Sabinus. Mais il y a trop de distance entre ces deux derniers événemens pour les réduire à l'unité de jour où l'on est astreint dans le Poëme dramatique. J'ai donc feint que les Gaules n'étoient pas encore tranquilles & que Civilis n'avoit pas désarmé plusieurs années après

la déroute de Sabinus. J'amène Vespasien sur les bords de la Moselle proche du lieu où ce Gaulois étoit caché. Je le fais révolter de nouveau & lui donne des liaisons avec Antonius Primus (1) ancien Général des Romains , homme séditieux , mécontent & ennemi secret de l'Empereur. Primus met dans son parti Cécinna & Marcellus que Suétone (2) & Dion (3) disent avoir attenté à la vie de Vespasien. Je fais découvrir la conspiration par Eponine , qui en aiant eu avis , & ignorant que Sabinus en étoit complice , révèle tout à Vespasien dans l'intention de se le rendre favorable & d'obtenir de lui la grace de son mari. Je rends Titus & Domitien amoureux d'Eponine dont l'état ne leur est pas connu. Cette passion produit des effets bien différens dans les deux Princes. Titus qui sçait en triompher la fait servir à sa gloire : au contraire la jalousie & la fureur de Domitien excitées par l'amour causent la catastrophe sanglante de cette Pièce. Mais afin de lui donner le tems de s'emparer de l'esprit de

(1) Il étoit de Toulouse.

(2) Suet. in Tito.

(3) Dio. in vesp.

l'Empereur, j'éloigne Titus qui sort du Camp pour conférer avec Civilis.

J'ai crû devoir mettre le lieu de la Scène dans les Gaules, plutôt qu'à Rome, pour deux raisons. La première est, que l'action se passant à Rome & y faisant conspirer Sabinus contre l'Empereur, j'aurois dégradé mon Héros, & n'en aurois fait qu'un scélérat dont le projet eût fait horreur & dont la punition n'eût excité ni terreur ni pitié. Mais dans les Gaules son intelligence avec Primus pour surprendre le Camp des Romains, n'a rien qui ne soit permis entre ennemis déclarés. La seconde raison qui m'a déterminé à y placer le lieu de la Scène, c'est que pouvant y faire livrer un combat entre les Baraves & les Romains, j'ai illustré en même tems deux de mes principaux personnages, Sabinus & Titus, qui ont occasion de donner des preuves de leur valeur.

Je n'ai pas eu un moindre motif pour introduire Titus sur la Scène. On veut de l'amour dans les Tragédies, on aime à entendre soupirer les *Amans*, & cette foiblesse est du goût de la plus belle partie de la Nation :

mais l'amour conjugal n'est guère à la mode sur le Théâtre, & par conséquent difficile à traiter. Je n'aurois osé l'entreprendre si je n'avois pas imaginé l'épifode de Titus. Cela m'a dispensé de faire parler souvent ensemble le mari & la femme, qui peut-être auroient ennuié s'ils s'étoient entretenus l'un avec l'autre plus d'une fois.

J'ai mis Domitien en contraste avec Titus. On sçait quel étoit le premier. Ambitieux, cruel & jaloux de la gloire de son frère, sans pouvoir l'imiter, il a été accusé (1) d'avoir causé ou du moins avancé la mort de ce grand Prince. Je me suis donc persuadé que l'oposition de leurs caractères embéliroit mon ouvrage, si je réüssissois à les bien exprimer, & que les vices de Domitien serviroient d'ombre aux vertus de Titus. D'ailleurs Domitien parle avec plus de dignité & de force que n'eût fait un confident ordinaire pour persuader l'Empereur de condamner Sabinus. Domitien enfin a plus d'autorité pour hâter le supplice de ce Gaulois, dans l'instant même que Vespasien lui pardonne. Par-là j'ai con-

(1) Dio. in Tito.

fervé le caractère de ces deux Princes: Domitien étoit d'un naturel féroce, lâche & impitoiable : Vespasien au contraire étoit affable, généreux & clément. L'on ne taxe pas celui-ci de cruauté pour avoir fait mourir Sabinus : La révolte de ce Gaulois, & le Titre d'Empereur qu'il avoit usurpé, le rendoient assez coupable. On blâme seulement Vespasien d'avoir condamné la femme de ce Rebelle & de l'avoir punie pour le crime de son mari : Reproche que je lui sauve dans cette Tragédie, dont la fiction a plus de vraisemblance en ce point que l'Histoire ; puisque tous ceux qui ont écrit la vie de cet Empereur vantent sa magnanimité & sa modération. Si nous avions en son entier l'Histoire de Tacite, nous y verrions peut-être les motifs qui déterminèrent Vespasien à tant de rigueur. Cet Historien (1), après avoir fait mention de la défaite de Sabinus, & comme il mit le feu à sa Maison de Campagne pour faire croire qu'il étoit mort, promet de dire en son lieu par quel artifice il demeura caché pendant neuf ans, & de rapporter tout ensem-

(1) Hist. Lib. 4.

ble la constance de ses amis & l'exemple illustre de sa femme Eponine. Mais cet endroit de l'Histoire de Tacite est perdu.

Tacite, Suétone & Pline le jeune m'ont donné les caractères de Vespasien & de ses deux fils avec celui d'Antonius Primus; & j'ai peint d'après Plutarque, ceux de Sabinus, d'Eponine & de leurs Affranchis. Un de ces deux ci est apellé Martalius par ce Philosophe, nom que j'ai pris la liberté de changer. J'ai donné à Domitien pour Confident le Comédien Pâris, Affranchi de Domitia Tante de Néron. Juvenal dont il causa, dit-on, la disgrâce nous marque (1) jusqu'où monta sa faveur sous le Règne de Domitien. La Confidente d'Eponine est donc le seul personnage de mon invention. C'est un grand avantage sans doute de trouver de pareils secours dans l'Histoire, d'y puiser les mœurs & les sentimens de ses personnages. Les Tragédies de cette espèce ont un mérite particulier, quand les caractères sont bien rendus : mais c'est en quoi consiste la difficulté. Si l'on s'en écarte tant soit peu, si quelque

(1) Sat. 7.

trait n'est pas ressemblant, on s'en aperçoit aisément, & voilà le portrait manqué : au lieu que dans les Pièces entièrement d'imagination l'Auteur n'est point exposé à cette critique, il a la liberté de donner à ses personnages telles vertus ou tels vices qu'il lui plaît.

La retraite de Sabinus dans un lieu souterrain pourroit sembler fabuleuse & Romanesque, si le fait n'étoit pas attesté par deux Auteurs contemporains de mon Héros. Tacite vivoit du temps de Vespasien & de ses fils ; & Plutarque, qui rapporte cet Histoire comme un exemple mémorable du pouvoir de l'amour, dit avoir vû à Delphes un des fils (1) de Sabinus, nommé comme son père. Ainsi je doi peu m'embarrasser si cet événement est surprenant & extraordinaire, puisqu'il est véritable. C'est dans les faits supposés & dans les aventures imaginées que la vraisemblance est nécessaire ; mais quand ils ont l'appui & le témoignage de l'Histoire ou même de l'opinion vulgaire & de la Fable,

(1) L'autre fils de Sabinus mourut en Egypte.

(1) cela suffit pour autoriser le Poëte à les mettre sur la Scène.

Je passe à diverses objections qu'on a faites sur le plan de cette Tragédie, & je vais tâcher de répondre aux plus considérables. La première regarde le nœud de la pièce. Eponine, dit-on, auroit dû voir Sabinus avant que de découvrir la conspiration à l'Empereur. Cette critique seroit fondée, si Eponine devoit soupçonner Sabinus d'être complice de Cécinna & Marcellus ses ennemis; qui au rapport d'Albéric, étoient les Chefs de la conjuration. D'ailleurs pouvoit-elle sans exposer son mari à être découvert, retourner avant la nuit dans l'endroit où il étoit caché? Non sans doute; & la prudence ne permettoit pas à cette femme de choisir un autre temps. Cependant la nuit même qui approchoit, la Conspiration devoit éclater. Le péril pressoit; il falloit prendre son parti; on étoit prêt à immoler Vespasien & Titus, dont la bonté lui laissoit encore quelque espoir. Marcellus & Cécinna les plus grands ennemis de Sabinus alloient devenir les maî-

(2) Arist. poët. Cap. 25.

tres. Malgré tous ces motifs Eponine balance entre la crainte & l'espérance. Elle se retire quand elle voit venir l'Empereur, & veut encore consulter sa Confidente. Enfin elle se résout à découvrir la Conjuración, & par la crainte que lui inspire Cécinna & Marcellus & par l'espoir qu'elle a de sauver son mari, en méritant par ce bienfait la faveur de Vespasien & de Titus. Il y a donc plus de malheur que d'imprudance dans son fait; & il ne faut pas juger du dessein par l'événement. Mais supposons que l'action de cette femme soit imprudente : cesse-t-elle pour cela d'être vraisemblable? En est-elle moins propre à faire le nœud d'une Tragédie? Le nœud d'Iphigénie n'est-il pas fondé en partie sur la confiance inconsiderée qu'Agamemnon fait à son Domestique? Il est vrai que Racine a copié Euripide (1). Mais Agamemnon n'est pas pour cela moins indiscret, & l'exemple d'Euripide ne sert qu'à autoriser les Poètes modernes à n'être pas plus scrupuleux que lui.

La seconde Critique tombe sur la déclaration d'Eponine à Titus, que Sabinus est ce

(1) Iphig. in Aulide.

Prisonnier dont il ignore le nom. On prétend que c'est une indiscretion de la part de cette femme, & qu'elle devroit se contenter de dire que ce Captif est son mari. Je prie ceux qui font cette objection de considérer à qui, dans quelles circonstances, avec quelles précautions Eponine fait un pareil aveu, & quels en sont les effets. Ce Prisonnier inconnu va périr, s'il continuë à céler son nom. *S'il se tait, le trépas punira son silence*, dit Titus à Eponine. Le péril de Sabinus arraché donc son secret à cette femme infortunée. Elle confie son sort à Titus, à un Héros, au plus généreux de tous les Hommes, & qui avoit déjà empêché Vespasien de le condamner. Cependant, quoiqu'elle ne coure aucun risque en faisant cette confiance à Titus, l'amour de ce Prince l'allarme encore. Elle a la précaution & la fermeté d'exiger qu'il renonce à sa passion, & de lui faire promettre de ne point révéler ce qu'elle va lui dire. Après le serment de ce Prince peut-elle sans lui faire une injure, hésiter à lui faire connoître son Mari? Titus, engagé au secret par son serment, & plus encore par sa vertu,

devient le protecteur de Sabinus. Il demande la grace de son Prisonnier à Vespasien. Ainsi Domitien trouve plus de difficultés à surmonter quand il veut faire condamner ce Captif. Enfin comme il n'y a que Titus qui le connoisse, cela n'empêche pas la surprise de Vespasien & de Domitien, quand cet inconnu déclare qu'il est Sabinus.

On m'objecte en troisiéme lieu qu'Eponine demande l'impossible à Titus, quand elle veut qu'il renonce à l'amour qu'il a pour elle. J'avouë que si cette femme faisoit une pareille proposition à tout autre qu'à un homme vertueux, elle seroit inutile : mais la connoissance qu'Eponine a du caractère de Titus, doit lui donner la noble confiance qu'elle fait paroître. Il est vrai que Titus étoit d'un naturel porté à l'amour ; Tacite & Suétone le disent expressément, Mais les mêmes Historiens assurent que sa gloire & le soin de sa réputation mettoient un frein à ses plaisirs ; & le dernier (1) nous apprend que son respect pour les Loix Romaines lui fit renvoyer Bérénicé qu'il aimoit & dont il étoit aimé. Je le fais d'abord

(1) *Suet. in Titoe*

résister à la demande d'Eponine avec des transports assez marqués: mais quand il sçait qu'elle a un Mari, doit-il balancer un moment entre sa passion & son devoir? Ne seroit-ce pas démentir ce caractère de Héros qui le distinguoit des autres hommes?

Enfin quelques-uns croient que la déclaration d'amour de Domitien devoit être faite sur la Scène & non dans un entre-Acte selon ma supposition. J'avois d'abord prévenu cette Critique & j'avois mis une Scène à la fin du second Acte, où ce Prince paroïssoit avec Eponine: mais l'amour de Domitien étant odieux, j'ai suivi l'avis de personnes de goût qui m'ont conseillé d'ôter cette Scène. Je me suis donc contenté de mettre cet amour en récit. Eponine consternée de se voir aimée de Domitien s'en plaint à sa Confidente, dans le troisième Acte, & implore contre lui la protection de Titus dans le quatrième.

* Multaque tolles
Ex oculis, quæ mox narret facundia præsens.

* *Horat. art. Poët.*

APPROBATION.

A P P R O B A T I O N .

J'AY lû par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, *Sabinus & Eponine, Tragédie*. J'ai cru que le Public recevrait avec plaisir l'impression de cette Pièce. A Paris ce 10 Février 1735. Signé, GALLYOT.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conseillers, les gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. Notre bien amé PIERRE PRAULT, Pere, Libraire & Imprimeur de nos Fermes & Droits à Paris, Nous ayant fait supplier de lui accorder nos Lettres de permission pour l'impression d'un ouvrage qui a pour titre, *Sabinus & Eponine, Tragédie*; offrant pour cet effet de l'imprimer ou faire imprimer en bon papier & beaux caractères, suivant la feuille imprimée & attachée pour modele sous le contre-scel des Presentes: Nous lui avons permis & permettons par ces Presentes, d'Imprimer ou faire imprimer ledit Livre ci-dessus spécifié, conjointement ou separément, & autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire vendre & debiter par tout notre Royaume, pendant le tems de trois années, consécutives, à compter du jour de la date desdites Presentes. Faisons défenses à tous Libraires, Imprimeurs & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance; à la charge que ces Presentes seront enregistrees tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression de ce Livre sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, & que l'impetrant se conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725. & qu'avant que de l'exposer en vente, le Manuscrit ou Imprimé qui aura servi de copie à l'impression dudit Livre, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France, le Sieur Chauvelin; & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, Garde des Sceaux de France, le Sieur Chauvelin;

le tout à peine de nullité des Présentes : Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Sieur Exposant ou ses ayans cause ; pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie desdites Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Livre, soyt ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent, de faire poir l'exécution d'icelles, tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires : C A R tel est notre plaisir. D O N N E' à Paris le vingtième jour de Fevrier, l'an de grace mil sept cent trente-cinq, & de notre Regne le vingtième Par le Roi en son Conseil. *Signé*, SAINSON.

Registré sur le Registre IX. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N^o. 69. Folio 59. conformément aux anciens Reglemens, confirmés par celui du 28 Fevrier 1723. A Paris ce 5. Mars 1735. Signé, G. MARTIN, Syndic.

Fautes à corriger.

Page 4. vers 6. biens, lisez bien.
Page 31. vers 12. tout, lisez toute.
Page 40. vers 1. la, lisez la
Page 52. vers 5. suivi, lisez suivi.

SABINUS

S A B I N U S

E T

E P O N I N E ,

T R A G È D I E .

BR

A

A C T E U R S.

VESPASIEN , Empereur Romain.

TITUS,
DOMITIEN, } Fils de l'Empereur.

ANTONIUS - PRIMUS , Ancien
Général des Romains.

JULIUS-SABINUS , Seigneur Gaulois.

EPONINE , Femme de Sabinus.

ELISE , Dame Gauloise , Confidente d'Ep-
nine.

PÂRIS , Confident de Domitien.

SINORIX, } Affranchis de Sabinus.
ALBERIC, }

Deux ENFANS de Sabinus.

GARDES de Vespasien.

*La Scene est dans le Camp des Romains , aux
bords de la Moselle.*



S A B I N U S
E T
E P O N I N E,
T R A G É D I E.

A C T E P R E M I E R.
S C E N E P R E M I E R E.
S A B I N U S , S I N O R I X .

S I N O R I X .



O U S cet habit Romain, qui vous cache à
ses yeux,

Craignez peu de ce camp les regards curieux,
Seigneur. C'est en ce lieu que Primus va se

rendre.

Mais ne risquez-vous rien, quand vous osez l'attendre ?

A ij

Elle voudroit en vain fléchir mes ennemis.
 Ils ne me verront point, suppliant, ni soumis,
 Devant leur tribunal, en esclave, paroître.
 Mon courage en ce jour m'en fera mieux connoître,
 Au milieu de leur camp je veux porter l'effroi,
 Et périr à leurs yeux ou leur donner la loi.

SCÈNE III.

SABINUS, PRIMUS.

SABINUS.

AH! Seigneur, qu'il tarde à mon impatience,
 De revoir un guerrier, ma plus ferme espérance;
 Un héros, que, par-tout, la victoire a suivi,
 Prêt à me rendre un nom que le sort m'a ravi!
 Dans le sang des Romains j'en veux laver l'outrage.
 La vie est, sans la gloire, un trop vil avantage.
 Celui qui sçait braver l'injustice du sort
 Eternise son nom, en méprisant la mort.
 Ses frayeurs, dont jamais je n'éprouvai l'empire,
 Ne m'ont point conservé le jour que je respire.

PRIMUS.

Du brave Sabinus je connois la valeur.
 Seigneur, au seul Destin j'impute ce malheur.
 Son caprice, à son gré, trahit, ou favorise,
 Et peut faire échouer la plus noble entreprise.

A iiij.

Sur le Danube alors aux périls exposé,
 Je servois un ingrat dont je suis méprisé.
 Le bruit toujours confus qu'épand la Renommée
 Annonça votre mort à mon ame allarmée.
 L'amour de ma patrie excita mes regrets.
 D'un aveugle destin j'accusai les décrets.
 Mais de tous vos malheurs retracez-moi l'image.
 La vengeance s'irrite au récit d'un outrage.

S A B I N U S .

Indigné qu'en ces lieux Rome donnât des loix,
 Je voulus de son joug affranchir les Gaulois;
 En eux je rallumai le désir de la gloire,
 Qui jadis à leurs pas attachoit la victoire;
 Quand leur nom redouté, volant de toutes parts;
 Sur eux de l'univers attiroit les regards.
 Je peignis d'Allia la célèbre journée,
 Les Romains mis en fuite, & Rome abandonnée,
 Dans ses murs embrasés, son sénat égorgé,
 Son Capitole altier par Brennus assiégé,
 Nos généreux guerriers ravageant l'Illyrie,
 La Macédoine entière à leurs loix asservie,
 Byzance subjuguée, & nos fiers bataillons,
 Aux rives de l'Euxin plantant leurs pavillons.
 Au même instant j'oppose à ces nobles images
 De leurs foibles enfans la honte, les outrages,
 Et ces mêmes Romains domptés par nos ayeux
 Imposant aux Gaulois un joug injurieux.

- » De vos vastes cités contemplez les ruines ,
 » Leur dis-je , & des vainqueurs les meurtres , les rapines.
 » Quoi ! Vos cœurs sont-ils faits à ces indignités ?
 » Voyez aux bords du Rhin les Germains révoltés ,
 » Civilis, contre Rome excitant les Bataves :
 » Osez les imiter : Vous n'êtes plus Esclaves.
 » De Jules descendu, mais né dans ces climats ,
 » Vers l'Italie en feu je veux guider vos pas.
 » Tandis qu'à ses tyrans sa liberté s'immole ,
 » Retournons assiéger les murs du Capitole.
 » Ses murs , pour défenseurs n'ont plus de Manlius ,
 » Mais les sujets d'Othon & de Vitellius ,
 » Esclaves des Tyrans que les Gaulois abhorrent ,
 » Et qui n'ont de Romain qu'un nom qu'ils deshonorant.
 » De son joug odieux délivrons l'Univers ,
 » Vengeons les nations de tant d'affronts soufferts :
 » Que Rome à nos exploits connoisse qui nous sommes ,
 » Et qu'en tout temps la Gaule est fertile en grands hommes.

Je les vis tous frémir de honte & de fureur.

Un suffrage commun me proclame Empereur.

A venger leurs affronts à l'instant je m'apprête ,

J'assemble des soldats , & je marche à leur tête.

Tout seconde d'abord mes généreux desseins.

Retranchés dans leur Camp , j'y force les Romains.

Mais d'un peuple Gaulois la perfidie étrange

Traverse les progrès d'un guerrier qui les venge.

Les lâches Séquanois , nés pour porter des fers ,

M'apprêtoient dans leurs champs un funeste revers.

Dans un combat sanglant je voi périr l'armée,
 Qu'à vaincre les Romains j'avois accoûtumée.
 Suivi de deux des miens, après un tel malheur,
 Je vole à mon palais, tout plein de ma douleur;
 Et n'y rencontrant point l'épouse que j'adore,
 Je conçois un dessein que l'amour fait éclore.
 Vous m'en voyez rougir : mais du vainqueur des Dieux,
 Quel Mortel peut braver le joug impérieux ?
 Je cède à mon amour. Je puis sans imprudence
 De tous mes sentimens vous faire confiance.
 Hé ! Dois-je rien cacher à l'ami généreux,
 Que n'a pû me ravir le dessein rigoureux ?

P R I M U S .

Comptez sur moi , Seigneur. Une commune haine
 Unit nos intérêts contre l'Aigle Romaine.
 Vos malheurs vont finir ; & je serai vengé
 Du fier Vespasien qui m'a trop outragé.
 Cependant de vos maux apprenez-moi le reste.
 Je frémis , au récit d'un revers si funeste.
 Quelle retraite obscure ou quels pays lointains
 Depuis neuf ans , Seigneur , nous cachoient vos destins ?

S A B I N U S .

Pour tromper des Romains la vengeance cruelle ,
 Je fis de mon trépas répandre la nouvelle.
 Mais celle à qui je dois mes vœux & mon amour
 Calma mon desespoir qui m'eût privé du jour ;
 Et séduit par l'objet de toute ma tendresse,
 Aux yeux de l'Univers je cachai ma foiblesse.

Pour prolonger ses jours je me fis cet effort,
Retiré dans des lieux plus affreux que la mort.
Je ne retrace point ces funestes images.
Déplorer ses malheurs, sied mal aux grands courages.
Vos affronts sont les miens : je veux les partager.
D'un ennemi commun songeons à nous venger.
Civilis, aux Germains unissant les Bataves,
De ces deux nations rassemble les plus braves ;
Et s'approchant du Camp par des sentiers secrets,
Fait marcher son armée à l'abri des forêts.
Pendant l'obscurité tout l'effort de ses armes
Doit attaquer le Camp, & le remplir d'allarmes ;
Tandis que les Romains dans le sommeil plongés
Ignorent les périls dont ils sont assiégés.
Mais nous comptons sur vous ; & pour qu'il réussisse,
De nos projets, Seigneur, secondez l'artifice.

P R I M U S.

Qu'il vienne ; je l'attends, & j'engage ma foi.
Chéri des Légions, les soldats sont à moi.
La plû-part me suivoient sous les murs de Crémone,
Quand ma valeur plaça Vespasien au trône.
Il n'eut, pour y monter, d'autre appui que mon bras ;
Et tandis que pour lui je livrois des combats,
Caché dans l'Orient, éloigné des allarmes,
Il jouïssoit en paix du succès de mes armes.
Rome enfin subjuguée a soumis tout l'Etat.
Mais de si grands bien-faits tomboient sur un ingrat.

Ebloui de l'éclat d'un illustre fortune,
Je sens que ma présence aujourd'hui l'importune.
Mon front ceint de lauriers, qu'il ne voit qu'à regret,
Fait à son cœur jaloux un reproche secret.
Je lis dans ses regards ce que j'en dois attendre.
Mais qui sçut l'élever peut le faire descendre.
Ce fer m'en vengera. Que l'ingrat & ses fils,
Tombent du rang superbe où Primus les a mis.
Il semble qu'avec moi, le ciel d'intelligence,
Aux bords de la Moselle assure ma vengeance ;
Que par tout d'ennemis voulant l'envelopper,
Il craigne qu'un Tyran ne me puisse échaper.
Rome de nos Gaulois est l'antique ennemie.
Ils murmurent tout haut contre sa Tyrannie.
Ces peuples belliqueux, méprisant d'autres loix,
N'ont jamais respecté que les Dieux & leurs Rois.
En vain dans le respect croyant tenir l'armée,
Titus m'opposera toute sa renommée.
Mon nom, chez les soldats peut autant que le sien.
Ils haïssent surtout l'ingrat Vespasien ;
Et sa sévérité jointe à son avarice
Les fait tous murmurer contre son injustice.
Le fier Domitien n'est pas moins détesté.
On connoît son orgueil, on craint sa cruauté.
Son cœur lâche & jaloux des lauriers de son frère,
Oppose à notre haine un indigne adversaire.
Mais il est temps d'agir ; & que nos vœux remplis . . .

TRAGÉDIE.

11

SABINUS.

Je pars, & sur ces bords j'amène Civilis,

PRIMUS.

Comptez sur ma promesse, & sur ma vigilance.

SCÈNE IV.

PRIMUS *seul.*

DEja mes amis prêts à servir ma vengeance,
Marcellus, Cécinna, Rutilé, Fabien. . . .
Mais quelqu'un vient ici. Dieux ! C'est Domitien :

SCÈNE V.

DOMITIEN, PRIMUS, PARIS.

DOMITIEN.

Sabinus vit encore ; & la Gaule inquiète,
Se soulève à son nom, l'attend, & le souhaite.
Toujours prêts à s'unir avec nos ennemis,
Ces peuples factieux ne sont jamais soumis.
Leur force est affoiblie, & n'est pas terrassée.
Ils conservent encor la superbe pensée
De secouer le joug & de braver nos loix,
Si Sabinus paroît & conduit les Gaulois.

L'Empereur vous choisit pour chercher ce Rebelle.
Allez ; & découvrez le lieu qui le recèle.

S C E N E V I.

DOMITIEN, PARIS.

DOMITIEN.

C'Est en vain que Titus méprise mon soupçon.
Ce prince audacieux, trop enflé d'un vain nom,
Pense que son bonheur, dont il fait son oracle,
A ses vastes desseins ne peut trouver d'obstacle.
Son heureuse imprudence augmentant sa fierté
Ne laisse plus de frein à sa témérité ;
Et le peuple Romain ébloüi de sa gloire
De ses foibles succès consacre la mémoire.

PARIS.

Oüi, le peuple, Seigneur, sur les événemens,
Sans pénétrer plus loin, règle ses jugemens.
C'est ainsi de Titus qu'il prise les services.
D'ailleurs, ce prince adroit sçait lui cacher ses vices.
Dans son parti, sans doute, il songe à l'engager,
Pour vous ravir un bien qu'il craint de partager.
Il a, de l'Empereur, reçu le nom d'Auguste.

DOMITIEN.

Je vois en frémissant sa préférence injuste.

Du titre de César avec peine honoré ,
 Mon nom de l'univers est encor ignoré ,
 Tandis que ma prudence à l'état salutaire
 Prépare des lauriers à cet odieux frère.
 De ses titres pompeux le Sénat est rempli.
 L'Empereur l'idolâtre , & me met en oubli.
 Le destin fait vers lui panacher tout l'avantage.
 Du Monde , avec mon père il partage l'hommage ;
 Et cet ambitieux assis à ses côtés
 Aux Rois même soumis dicte ses volontés.
 Quel spectacle pour moi , ciel ! Quelle honte extrême
 De voir Titus placé dans ce degré suprême
 Compter Domitien au rang de ses sujets !
 Que mon abaissement doit flatter ses projets !
 Contraire à mes plaisirs , pour augmenter mes peines ,
 Il m'enlève à son gré les vœux de nos Romaines.
 On brigue sa tendresse , on brigue son appui ;
 Et la gloire & l'amour m'animent contre lui.
 Hier je vis au Temple une jeune Inconnue.
 Jamais rien de si beau ne s'offrit à ma vue.
 Je la vis , je l'aimai. Mon cœur fut enchanté ,
 Et ne reconnut plus d'autre divinité.
 Mais cet amour naissant fut troublé par la crainte.
 Les beaux yeux , dont l'image en mon ame est empreinte ;
 Sur Titus seulement parurent se fixer.
 D'un mouvement jaloux je me sentis presser.
 Peut-être qu'en secret cette beauté soupire.
 J'ai vu couler des pleurs qui semblent me le dire.

Cherchons-la, découvrons le sujet de ses pleurs.
 S'ils coulent pour Titus, irritons ses douleurs.
 Vers mon heureux rival si son penchant l'entraîne,
 L'objet de mon amour le fera de ma haine.
 Mais on vient. Quel sujet conduit ici Titus ?

S C E N E V I I .

TITUS, DOMITIEN, PARIS.

TITUS.

J'Aprens que par votre ordre on cherche Sabinus,
 Prince. Mais ce Gaulois qu'ont accablé nos armes
 A ses heureux vainqueurs doit causer peu d'allarmes.

DOMITIEN.

Trop de sécurité, Seigneur, peut nous tromper.
 J'ai de justes soupçons, je doi les dissiper.
 Sabinus voit le jour. Un bruit confus assure
 Qu'il a près de ce camp une retraite obscure
 Vers ce palais détruit, son antique séjour.

TITUS.

Qu'importe qu'il respire, ou soit privé du jour ?
 Nous devons craindre peu son impuissante haine.
 Hé ! que peut-il tenter contre l'aigle Romaine ?
 Prince, si Sabinus contre nous révolté
 Sort encore une fois de son obscurité,

Ce Rebelle , aux Romains autrefois redoutable ,
Ne nous oppose plus qu'un Rival méprisable.
Il n'arme contre nous qu'un ennemi détruit.
Le craindre , c'est flater l'orgueil qui le séduit ;
C'est ternir notre gloire. Attendons qu'il paroisse ,
Et rende les Gaulois témoins de sa foiblesse.
Son nom aux factieux prête un léger appui.
Son malheureux succès les prévient contre lui ;
Et loin de leur promettre un brillant avantage ,
La honte de leur chef abattra leur courage.
Si leur audace enfin prétend le soutenir ,
Nous portons en tout tems de quoi les en punir.
La valeur des Romains détruira leur attente ,
Et l'aspect des vainqueurs répandra l'épouvante.

D O M I T I E N.

On sçait du désespoir jusqu'où va la fureur ;
Et j'exécute enfin l'ordre de l'Empereur.
En vain l'heureux Titus , enyvré de sa gloire ,
Croit toujours à son char enchaîner la victoire.
Si Sabinus est pris , les troubles vont finir ;
Et c'est en triompher que de le prévenir.

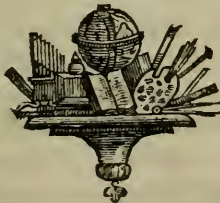
S C E N E V I I I .

T I T U S *seul.*

A Insi, de l'Empereur réveillant la vengeance ;
Il voile ses frayeurs sous le nom de prudence ;
Et ce frère jaloux , prompt à me résister ,
Combat des sentimens qu'il devoit imiter .
Ah ! Qu'il me blâmeroit avec plus de justice ,
S'il voyoit de mon cœur le trouble & le supplice ;
S'il sçavoit qu'en ce camp , dans ces sauvages lieux ,
Je ressens de l'Amour les traits impérieux !
Dans le Temple d'Isis , ciel ! J'ay crû reconnoître
La beauté qu'à la Cour jadis je vis paroître .
Mon cœur , qui fut alors touché de ses attraits ,
La retrouve en ces lieux plus belle que jamais .
En Judée autrefois le Jourdain sur sa rive
Dans des liens moins forts vit mon ame captive :
Cette jeune inconnüe en proye à ses douleurs
Baissoit modestement ses yeux baignés de pleurs ,
La timide pudeur qui relève ses charmes ,
D'un cœur qu'elle a soumis ignore les allarmes :
Mais doit-elle ignorer que Titus fut toujours
De celui qui gémit le plus ferme secours ?
Pour effuyer les pleurs d'un objet adorable ,
Ne puis-je lui prêter une main favorable ?

Je fouhaite la voir , & je crains ses regards.
 Faut-il que dans un camp , au milieu des hazards ,
 Où règnent les fureurs de la fière Bellone ,
 Au pouvoir de l'Amour mon ame s'abandonne ?
 Revoyons cependant cet objet enchanteur ,
 Goûtons le doux plaisir d'être son protecteur.
 Hé ! Quel plus digne emploi de la toute-puissance
 Que de finir lès maux dont gémit l'innocencé ?

Fin du premier acte.





ACTE II.

SCENE PREMIERE.

EPONINE.

Elise ne vient point ! Elise ne sçait pas
Quelle juste terreur conduit ici mes pas ;
Que mon époux respire ; & blâmant mes allarmes ,
Elle croit qu'Eponine en vain verse des larmes.
Je n'ose qu'aux Dieux seuls confier mes douleurs.
Hélas ! Ils sçavent seuls l'excès de mes malheurs ,
Que mon cher Sabinus dans des antres funébrés
Languit avec mes fils au milieu des ténébres.
Aux regards des Romains dérobez son séjour ,
Justes Dieux ! S'il est pris , il périt sans retour.
Jamais Vespasien ne perdra la mémoire
Qu'autrefois Sabinus fut rival de sa gloire.
Pour épargner ses jours , il l'a trop redouté ;
Et qui veut des Césars ravir l'autorité

Attend tout du destin, dont le fatal caprice
Place au trône un guerrier, ou l'envoie au supplice.

S C E N E I I.

E P O N I N E , E L I S E.

E L I S E.

A U gré de vos désirs je viens de m'informer
D'un bruit, qui m'a paru d'abord vous allarmer.
On dit que Sabinus respire ; & dans l'armée
De ce bruit supposé la nouvelle est semée.
L'Empereur fait chercher ce guerrier qui n'est plus.

E P O N I N E.

Elise , en quel endroit cherche-t-on Sabinus ?

E L I S E.

Dans les tristes débris du Palais dont la cendre
Vous rappelle sans cesse un souvenir trop tendre ;
Dans ces funestes lieux

E P O N I N E.

Soutiens-moi : je me meurs.

E L I S E.

Ah ! Je découvre enfin le sujet de vos pleurs.
Sabinus voit le jour ; & votre ame allarmée
M'instruit de son destin mieux que la Renommée.

Avez-vous pû, cruelle ! à ma tendre amitié
De vos maux si long-tems dérober la moitié ?

E P O N I N E .

Je ne prolongeois donc une vie importune
Que pour voir en ce jour combler mon infortune !
Mon encens , ni mes vœux , ô Dieux trop inhumains !
N'ont pû donc arracher la foudre de vos mains !
Mes larmes n'ont servi qu'à l'allumer encore !
Hélas ! Ignorez-vous pour qui je vous implore ?
Mon époux , mes enfans , gages d'un tendre amour ,
Sont-ils , par vos décrets condamnés sans retour ?

E L I S E .

Ah ! Que m'apprenez-vous , Madame ?

E P O N I N E .

Chère Elise ,

De mon sort rigoureux tu veux que je t'instruise.
Ecoute des malheurs qui te sont inconnus.
Trahi par ses soldats , le brave Sabinus
Embrasa le palais , où les nœuds d'hyménée
Avoient à ce guerrier uni ma destinée.
Là , pendant mon absence en des lieux souterrains ;
Noir séjour , ignoré du reste des Humains ,
Où ne perça jamais l'Astre qui nous éclaire,
Avec deux Affranchis il cacha sa misère :
Par eux il répandit le bruit de son trépas.
Quelle fut ma douleur ! Et que devins-je , hélas !
Quand j'appris que des siens l'action la plus noire
Avoit à ce héros arraché la victoire ;

Et qu'à son désespoir donnant un libre cours,
 Le poison & la flâme avoient tranché ses jours ?
 Dans l'état déplorable où sa perte me laisse
 C'étoit peu par des pleurs de marquer ma tristesse :
 De mes sens interdits la mortelle langueur
 Couvroit déjà mes yeux , & régnoit dans mon cœur.
 Sans cesse d'un époux l'image retracée
 Dans mon vif désespoir occupoit ma pensée.
 La Mort seule eût tari la source de mes pleurs.
 Mais Sabinus enfin instruit de mes douleurs,
 Touché du triste état de celle qu'il adore ,
 M'apprit par Albéric qu'il respiroit encore.
 Je cherchai mon époux dans son obscur séjour ,
 Je me plaignis qu'il eût soupçonné mon amour ;
 Et que connoissant mal la vertu d'Eponine ,
 Il pensât qu'elle eût pû survivre à sa ruine.
 » Chère épouse , dit-il , je vois avec transport
 » Que le plus tendre amour vous attache à mon sort.
 » Ah ! Si vous en eussiez moins chéri la mémoire ,
 » J'eusse percé ce cœur qui survit à sa gloire.
 » J'en atteste le Ciel dont l'extrême rigueur
 » Me laisse pour tout bien votre fidèle ardeur.
 Ainsi , depuis neuf ans , au milieu des alarmes ,
 Nous mêlons nos soupirs , nous confondons nos larmes.
 Pour tromper les Romains , inquiets de son sort ,
 Je sortois de ces lieux , je confirmois sa mort :
 Inconnue à la Cour , j'en semai la nouvelle.
 Rome , au gré de mes vœux , crut mon rapport fidèle.

Je retournois enfin dans ces antres affreux
 Revoir le cher objet d'un amour malheureux.
 Deux enfans y sont nés ; hélas ! Et de leur mère
 Leur naissance n'a fait qu'accroître la misère.
 J'ai caché leur enfance en ce triste séjour ;
 Et ces infortunés n'ont jamais vû le jour.
 Pour des gages si chers ma tendresse inquiète
 Aux regards des Romains déroboit leur retraite.
 Le ciel est sans pitié pour ces infortunés.
 Sa colère en naissant les avoit condamnés.
 Accablés comme moi des malheurs de leur père ;
 Pour mourir avec nous, ils verront la lumière.

E L I S E.

Dans cet affreux tombeau l'on n'a pas pénétré.
 Peut-être on cherche en vain un séjour ignoré....
 Mais quelqu'un vient.

S C E N E I I I.

E P O N I N E , E L I S E , A L B E R I C .

A L B E R I C .

M Adame, un grand revers s'apprête ;
 Et de Vespasien on menace la tête.
 Sans en être apperçû , j'ai surpris deux Romains,
 Dont l'entretien m'instruit de ces sanglans desseins.

De plusieurs Mécontents la haine conjurée
 Cette nuit aux Germains du camp' livre l'entrée.
 L'Empereur & ses fils immolés à la fois
 Vont de leur joug superbe affranchir les Gaulois.
 Après de longs malheurs le ciel nous favorise,

E P O N I N E.

N'ont-ils pas révélé les chefs de l'entreprise ?

A L B E R I C.

Ces soldats ont nommé Cécinna, Marcellus.

E P O N I N E.

Marcellus ! Cécinna ! Ne sçais-tu rien de plus ?

A L B E R I C.

Non, Madame ; & j'ai crû qu'une heureuse nouvelle. . . :

E P O N I N E.

C'est assez, Albéric, je reconnois ton zèle,

S C E N E I V.

E P O N I N E , E L I S E.

E P O N I N E.

Cécinna ! Marcellus ! O ciel ! Qu'ai-je entendu ?
 Hélas ! Pour mon époux tout espoir est perdu.
 Si le succès remplit leur attente coupable ,
 Il n'échappera point à leur haine implacable.
 Ces indignes Romains, opprobre de leur nom ,
 Armèrent contre lui la noire trahison :

Ils rendirent ainsi sa valeur impuissante,
Quand la Gaule voyoit sa liberté naissante.

E L I S E.

Je sçais que ces Romains, & surtout Marcellus,
Ont excité César à chercher Sabinus.

E P O N I N E.

Mais ne pourrois-je pas prévenir leur audace ?
Dans ces extrémités que faut-il que je fasse ?
Au récit d'Albéric, une secrète horreur
Sembloit me préfager quelque nouveau malheur.
Les Dieux à ces cruels donneroient-ils l'Empire ?
Osons exécuter ce que le Ciel m'inspire.
De sauver Sabinus tentons le seul moyen.
Découvrons leurs complots, voyons Vespasien.
Crois-tu que ce bienfait défarme sa vengeance ?

E L I S E.

Oui, ce Prince toujours pancha vers la clémence.

E P O N I N E.

Ciel ! A quoi me résoudre en ces cruels instans ?
Est-ce à moi de veiller au salut des Tyrans ?
Mais si je ne préviens le coup qui les menace,
Cécinna, Marcellus, prêts à remplir leur place....
Cherchons Vespasien. Mais que dois-je espérer ?
Elise, de douleur je me sens pénétrer ;
Et s'il faut avec toi que mon ame s'explique,
Quelques vertus qu'il ait, je crains sa politique.
Vitellius, jadis dans Rome massacré,
Aux soldats furieux ne fut-il pas livré ?

Quand le sort est contraire en ce degré sublime,
 Le titre d'Empereur alors est un grand crime.
 De mon cher Sabinus le péril est égal.
 Un Prince rarement épargne son Rival.

ELISE.

Ah! Vous le trouverez à vos vœux moins contraire.
 Titus désarmera le courroux de son père.
 Titus est un héros clément & généreux :
 Il eut toujours pitié du sort des malheureux :
 Il se plaint même au ciel, quand un seul jour se passe
 Sans qu'il ait aux humains accordé quelque grace.
 Vous sçavez qu'il peut tout, & que Vespasien :

EPONINE.

Si j'espère en Titus, je crains Domitien.
 De ce Prince cruel l'extrême violence
 Peut exciter César à suivre sa vengeance.
 Les cris & la douleur irritent son courroux.
 C'est lui qui fait chercher mon malheureux Epoux.

ELISE.

Madame, sa fureur n'a rien que je redoute ;
 Et c'est le seul Titus que l'Empereur écoute.
 S'il périt, quel espoir peut encor vous rester ?
 L'Empereur vient.

EPONINE.

Je veux encor te consulter.
 Sortons. La nuit approche ; & le péril nous presse.
 Je reverrois en vain l'objet de ma tendresse.

D'un Epouse éplorée il dédaigne l'appui,
Il faut à ses malheurs l'arracher malgré lui.

S C E N E V.

VESPASIEN, TITUS, PRIMUS,
GARDES.

PRIMUS.

J'Ai cherché Sabinus aux bords de la Moselle,
Seigneur, vers le Palais qu'habitoit ce Rebelle :
Mais je n'ai rien trouvé dans ce lieu plein d'horreur
Que des débris affreux, restes de sa fureur.

VESPASIEN.

Cependant il respire. Une sombre retraite
Cache, dit-on ce Traître ; & malgré sa défaite,
Au nom de Sabinus les Gaulois ranimés
Sont tout prêts à s'unir aux Bataves armés.
Pour exciter jadis ces Peuples trop crédules,
L'Imposteur publia qu'il sortoit du grand Jules :
Il usurpa son nom, & sçut persuader
Qu'après Néron lui seul devoit leur commander.

TITUS.

Sur ce présomptueux la Gaule en vain se fonde.
Rome fera toujours la maîtresse du Monde.
Les Hébreux enchaînés, le Scythe assujetti,
Font trop voir que les Dieux sont dans notre parti.

Je ſçai pour ces climats que la guerre a des charmes.
Civilis les excite à reprendre les armes.

Prévenons ſon audace, & cherchons le combat,
Dans le ſang des Mutins vengeons leur attentat ;
Et que notre valeur les force à reconnoître
Que l'Univers en vous choiſit un digne maître.

VESPASIEN,

Dans ces bois une embûche eſt trop à redouter.
Attendons en ce camp, ſans rien précipiter,
Que ce fier ennemi paroiſſe dans la plaine.
S'il oſe ſe montrer, ſa dérouté eſt certaine.
Souvenez-vous, mon fils, que les ſages guerriers
Ne s'expoſent jamais à flétrir leurs lauriers,
Qu'à ſuivre leurs drapeaux ils forcent la victoire,
Et que par leur prudence ils méritent leur gloire.

PRIMUS.

Sans expoſer, Seigneur, la gloire de Titus,
Je connois ces climats. Ordonnez que Primus
Avec deux Légions y cherche le Rebelle.
L'âge ni les travaux n'ont pas glacé mon zèle ;
Et mon bras, qui deux fois triompha des Romains,
Doit ſoumettre aiſément le reſte des Humains.
Vainqueur de Rome enfin, après cette conquête,
Je puis de Civilis vous promettre la tête.
Déjà depuis long-tems mon courage captif
Voit flétrir ſes lauriers, & frémit d'être oifif.
Vous ne m'honorez plus d'aucun Emploi ſublime.
Malgré mes envieux rendez-moi votre eſtime.

Le jaloux Mucien peut donner des conseils :
Mais l'exécution est dûë à mes pareils.

S C E N E V I.

VESPASIEN , TITUS , PRIMUS ;
PARIS, GARDES.

PARIS.

U Ne Inconnuë arrive , & demande audience ,
Seigneur. Elle a , dit-elle , un avis d'importance :

VESPASIEN.

Qu'elle entre.

S C E N E V I I.

VESPASIEN , TITUS , PRIMUS ;
EPONINE , PARIS , GARDES.

TITUS *bas* :

Dieux! Quel trouble agite mes esprits!
Que vois-je? C'est l'objet dont mon cœur est épris!

EPONINE.

J'ai d'importans secrets , Seigneur , à vous apprendre :
Mais César & Titus doivent seuls les entendre.

PRIMUS *bas.*

Dieux!

(*L'Empereur fait signe à Primus, & à sa suite de se retirer.*)

SCÈNE VIII.

VESPASIEN, TITUS, EPONINE.

EPONINE.

DE ces bords, Seigneur, les Peuples peu soumis
 Ne font pas les plus grands de tous vos ennemis ;
 Et parmi les Romains des sujets infidèles
 Ont formé contre vous des trames criminelles.
 On en veut à vos jours, à ceux de votre fils ;
 On livre cette nuit le camp à Civilis.

VESPASIEN.

A qui puis-je inspirer ces desseins parricides ?
 Qui soupçonner ? O Ciel ! Les noms de ces perfides ;
 Madame, jusqu'à vous seroient-ils parvenus ?

EPONINE.

Je puis en nommer deux, Cécinna, Marcellus.
 C'est tout ce que je sçai. Je viens vous en instruire,
 Attentive au salut des maîtres de l'Empire.

VESPASIEN.

Cécinna ! Marcellus ! Dieux justes ! Dieux vengeurs !
 N'ai-je donc pas sur eux répandu mes faveurs ?

J'ai perdu mes bienfaits. L'orgueil de leur naissance
 Rend ces lâches Romains jaloux de ma puissance.
 Trop indignes Rivaux , à qui l'ambition
 Cache les soins du trône & fait illusion,
 N'offre à leurs yeux séduits que ses fausses délices,
 Et sous un vain éclat voile ses précipices!
 De ces séditieux il faut nous assurer.
 Avec eux Sabinus peut même conspirer.
 Découvrons son azile , & perdons ce Rebelle:
 Mais que ne dois-je point, Madame, à votre zèle?
 Je prétends en ce jour d'un salutaire avis
 Que ma reconnoissance égale tout le prix.

S C E N E I X.

T I T U S , E P O N I N E .

T I T U S .

M Adame , d'où provient cette sombre tristesse ?
 Votre cœur généreux , qui pour nous s'intéresse ;
 N'ose-t-il à mes soins confier son ennui ?
 Vous avez l'Empereur & Titus pour appui.
 Doutez-vous un moment de leur reconnoissance ?
 Vous répandez des pleurs , & gardez le silence !

E P O N I N E .

Oui , je reste interdite en de si grands malheurs ;
 Et le trépas , trop lent à finir mes douleurs ,

Est l'unique recours aujourd'hui qui me reste.

TITUS.

Qui peut vous inspirer ce désespoir funeste ?
 Souffrez que de vos pleurs je tarisse le cours.
 Du plus noir attentat vous préservez nos jours.
 Ne pourrai-je, à mon tour, dissiper vos allarmes ?
 Me croyez-vous, Madame, insensible à vos larmes ?
 D'une tendre pitié mon cœur se sent toucher.
 Connoissez un transport que je ne puis cacher.
 Depuis que dans ces lieux je vous ai vû paroître,
 De mon cœur enchanté je ne suis plus le maître ;
 Et vos attraits vainqueurs

EPONINE.

Ah ! Que m'apprenez-vous ?

Qu'à tout autre, Seigneur, cet aveu seroit doux !
 Quel charme plus flatteur, quel plus brillant partage ;
 Que de plaire au Héros à qui tout rend hommage,
 Qui comble des Humains l'espoir & les souhaits,
 Et qui leur fait compter ses jours par ses bienfaits !
 Mais doit-il s'adresser à cette Infortunée,
 Qu'à gémir sans espoir le sort a condamnée ?
 De si foibles attraits & noyés dans les pleurs,
 Hélas ! Peuvent-ils plaire & régner sur les cœurs ?
 Lorsqu'à vous couronner la victoire s'apprête,
 Faut-il dans ses liens que l'Amour vous arrête ?
 Pour languir sous sa loi venez-vous en ces lieux ?
 Et sera-t-il l'écueil d'un nom si glorieux ?

Laissez-moi donc gémir sans vous être funeste.
 Je croirois mériter la colére céleste,
 Si l'Amour près de moi retenoit dans ses fers
 Un Héros, dont la gloire est chère à l'univers.

T I T U S.

Ne craignez point, Madame, un reproche semblable;
 Puis-je ne pas aimer un objet adorable?
 Mon bras, si quelque espoir à Titus est permis,
 Ne sera pas moins fort contre ses ennemis.
 Un aussi noble feu, loin d'amollir une ame,
 Ajoûte à la valeur du guerrier qu'il enflâme.
 J'ignore votre nom : Mais le tendre Titus
 Voit parmi vos appas briller mille vertus ;
 Qui, rehaussant l'éclat d'une beauté divine,
 Semblent prouver assez votre illustre origine.
 Un air de dignité, qui ne trompa jamais,
 Décèle la naissance, & se peint dans les traits.
 Quel est votre pays ?

E P O N I N E.

La Gaule m'a vû naître.

Dans ces heureux climats ceux qui m'ont donné l'être ;
 Ont autrefois, Seigneur, tenu le premier rang.
 De quoi me servez-vous, Héros, illustre sang ?
 Hélas ! Loin de changer ma dure destinée,
 Votre éclat ne me rend que plus infortunée.

SCENE

SCÈNE X.

TITUS, EPONINE, PARIS.

PARIS.

LE perfide Primus & les séditieux
 Ont fui vers Civilis qui se montre à nos yeux,
 Seigneur. Il sort des bois qui cachent son armée.
 Même de Sabinus l'audace ranimée,
 A ce que l'on publie, excite ces mutins.

 EPONINE *bas.*

Dieux!

TITUS.

Primus! Le perfide! Ah! Vengeons les Romains,
 Il faut, Madame, il faut qu'une insigne victoire
 Vous prouve que je sçais prendre soin de ma gloire.

S C E N E X I.

E P O N I N E *seule.*

Q U'entends-je ? Dieux cruels ! Où me réduisez-vous ?
Se peut-il qu'Eponine ait trahi son Epoux ?
Ciel ! L'auriez-vous permis ? Et sourd à mes prières,
Vous servez-vous de moi pour combler ses misères !
M'avez-vous inspiré ce funeste dessein
Pour lui plonger moi-même un poignard dans le sein ?
Revoyons sa retraite , apprenons si mon zèle,
Si l'amour , la pitié me rendent criminelle.

Fin du second acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

E P O N I N E , E L I S E .

E P O N I N E .

E Lise, prens pitié de mon sort déplorable.
Du plus grand des forfaits tu m'e revois coupable.
En voulant le servir, j'ai trahi Sabinus.
Tout m'annonce qu'il est complice de Primus.
J'ay revu sa retraite: En ce lieu plein d'allarmes
J'ay scû d'un Affranchi qu'il a repris les armes.
J'ay trouvé mes Enfans qui répandoient des pleurs.
Mais ils ne sentent pas encor tous leurs malheurs.
Fils d'un père proscrit, & coupables sans crimes,
Du sort impitoyable ils seront les victimes.
Au péril qui les suit comment les enlever?
Hélas! Tous mes efforts ne scauroient les sauver.
Par tout aux environs des troupes répandus
D'une épaisse forêt gardent les avenues.

Ils n'ont plus que mes pleurs pour unique secours.
A mes plus tendres vœux les Dieux mêmes sont sourds.
Pour désarmer leur haine, & les rendre propices,
J'ai brûlé de l'encens ; j'ai fait des sacrifices.
La victime parée & conduite à l'autel,
Sans teindre le couteau, reçoit le coup mortel.
Le Temple retentit de hurlemens horribles,
Qui des plus grands malheurs sont les signes terribles.
Faut-il verser mon sang pour calmer ton courroux ?
O Ciel ! Sauve mes fils, épargne mon Epoux,
Venge-le d'une Epouse à sa gloire funeste,
Et tranche par pitié des jours que je déteste.

E L I S E.

Espérez mieux, Madame, & calmez votre effroi.
A des signes trompeurs ajoutez moins de foi.
Les oracles des Dieux sont couverts de nuages.
Cent fois l'événement démentit leurs présages.
Toujours un voile obscur nous cache l'avenir.
Le montrer aux Mortels, ce seroit les punir.
Sans vouloir pénétrer une vaine science,
Comptez sur vos vertus & sur votre innocence.
Vous révérez les Dieux : leur secours vous est dû.
Sabinus triomphant peut vous être rendu ;
Et peut-être le sort, après tant d'injustices,
Est-il las de lui faire éprouver ses caprices.
Souvenez-vous enfin qu'il vainquit les Romains ;

EPONINE.

Je le sçais : mais, hélas ! J'ai trahi ses desseins.
 Que pourra-t-il tenter contre toute une armée,
 Par le Héros de Rome au combat animée ?
 Primus livroit le camp pendant l'obscurité.
 Mon imprudence, Elise, a tout déconcerté.
 Mais je vois Sinorix, & je vais être instruite.

SCÈNE II.

EPONINE, ELISE, SINORIX.

SINORIX.

Apprenez nos malheurs. Civilis est en fuite.
 Vespasien triomphe ; & bientôt en ces lieux,
 Madame, on va revoir Titus victorieux.
 Pour surprendre le camp, à la faveur de l'ombre,
 Les Bataves marchaient, inférieurs en nombre.
 Ils comptoient sur Primus : mais des avis secrets
 Ont instruit l'Empereur, & détruit leurs projets.
 Primus quitte le camp ; & Titus court aux armes ;
 Et sur ses ennemis rejettant les allarmes,
 Il les joint sur ces bords. Le Batave surpris
 Accepte le combat, en jettant de grands cris.
 Du brave Civilis la valeur éclatante
 A tenu quelque tems la fortune flotante.

Un Guerrier inconnu seconçoit son effort,
Son noble désespoir porte par-tout la mort,
Suivi dans le combat d'une troupe fidèle,
Du sang des légions il rougit la Moselle ;
Et ralliant deux fois les Bataves épars ,
Au Romain étonné ravit leurs étendarts.
Mais du Vainqueur des Juifs la haute renommée
Contre tant de valeur rassure son armée.
Son bonheur au destin n'est point assujetti ,
Et force la Victoire à suivre son parti.
De morts & de mourans il a couvert la plaine.
Civilis, s'enfonçant dans la forêt prochaine,
Au courroux des Romains s'est enfin dérobbé.
Sous le fer du Vainqueur Primus a succombé.
Le Gaulois, qui m'apprend leur déroutte commune ;
De votre illustre Epoux ignore la fortune ,
Madame. Mais Titus tient captif un Guerrier ,
Que de sa propre main il a fait prisonnier.

E P O N I N E.

C'est assez, laisse-moi. Dans mon trouble funeste
Prends soin de mes Enfans, seul espoir qui me reste.
J'attens ici Titus, & je veux lui parler.

SCÈNE III.

EPONINE , ELISE.

EPONINE.

TE reste-t-il des traits , ô Ciel ! Pour m'accabler ?
 Titus a mis aux fers un Guerrier magnanime !
 C'est mon Epoux , sans doute. Un soupçon légitime
 Me fait conjecturer que le grand Sabinus
 A pû seul attaquer & combattre Titus.
 Noir soupçon ! N'aigris point la douleur qui m'accable,
 Je verrois dans les fers mon Epoux déplorable !
 Je le verrois tomber sous le fer d'un Bourreau !
 Dieux ! Sa valeur mérite un plus digne tombeau.

ELISE.

On ignore son fort. Un rapport plus fidèle ,
 Madame , peut calmer votre frayeur mortelle.
 Malgré tous les périls qui l'ont enveloppé ,
 Votre Epoux , aux Romains est peut-être échapé.
 Mais enfin , si Titus l'a soumis à ses armes ,
 Sa bonté laisse encor quelque espoir à vos larmes.

EPONINE.

Tu ne sçais pas , Elise , encor tous mes malheurs.
 Croiras-tu que ces yeux toujours baignés de pleurs ,

Ces attraits effacés , où règne sa tristesse ,
Du Héros des Romains ont surpris la tendresse ?
Sur le point d'implorer son secours généreux ,
Il a fait éclater des transports amoureux.
Juge de ma douleur ; lorsque j'ai vû paroître
Un amour , qui pour moi ne devoit jamais naître.
O Dieux ! Qui de mes vœux connoissez la candeur ,
Réservez-vous ce prix à ma fidèle ardeur ?
Si Sabinus est pris , que devient son Epouse ?
Je dois tout redouter d'une flâme jalouse.
D'un violent transport Titus est combattu ;
Et l'amour trop souvent fait taire la vertu.
Mais mon plus grand chagrin , & qui me désespère ;
Titus trouve un rival dans son perfide frère.
Du fier Domitien le cœur est enflâmé.
Moins soumis que Titus , il prétend être aimé.
Sa jalouse fureur , & dont j'ai tout à craindre ,
A d'abord éclaté sans daigner se contraindre.
Mais le Vainqueur approche. Un murmure confus
M'annonce qu'en ce lieu je vais revoir Titus.
Il vient. Retire-toi , laisse une Infortunée
Apprendre d'un Epoux la triste destinée.

SCÈNE IV.

TITUS, EPONINE. *Suite de*
TITUS.

TITUS.

(à sa fuite.)

E Loignez-vous;

SCÈNE V.

TITUS, EPONINE.

TITUS.

Primus est tombé sous mon bras:

Les Traîtres sont punis de leurs noirs attentats.
 Connoissez donc, Madame, après cette victoire,
 Si je sçais accorder mon amour & ma gloire.
 Je viens, ceint de lauriers, épris plus que jamais,
 Rendre un sincère hommage à vos divins attraits.
 Mais faut-il qu'en ce jour de triomphe & de joye
 Aux plus vives douleurs je vous retrouve en proye ?

Ce chagrin éternel m'étonne , me confond.
 Voyez-vous à regret ces lauriers sur mon front ?
 Par vous je suis vainqueur. Ma gloire est votre ouvrage.
 Le succès de Titus vous fait-il quelque ombrage ?

E P O N I N E .

Jouissez d'un succès qui seconde vos vœux :
 Mais permettez , Seigneur , les pleurs aux Malheureux.

T I T U S .

Le plus heureux succès a-t'il pour moi des charmes ,
 Si je ne puis tarir la source de vos larmes ?
 Pourquoi vous opposer à mes vœux les plus doux ?
 Je voulois partager mon bonheur avec vous.
 Doutez-vous de mon cœur & de son tendre hommage ?
 A vous aimer toujours doutez-vous qu'il s'engage ?
 Eloignez ce soupçon ; & croyez que Titus
 Conçoit des sentimens dignes de vos vertus ,
 Dignes du noble sang qui vous a donné l'être ,
 Et dignes du beau feu que vous avez fait naître.
 Ah ! Quelque soit le rang que vous avez perdu ,
 Madame , son éclat peut vous être rendu.
 Je puis , du sort cruel réparer le caprice.
 Ne me cachez donc plus toute son injustice.

E P O N I N E .

Je vous l'ai dit , Seigneur , je suis née en ces lieux ;
 Mais le sang dont je sors vous est trop odieux.
 Si je vous dis mon sort , sûre de vous déplaire . . .

T I T U S .

De ce fatal secret dévoilez le mystère.

Que craignez-vous d'un cœur à vos charmes soumis ?
 Pourroit-il vous compter parmi ses ennemis ?
 De ce nom odieux craignez peu qu'on vous nomme,
 Du plus grand des affronts vous avez sauvé Rome ;
 Et jusqu'ici jamais Citoyen plus zélé
 N'a veillé pour sa gloire , & ne s'est signalé.

E P O N I N E.

Voilà , Seigneur , voilà ce qui cause mon trouble.
 Je vous revois Vainqueur ; & ma crainte redouble.
 Les Lauriers de Titus me remplissent d'effroi.
 Je crains d'avoir armé votre bras contre moi.
 Du plus cruel soupçon mon ame est allarmée.
 Peut-être mes Parens étoient dans cette armée ;
 Qui vient de succomber sous l'effort des Romains ;
 Et Titus dans mon sang a pû tremper ses mains.

T I T U S.

Madame , secouru de vos avis fidèles ,
 J'ai rougi les sillons du sang de ces Rebelles.
 Je ne m'en défends pas. Mais , Ciel ! dois-je penser ;
 Quand vos bontés pour nous semblent s'intéresser ,
 Qu'avec nos Ennemis armé pour nous surprendre ,
 Votre sang ait contraint Titus à le répandre ?

E P O N I N E.

Hélas ! C'étoit pour moi le comble du malheur
 D'avoir à redouter votre rare valeur.
 Si je voi votre bras teint du sang de mes Proches ,
 A qui dois-je qu'aux Dieux adresser mes reproches ?

Je ne puis qu'admirer tant de succès divers.
 Mais , Seigneur , un Guerrier porte , dit-on , vos fers ?
 Apprenez-moi son nom.

TITUS.

Je l'ignore moi-même ,
 Je ne connois encor que sa valeur extrême.
 Tandis que Civilis craignoit de me trouver ,
 Cet Inconnu s'avance , il ose me braver.
 Aux Romains étonnés il inspiroit la crainte ;
 Du sang des Légions son épée étoit teinte :
 L'audace , la fureur enflâmoient ses regards.
 Tels on peint nos Héros , où même le Dieu Mars.
 Je le combats longtemps sans aucun avantage ;
 Mais le succès enfin trahissant son courage ,
 Son redoutable fer dans ses mains s'est brisé.
 Il reste sans défense ; à mes coups exposé.
 Alors , sans s'étonner d'une telle disgrâce ,
 Intrépide , il attend la mort qui le menace ;
 Et loin de supplier , entouré d'Ennemis ,
 Il en est accablé : mais il n'est pas soumis.
 Je le fais Prisonnier ; & pour l'honneur de Rome
 J'ai crû que je devois épargner ce grand Homme ;
 Et qu'un noble courroux devoit être calmé ,
 Quand de son Ennemi le bras est désarmé.
 Mais sçachons si pour lui votre cœur s'intéresse.
 Devant vous à l'instant je consens qu'il paroisse.
 Holà , Gardes !

EPONINE *à part.*

Je sens mon trouble redoubler :

(*à Titus.*)

Ah ! Seigneur , sans témoins ne puis-je lui parler ?

TITUS.

Quel que soit le Captif tombé sous ma puissance ;
Pourquoi de son Vainqueur soupçonner la clémence ?

Ah ! C'est un nouveau trait dont vous me déchirez.

Il faut vous obéir , Madame , demeurez.

Mais quand devant vos yeux vous l'aurez vû paroître ,

Ne différez donc plus à vous faire connoître.

SCÈNE VI.

EPONINE *seule.*

Quel est donc ce Guerrier qu'à l'instant je vais voir ?
Quelle crainte me glace , & combat mon espoir !

Puissai-je m'abuser dans ma frayeur extrême !

On vient. Mon trouble augmente. Ah , grands Dieux ! C'est
lui-même.

Dans quel funeste état m'offrez-vous mon Epoux ?

S C E N E V I I .

S A B I N U S , E P O N I N E .

S A B I N U S .

O Surprise ! O douleur ! Quoi , Madame , c'est vous ?
Je ne m'attendois pas que la haine céleste
Dût m'offrir à vos yeux dans cet état funeste ;
Et dans le grand projet qu'il avoit médité
Sabinus méritoit plus de prospérité.
Je voulois des Gaulois laver l'ignominie ,
Abattre des Romains la fière Tyrannie ,
Effacer les affronts que nous avons reçûs ,
Et vous placer au Trône auprès de Sabinus.
Un contraire destin , trompant mon espérance ,
De mes fiers Ennemis protège la puissance.
Més desseins sont trahis. Je tombe dans les fers
Des Tyrans odieux de ce vaste Univers.
J'aurois scû prévenir cette injure sanglante :
Mais il ne m'est resté qu'une rage impuissante ;
Et voulant dans leur chef braver tous les Romains ,
Mon fer teint de leur sang s'est brisé dans mes mains.
Mais dans un tel revers mes plus rudes alarmes
C'est d'augmenter vos maux , de voir couler vos larmes ,
Madame. Retenez des soupirs superflus.
Ne pleurez point mon sort : estimez Sabinus.

J'ai rempli mon devoir ; & le sort qui m'outrage
 N'a pas détruit mon nom, ni flétri mon courage.
 Son aveugle faveur peut servir les Tyrans :
 Mais les Héros trahis en paroissent plus grands.

EPONINE.

Ciel ! Tu me préparois cette affreuse journée !
 N'étois-je pas encor assez infortunée ?
 Après tant de chagrins & tant de maux soufferts ,
 Il ne me restoit plus qu'à te voir dans les fers ,
 O déplorable objet de toute ma tendresse !
 Cher Epoux ! Ne crois pas modérer ma tristesse.
 Mon désespoir est juste en de si grands malheurs.
 Mes yeux pour l'exprimer n'ont point assez de pleurs ;
 Hélas ! Si vous sçaviez quelle main vous opprime ,
 Vous frémiriez

SABINUS.

Je voi d'où part un si grand crime ;
 Le traître Sinorix sans doute a déclaré
 Un secret important, de tout autre ignoré.
 Que ne puis-je, en mourant, punir ce Parricide,
 Et plonger un poignard dans le sein du Perfide !

EPONINE.

Non ; Sinorix , Seigneur , fidèle à son devoir,
 De vos nobles desseins n'a point trahi l'espoir.

S A B I N U S .

Quelle est la main cruelle enfin qui m'assassine ?

E P O N I N E .

Vous la voyez, Seigneur.

S A B I N U S .

Dieux ! Qu'entens-je ? Eponine

Auroit pû me trahir ?

E P O N I N E .

O comble de douleurs !

C'est elle qui vous perd, & cause vos malheurs.

S A B I N U S .

Que dites-vous ? O Ciel ! Non, je ne sçaurois croire

Que tant de perfidie ait souillé votre gloire.

Sinorix vous auroit révélé mes desseins,

Et vous les auriez pû découvrir aux Romains !

Non ; de vos sentimens je connois l'innocence.

E P O N I N E .

Oüi, Seigneur. N'accusez que ma seule imprudence ;

N'accusez que l'amour dont je brûle pour vous.

Lui seul m'a fait trahir aujourd'hui mon Epoux.

O malheur ! O disgrâce imprévüe & cruelle !

Albéric, qui pour nous a signalé son zèle,

M'apprend que deux Romains, vos Ennemis secrets ;

De trahir l'Empereur ont formé les projets :

Et moi, qui n'aspirois qu'à le rendre propice,

Je détruis le dessein dont vous êtes complice,

Je rends par mes avis les Romains triomphans,

J'assassine à la fois mon Epoux, mes Enfans.

Quel

Quel sera leur destin ! Que deviens-je moi-même,
 Après avoir perdu le seul objet que j'aime ?
 O trop cruel Epoux ! Deviez-vous me céler
 Le dessein important qu'on m'a vû révéler ?
 Ne pouvois-je avec vous entrer dans ce mystère ?
 Pour vous j'ai tout quitté, j'ai vécu pour vous plaire ;
 Soupçonnez-vous mon zèle & ma fidélité ?
 Hélas ! Depuis neuf ans n'ont-ils pas éclaté ?

SABINUS.

Quand l'honneur m'appelloit au milieu des alarmes ;
 Madame, je craignois vos soupirs & vos larmes.
 J'ai crû qu'il étoit temps de sortir du tombeau,
 De périr, ou de rendre enfin mon sort plus beau.

EPOINNE.

A ce hardi projet me serois-je opposée ?
 Hélas ! A quel mépris suis-je donc exposée ?
 Vous n'avez vû paroître encor que mes soupirs :
 Vous m'eussiez vû répondre à vos nobles désirs.
 Oüï, Seigneur, mon courage eût essuyé mes larmes ;
 J'eusse armé votre bras pour courir aux alarmes :
 Mon cœur même avec vous eût pû les partager :
 Que n'eussai-je point fait enfin pour vous venger ?
 Dans ce climat, Seigneur, fertile en grandes ames ;
 La mollesse n'est pas le partage des femmes ;
 Et jalouses souvent du nom de leurs Epoux,
 Leur bras s'est signalé par les plus nobles coups.
 Mais un Destin cruel détruit notre espérance.
 Je vous voi dans les fers & par mon imprudence :

D

Comment la réparer ? Le généreux Titus ,
 Sans sçavoir votre nom , estime vos vertus .
 Touché de nos malheurs , il fléchira son Père .

S A B I N U S .

La mort est aujourd'hui le seul bien que j'espère .
 Secondez des désirs par la gloire inspirés ,
 Sauvez-moi des affronts qui me sont préparés ;
 Et sans m'entretenir d'un espoir trop frivole ,
 Epargnez-moi l'horreur de voir le Capitole ,
 De suivre mes Vainqueurs , les bras chargés de fers ,
 Et de montrer ma honte aux yeux de l'Univers .
 Qu'un poignard

E P O N I N E .

Ah , Cruel ! Pour remplir ton envie ,
 Va , cherche une autre-main qui t'arrache la vie .
 Crois-tu que je me prête à ce sanglant dessein ?
 Qu'au lieu de te servir , je te perce le sein ?
 Calme le désespoir , où le malheur te livre .
 Que feront tes deux fils , si tu cesses de vivre ?
 Sans eux , voudrois-je encor t'empêcher de périr ?
 Je sçaurois t'animer & t'apprendre à mourir .
 D'un poignard , à tes yeux , me frappant la première ,
 Tu verrois si sans toi je puis voir la lumière .
 Vis donc pour tes Enfans . Que de si doux liens
 Te conservent des jours , où j'attache les miens !
 Ne prive pas tes fils du seul bien qui leur reste .

S A B I N U S .

Ma mort moins que ma vie à mes fils est funeste .

Ma honte les rendroit encor plus malheureux ;
 Et ma gloire , en mourant , rejaillira sur eux.
 Mais conservez vos jours ; chérifiez ma mémoire.
 Votre amour pour mes fils accroîtra votre gloire.
 Adieu. Si le destin daigne les protéger,
 Madame, inspirez-leur l'ardeur de me venger.
 Un plus long entretien nous trahiroit , peut-être.
 Aux Tyrans inconnu , je prétends toujours l'être.
 Qu'incertains de mon fort , quand je ne serai plus,
 Jusques dans le tombeau l'on craigne Sabinus.

S C E N E V I I I .

E P O N I N E *seule.*

LE sort de ses Enfans , mes pleurs , rien ne le touche !
 L'excès de ses malheurs rend son cœur plus farouche !
 Voyons Titus. Hélas ! C'est mon unique appui,
 Ou sauvons Sabinus , ou mourons avec lui.

Fin du troisième acte.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

VESPASIEN, TITUS, DOMITIEN,
GARDES.

VESPASIEN.

DEs Rebelles enfin l'espérance est détruite,
Les Bataves défaits, Civilis mis en fuite
Font rentrer aujourd'hui la Gaule sous mes Loix.

(à Titus.)

Rome doit son éclat, mon fils, à vos Exploits.
Dans les climats divers suivi de la Victoire,
De l'Orient au Nord vous étendez sa gloire.
Les Gaulois inquiets, prompts à se révolter,
Contre leur Empereur étoient prêts d'éclater.
Pour forcer ces mutins à respecter leurs Maîtres,
Prévenons leurs complots, & punissons les Traîtres.

Déjà votre valeur m'a vengé de Primus.
 La terre fume encor du sang de Marcellus.
 Mais quel est ce Captif, mon fils, dont le courage
 A long-temps aux Romains disputé l'avantage ?
 N'est-ce point Sabinus que nous livrent les Dieux ?

(aux Gardes.)

Je veux l'interroger. Qu'on l'amène en ces lieux.
 Du nom de Sabinus mon ame est alarmée.
 De Civilis, dit-on, ce Traître a joint l'armée :
 Des Gaulois factieux il entretient l'espoir ;
 Et peut les faire encor sortir de leur devoir.

TITUS.

Je ne connois, Seigneur, le nom, ni la naissance
 Du Captif, que le sort a mis en ma puissance.
 Mais le sang des Héros ne se peut démentir ;
 Et sa rare valeur dit qu'il en doit sortir.
 Mon courage jamais, au milieu des alarmes,
 N'a trouvé de péril plus digne de mes armes.
 Pour m'aider à ranger ce Guerrier sous ma loi,
 Seigneur, votre fortune a combattu pour moi.
 Il garde dans les fers une mâle assurance ;
 Et sa fierté paroît jusques dans son silence.
 Je ne l'ai point pressé. Loin d'aigrir sa douleur,
 J'ai crû que je devois respecter son malheur.

DOMITIEN.

Que dites-vous, Seigneur ? Respecter un Rebelle ;
 Dont l'audace barbare & dont la main cruelle

Vouloient nous immoler dans ces lieux ennemis ?
 Contre un tel attentat tout doit être permis.
 Non , ce n'est pas assez de se couvrir de gloire ,
 Seigneur , il faut sçavoir user de la victoire ;
 Et pour mieux retenir l'Univers sous nos Loix ,
 La rigueur est utile autant que les exploits.

TITUS.

L'Empereur ne suit point ces sanglantes maximes :
 Il donne à son pouvoir des bornes légitimes.
 Sa facile bonté lui soumet mieux les cœurs
 Que ne font des Tyrans l'orgueil & les rigueurs.
 Mais voici ce Captif, Seigneur , qu'on vous amène.

S C E N E I I.

VESPASIEN, TITUS, DOMITIEN,
 SABINUS, GARDES.

VESPASIEN.

D Angereux Ennemi de la grandeur Romaine,
 Quelle fureur t'a mis les armes à la main ?
 Suis-je indigne à tes yeux du pouvoir souverain ?
 Qui peut autoriser ton audace nouvelle ?
 Sous un joug trop pésant la Gaule gémit-elle ?
 Gouta-t'elle jamais un plus parfait repos ?
 Jules l'affujettit. Le bras de ce Héros,

Après dix ans de guerre , enfin fit disparaître
 Vingt Rois ou vingt Tyrans qu'elle avoit pour un Maître.
 Ces petits Souverains , ennemis de la paix ,
 Dans leurs cruels débats ne s'accordoient jamais,
 Et leurs divisions & l'horreur des batailles
 D'un País désolé déchiroient les entrailles.
 Rome, en les soumettant , changea ce sort affreux.
 Sous un seul Empereur les Gaulois sont heureux ;
 Et leur félicité pourroit être éternelle ;
 S'ils n'étoient excités par quelque esprit rebelle ,
 Qui d'un tranquille état cherche à les retirer ,
 En m'ôtant un pouvoir , dont il veut s'emparer.
 Certes je plains son sort ; si ce Peuple indocile
 Sous le joug d'un Tyran croit trouver un azile ;
 Si de Vespasien le nom est détesté ,
 Quand il fait en tout lieu triompher l'équité.

SABINUS.

Non, la Gaule, Seigneur, n'est point assez injuste
 Pour blâmer des vertus, qui sont dignes d'Auguste.
 Mais que ne peut enfin sur un Peuple dompté
 L'amour de la Patrie & de la liberté ?
 Cet espoir généreux ne peut jamais s'éteindre ;
 Et d'un joug étranger la Gaule doit se plaindre.
 Les Gaulois sont-ils nés pour servir les Romains ?
 Chaque Peuple prétend choisir ses Souverains ;
 Et croit toujours subir un honteux esclavage ,
 Si dans son Souverain il ne voit son ouvrage.

Mais de ses Citoyens quand il se fait des Rois ,
Ce Peuple croit alors n'obéir qu'à ses loix,

V E S P A S I E N .

Est-ce toi que la Gaule a choisi pour son Maître ?
La farouche fierté qu'ici tu fais paroître ,
Tes superbes discours font naître ce soupçon.
Apprens-moi ton País , dis-moi quel est ton nom ?

S A B I N U S .

Tu ne le sçauras point ; & malgré ma disgrâce ;
César , ne prétends pas que je te satisfasse.
Mais juge à ma fierté , qui brave les revers ,
Quel ennemi le fort fait tomber dans tes fers.
Mon courage du moins te fait assez connoître
Que , si je ne suis Roi , je mérite de l'être.
Des cœurs comme le mien ne peuvent se trahir ;
Et ce n'est qu'aux Dieux seuls qu'ils sçavent obéir.

V E S P A S I E N .

A l'ordre des Dieux seuls si tu veux t'en remettre ,
Il te dit qu'il faut vaincre , où sçavoir se soumettre.
T'ont-ils mis sous mes loix afin de me braver ?
Obéis : ton respect pourra seul te sauver.
Tandis qu'il en est temps , écarte la tempête ,
Je cherche Sabinus : J'ai mis à prix sa tête.
Ce rebelle Gaulois s'ose égaler à moi.
Ton silence orgueilleux fait penser que c'est toi.
Hâte-toi d'éclaircir un soupçon légitime ;
Où ta teste pour lui va servir de victime.

SABINUS.

Je connois le Guerrier qui cause ta terreur.
 Oui, tant qu'il vit, tu dois redouter sa valeur.
 Sorti du grand César, c'est sa vivante image.
 S'il n'en a le bonheur, il en a le courage.
 Sans le fort ennemi, qui borna ses Exploits,
 Sa Patrie étoit libre, & renroit dans ses droits.
 A tous ses Citoyens sa disgrâce est commune;
 Et l'espoir des Gaulois tombe avec sa fortune.
 Je dis plus. S'il est mort, l'Univers est soumis.
 Sabinus t'eût cherché par tout des ennemis.
 C'est tout ce que je sçai du sort de ce grand Homme,
 Digne de ses ayeux, digne ennemi de Rome.
 De l'horreur des tourmens ne crois pas m'étonner.
 Je ne crains point la mort; & tu peux l'ordonner.

VESPASIEN.

Je le puis, je le doi. Je te ferai justice.

TITUS.

Quoi! Vous pourriez, Seigneur, ordonner son supplice?
 Opposez là clémence à la témérité,
 Dédaignez de punir une vaine fierté.
 Retenu dans les fers, en quoi nous peut-il nuire?
 Son bras est défarmé: cela nous doit suffire.
 Donnez de vos bontés, cet exemple récent;
 Et ne vous vengez pas d'un courroux impuissant.

VESPASIEN.

Rens grace à ton Vainqueur, qui retient ma colère.
 Sans lui, je punirois un orgueil téméraire:

Mais je suspens encor l'Arrêt de ton trépas.
 Qu'on l'ôte de mes yeux, Gardes, suivez ses pas.

S C E N E I I I .

VESPASIEN, TITUS, DOMITIEN,
 GARDES.

DOMITIEN.

EH, quoi ! Vous différez, Seigneur, votre vengeance !
 Peut-on trop tôt punir une telle arrogance ?
 Vous devez un exemple aux Peuples révoltés.
 Assurés du pardon, ils bravent vos bontés.
 Un trop doux traitement les enhardit au crime ;
 Et vous en deviendrez peut-être la victime.
 Jules n'eût pas péri ; s'il n'avoit pardonné.
 Contre tous les bienfaits un Rebelle obstiné
 A souvent ranimé son dépit & sa rage.
 Aux cœurs fiers le pardon fait un nouvel outrage.

TITUS.

A de tels sentimens pourriez-vous déférer ?
 Cette lâche frayeur , qu'on vous veut inspirer ,
 Est indigne de vous. La vertu qui vous guide ,
 Seigneur , doit mépriser un avis trop timide.
 De nos fiers Ennemis vengeons nous en Romains :
 Quand leur fer nous menace , & brille dans leurs mains ;

Tout est permis alors : mais après la victoire
 Leur sang par nous versé terniroit notre gloire.

DOMITIEN.

Solyme cependant , soumise à son vainqueur ,
 De vos ordres sanglans éprouva la rigueur.

TITUS.

Contre un Peuple maudit , l'objet de sa colère ,
 Titus exécuta d'un Dieu l'arrêt sévère.

Oui , le Ciel m'est témoin de ses ordres sacrés ,
 Les Hébreux à mon bras par lui furent livrés.

C'est lui qui m'ordonna d'ensevelir sous l'herbe
 Les Tours & les Palais d'une Ville superbe.

J'accomplis à regret la vengeance des Cieux.

Sans rappeler ici cet exemple odieux ,

Des vertus la clémence est la plus salutaire.

Maître de l'Univers , vous en êtes le père.

Cette noble vertu , rehaussant votre éclat ,

D'Antiochus , Seigneur , vous a conquis l'Etat ;

Et le Pardon offert à ce rebelle Prince ,

Désarma ses Enfans , & soumit sa Province.

Auguste n'eut la Paix que quand il pardonna.

Aucun n'attenta plus sur lui depuis Cinna.

Des Traîtres sa douceur désarma l'insolence ;

Et son humanité fit plus que sa vengeance.

VESPASIEN.

Mon esprit en suspens balance vos raisons ,

Princes. Je veux encor éclaircir mes soupçons.

Si je tiens Sabinus, je l'envoie au supplice ;
Au repos de l'Etat je doi ce sacrifice.
Pour la seconde fois contre moi révolté ;
Ce Phantôme orgueilleux sort de l'obscurité.
Aidez-moi cependant à percer ce mystère.
Que des Gaulois captifs le rapport nous éclaire ;
Princes. Je vais tâcher, l'offrant à leurs regards,
De punir seulement le Rival des Césars.

S C E N E I V.

T I T U S *seul.*

LE voile qui le cache enfin va disparaître ;
Et celle que j'attends me le fera connoître.
Elle a vû ce Captif. Après leur entretien,
Je vais sans doute apprendre & son sort & le mien.
Dieux ! Je la voi paroître ; & mon cœur, plein d'allarmes ;
Toujours à la revoir trouve de nouveaux charmes.

SCÈNE V.

TITUS, EPONINE.

TITUS.

EH bien, vous avez vû l'intrépide Guerrier,
 Que le sort en ce jour a fait mon prisonnier ?
 Vous intéressez-vous, Madame, à sa fortune ?

EPONINE.

Oui, Seigneur, sa disgrâce avec lui m'est commune.
 L'amitié nous unit par les plus forts liens.
 Je ressens ses malheurs ; & ses maux sont les miens.

TITUS.

Apprenez-moi son nom : cet Imprudent s'obstine
 A le vouloir cacher, & court à sa ruine :
 Apprenez-moi le vôtre ; & ne balancez plus,
 Madame, à confier vos destins à Titus.

EPONINE.

Dispensez-moi, Seigneur, d'en dire davantage ;
 Et qu'il suffise enfin à votre grand courage
 De conserver des jours où j'attache mon sort,
 Et qu'on ne peut trancher, sans me donner la mort.

TITUS.

On croit de Sabinus voir en lui l'arrogance,
 S'il se tait, le trépas punira son silence.

Contre son désespoir qui s'obstine à périr,
 Madame, au nom des Dieux, daignez le secourir.
 Pourquoi vous défier d'un cœur qui vous adore ?
 Sensible à vos malheurs, faut-il qu'il les ignore ?
 Et lorsque mes bienfaits sur tous sont répandus,
 Craignez-vous de devoir cette grâce à Titus ?
 Ne pourrai-je arracher ce secret de votre ame ?

E P O N I N E.

Ah ! C'est cette pitié, Seigneur, que je réclame,
 Cette bonté, qu'en vous adore l'Univers,
 Qui de vos Ennemis brisa souvent les fers,
 Qui dans ce haut degré de puissance & de gloire
 Attendrit votre cœur au sein de la Victoire,
 Et vous fait partager avec les Immortels
 L'Encens que les Humains brûlent sur leurs autels.
 Voilà le seul espoir aujourd'hui qui me reste.
 Mais, en vous dévoilant ce mystère funeste,
 Promettez-moi, Seigneur, de ne point révéler

T I T U S.

J'en atteste les Dieux ; & vous pouvez parler,

E P O N I N E.

Non ; ce fatal secret ne peut encor paroître,
 Si l'amour, que dans vous malgré moi j'ai fait naître,
 De votre ame, Seigneur, n'est banni pour jamais.
 Ce Triomphe mettra le comble à vos bienfaits.

T I T U S.

Que me demandez-vous ? Et quel ordre terrible !
 Vous portez à mon cœur le coup le plus sensible.

Moi, ne vous plus aimer ! Eh ! le puis-je, grands Dieux ?
 Ce feu , que dans mon ame ont allumé vos yeux ,
 A ce cruel effort pourra-t'il se contraindre ?
 Quand vous me haïriez , je ne pourrois l'éteindre.
 Ma flâme jusques-là ne sçauroit se trahir ;
 Et je fais un serment de vous désobéir.
 Ordonnez-moi plutôt , Madame , que j'expire.

EPONINE.

Quoi ! Titus sur lui-même a-t'il si peu d'empire ?
 Je vais donc désormais , sans amis , sans support ,
 Pour finir mes malheurs , n'implorer que la mort.
 J'avois mis en Titus toute mon espérance.
 J'ai crû que son grand cœur égaloit sa puissance.
 L'Univers retentit du bruit de ses vertus.
 Mais pour moi ce Héros cesse d'être Titus.
 A mes cris , à mes pleurs , l'amour le rend rebelle :
 Fatal Amour ! C'est toi , c'est ta flâme cruelle
 Qui me fait de la vie un tissu de malheurs.

TITUS.

Eh , quoi ! C'est donc l'amour qui fait couler vos pleurs ,
 Madame ? Ce Tyran cause aussi votre peine ;
 Et mon Captif enfin à son tour vous enchaîne ?
 Ah ! Que je porte envie à cet heureux Vainqueur !
 Oui , sa gloire en ce jour surpasse son malheur ;
 Et je ne conçois point de victoire plus belle
 Que régner sur un cœur si tendre & si fidèle.
 Ne craignez rien pourtant de mon transport jaloux :
 Mes vœux les plus ardens , c'est d'être aimé de vous.

Mais, fans me prévaloir de mon pouvoir suprême,
 Je ne veux devoir rien qu'à ma tendresse extrême ;
 Et s'il est préféré, dans ce moment fatal ,
 Je ne m'abaisse point à punir un Rival.

E P O N I N E.

Du généreux Titus la bonté me rassure.
 D'en douter plus long-temps je lui ferois injure :
 Apprenez le sujet de mes vives douleurs,
 Seigneur. C'est un Epoux qui fait couler mes pleurs ;
 Mais un Epoux qui m'aime, un Epoux que j'adore.

T I T U S.

Dieux ! Pourquoi me cacher le soin qui vous dévore ?
 Epris de vos attraits, aurois-je dû prévoir
 Que ce jour verroit naître, & tomber mon espoir ?
 Je ne croïois brûler que d'un feu légitime.
 Quel remords pour un cœur, qui fuit l'ombre du crime,
 D'avoir porté vers vous ses vœux & ses soupirs,
 D'avoir imprudemment aigri vos déplaisirs,
 Et d'avoir alarmé votre ame vertueuse
 Des injustes transports de sa flâme amoureuse !
 Madame, ç'en est fait. Il les faut étouffer.
 Si je les ai sentis, je sçais en triompher.
 L'Amour les fit parler ; le devoir les fait taire.
 Mais il ne peut m'ôter une estime sincère,
 Une tendre amitié sensible à vos malheurs.
 Sur vous, sur votre Epoux, j'épandrai mes faveurs.
 Il sent déjà l'effet de mon secours propice.
 Sans moi Vespasien l'envoïoit au supplice.

Son

Son arrêt prononcé

EPONINE.

Vous ne connoissez pas

Quel Héros vos bontés arrachent au trépas.
 J'espère toutefois qu'un cœur si magnanime
 Ne démentira point cette vertu sublime.
 Seigneur, cet Ennemi qu'a proscrit l'Empereur ;
 Ce superbe Gaulois dont il craint la fureur,
 Ce Sabinus enfin, l'objet de tant de haine

TITUS.

Hé bien ?

EPONINE.

C'est lui, Seigneur, qui porte votre chaîne :

TITUS.

Sabinus ! Le plus grand de tous nos ennemis !

EPONINE.

Hélas !

TITUS.

Ne craignez rien, Madame : j'ai promis.
 Je n'abuserai point de cette confiance.
 Titus pour vous servir se condamne au silence ;
 Et de Vespasien modérant le courroux,
 Il espère dans peu vous rendre votre Epoux.
 Mais tâchez d'adoucir sa fierté qui s'oublie.
 Devant Vespasien enfin qu'il s'humilie.
 J'estime sa valeur : mais trop d'orgueil s'y joint.

EPONINE.

Ah ! Mon Epoux est mort ! il ne fléchira point.

E

Les Dieux , sur Sabinus vous donnent l'avantage :
 Mais ne prétendez pas surmonter son courage.
 Contentez-vous , Seigneur , de mes gémissemens.
 Qu'ils vous parlent pour lui , pour moi , pour mes Enfans.
 Domitien paroît ; & je fuis sa présence.
 Hélas ! Défendez-moi contre sa violence :
 Eponine allarmée en craint l'affreux retour.
 Sans avoir vos vertus , il a tout votre amour.

S C E N E V I.

TITUS, DOMITIEN, PARIS.

DOMITIEN.

V Espasien , Seigneur , près de lui vous rappelle ,
 Civilis en ce jour , à nos loix moins rebelle ,
 Demande une entrevûë , & recherche la paix ,
 Mais , Seigneur , ma présence a troublé vos secrets.
 Mon abord imprévu fait fuir cette Inconnue ,
 Par qui des Conjurés la haine prévenue
 Nous a fait éviter un complot furieux.
 J'ignore quel sujet l'éloigne de mes yeux.
 Lorsque j'ai comme vous des graces à lui rendre ,
 Une fuite si prompte a lieu de me surprendre.
 Vous êtes seul heureux ; & d'un objet si doux
 Les plus tendres regards ne tombent que sur vous.

TITUS.

Si nous pouvions l'aimer, sans ternir notre gloire,
 L'Amour au plus heureux donneroit la victoire.
 Mais calmez le transport où vous vous égarez.
 Connoissez-vous l'objet pour qui vous soupirez?
 Sous les loix de l'Hymen un nœud sacré l'engage.
 Loin de l'importuner d'un criminel hommage,
 Respectons sa vertu, soyons ses Protecteurs,
 Et sur elle à l'envi répandons nos faveurs.
 Notre gloire dépend de notre intelligence.
 Loin de la condamner, surpassez ma clémence.
 Ne nous contentons pas de vaincre les Humains;
 Faisons aimer les loix & le joug des Romains.

S C E N E V I I .

D O M I T I E N , P A R I S .

D O M I T I E N .

J'Écouteis ses leçons avec impatience.
 Que celle qui me fuit éprouve ma vengeance.
 Domitien en vain en fera-t-il épris,
 Comme un Amant vulgaire en bute à des mépris ?
 J'ai déclaré mes feux : sa fierté les dédaigne.
 Si je n'en suis aimé, du moins qu'elle me craigne.

Faisons couler ses pleurs, immolons son Epoux.
 Tu m'as appris sur qui doivent tomber mes coups.
 Ce Captif est l'objet du trouble qui l'agite ?

P A R I S.

Oui , Seigneur , avec lui je l'ai vûë interdite.
 Titus leur permettoit un secret entretien.

D O M I T I E N.

La faveur de Titus est un foible soutien,
 Qui ne fait qu'exciter les traits de ma colère.
 Perdons un Ennemi que protège mon frère.
 Ce farouche Guerrier, gagné par ses bienfaits ;
 Pourroit sans doute un jour traverser mes projets :
 Il vengeroit Titus ; & je crains son courage.
 En le faisant périr, prévenons cet outrage.
 Pour conclurre un traité, Titus va s'éloigner.
 Saisissons ce moment ; & sans rien épargner ,
 Que ce soit Sabinus, ou qu'il soit son complice ;
 Faisons par l'Empereur ordonner son supplice.
 Cependant mes soupçons ne sont pas satisfaits.
 Va, retourne à l'instant visiter ce Palais,
 Que détruisit jadis la fureur d'un Rebelle.
 Si l'on ne m'a point fait un rapport infidèle,
 Sabinus a caché sa famille en ces lieux.
 Perce l'obscurité qui la voile à nos yeux.
 Que d'un Traître du moins la famille éplorée
 A toute ma vengeance aujourd'hui soit livrée.

Fin du quatrième acte.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

VE SPASIEN, DOMITIEN,
GARDÉS.

DOMITIEN.

ENfin, de Sabinus on a trouvé les fils.
Cachés près de ses bords sous de vastes débris,
Avec un Affranchi dans des antres funèbres
Ils vivoient retirés au milieu des ténèbres.
Avec peine, suivant un sentier écarté,
L'on a de leur séjour percé l'obscurité.
Ces Enfans sont encor dans l'âge le plus tendre :
Mais de cet Affranchi vous pourrez tout apprendre.
Vainement il affecte un silence orgueilleux
Menacez-le, Seigneur, d'un tourment rigoureux.
Rarement jusqu'au bout un Esclave est fidèle.
La crainte des tourmens détruira ce faux zèle ;

Et si jusqu'à présent les Gaulois se sont tûs,
 Il nous décélera le sort de Sabinus.
 Confrontez aux Enfans ce Prisonnier farouche,
 Il suffira d'un mot échapé de sa bouche,
 D'un soupir, que le cœur ne sçaura retenir,
 Pour vous montrer celui que vous devez punir,

V E S P A S I E N .

Je devois châtier son insolente audace :
 Mais pour ce Prisonnier Titus demande grace.

D O M I T I E N .

Dans le doute, Seigneur, c'est trop vous exposer,

V E S P A S I E N .

A ce fils généreux puis-je rien refuser ?
 C'est le plus ferme appui de mes Loix, de mon Trône,
 Je dois à sa valeur l'éclat qui m'environne ;
 Et j'aurois à rougir de ma sévérité,
 Si Titus me passoit en générosité.
 Mon cœur avec le sien est trop d'intelligence,
 Et veut sur l'Univers régner par la clémence.

D O M I T I E N .

Titus ne connoît pas ce perfide Guerrier,
 Pour qui son imprudence ose vous supplier ;
 Et si pour Sabinus on peut le reconnoître,
 Rien ne doit empêcher de condamner un Traître,
 Quoi ! Vous laisseriez vivre un sujet factieux,
 Usurpateur d'un nom que vous tenez des Dieux,

Dont plusieurs légions ont été les victimes,
 Et qui rend les Gaulois complices de ses crimes ?
 Jamais à votre Empire ils ne seront unis,
 Tant que de tels forfaits resteront impunis ;
 Et cet Audacieux , par de sourdes intrigues,
 Sçaura renouveler de criminelles ligue.

VE SPASIEN *aux Gardes.*

Gardes, que ce Captif reparoisse à mes yeux ;
 Et qu'un instant après on amène en ces lieux
 L'Esclave & les Enfans d'un Rival téméraire.

(Les Gardes s'en vont.)

Ciel ! Fais qu'en ce moment la vérité m'éclaire.
 Jugé digne par toi de commander aux Rois,
 Affermis mon pouvoir, fais respecter mes loix,
 De Sabinus toi-même ordonne le supplice,
 Et par ma bouche enfin fais parler ta justice,

DOMITIEN.

Il vient.

S C E N E I I .

V E S P A S I E N , D O M I T I E N ,
S A B I N U S , G A R D E S .

V E S P A S I E N .

JE vais enfin connoître Sabinus :
Tu fais pour le cacher des efforts superflus ,
On sçait que dans mon camp ce Perfide respire ,
Voici l'instant fatal où je dois m'en instruire .
Prévien-le . Devant moi dépouïle ta fierté ,
Et mérite un pardon que t'offre ma bonté .

S A B I N U S .

Va , ne présume pas que ma fierté fléchisse ;
Ami de Sabinus , que mon cœur le trahisse .
Punis-moi , si tu veux , d'un supplice nouveau ,
Ma gloire me suivra jusques dans le tombeau .
Je me fais de ton trouble une image charmante
Que du grand Sabinus le nom seul t'épouvante ;
Et ton sort me paroît moins noble que le sien ,
Puisqu'il peut faire encor trembler Vespasien .

V E S P A S I E N .

J'ai pitié de te voir irriter ma Justice .
Il est tems de confondre un indigne artifice .

Gardes, faites entrer les fils de Sabinus.

SCÈNE III.

VESPASIEN, DOMITIEN,
SABINUS, SINORIX, *les deux Enfans*
de Sabinus, GARDES.

SABINUS,

J (*à part.*)
Ustes Dieux!

VESPASIEN.

Ces Enfans te sont-ils inconnus?

SABINUS.

Non; je les reconnois. De leur généreux père
Dans de si nobles traits je lis le caractère.
Le pur sang des Héros brille dès le berceau.

(*à ses enfans.*)

Déplorables Enfans, dignes d'un sort plus beau!
Que je plains vos malheurs! La fortune barbare,
D'un père infortuné pour jamais vous sépare.
Guidés par sa valeur, & formés par ses mains,
Il vous auroit instruits à vaincre les Romains.

VESPASIEN.

(*à Sinorix.*)

Et toi, dans ce Captif, méconnois-tu ton Maître?

SINORIX.

Hélas! Seigneur, comment puis-je le reconnoître?

Dans le champ de la gloire il a fini son fort.
Je sçais qu'à l'esclavage il préféroit la mort.

V E S P A S I E N .

Dépouille l'artifice : Il n'est plus tems de feindre :
Parle, ou d'affreux tourmens sçauront bien t'y contraindre.

S I N O R I X .

Ma vie est en vos mains : vous pouvez me l'ôter.
Le trépas est un bien que je dois souhaiter.
Je n'ai que trop vécu depuis l'heure fatale
Que le grand Sabinus voit la rive infernale.
Pour ses fils malheureux je conservois mes jours.
Vous les privez, grands Dieux! de mon foible secours.

V E S P A S I E N .

(à *Sinorix.*)

A travers tes discours, je voi tes impostures.

(à *ses Gardes.*)

Que ce Perfide expire au milieu des tortures ;
Et que de Sabinus, qui se cache à mes yeux,
On immole avec lui les Enfans odieux.

S A B I N U S .

(*bas.*)

(*haut.*)

Quel coup de foudre ! O Ciel ! Vespasien, arrête.
Epargne ces Enfans, & prends plutôt ma tête.
Sabinus me fut cher. J'eusse péri pour lui.
Tout mon sang pour ses fils veut couler aujourd'hui.

VESPASIEN.

Non ; je n'en veux qu'au sang d'un Rival qui m'outrage,
(*aux Gardes.*)

Gardes , obéissez , sans tarder davantage.

SABINUS.

Hé bien , ne cherche plus ce Rival redouté :
Tu le vois. Satisfais toute ta cruauté.
Le Destin ennemi m'expose à ta furie.
Je ne m'abaisse point à demander la vie.
Je cherche ta vengeance & non pas ta pitié ;
Et le sang dont je fors n'a jamais supplié.
Cependant du Destin la cruelle injustice,
O mes fils ! Avec moi vous entraîne au supplice :
A l'acier des Bourreaux faut-il vous voir livrer ,
Et souffrir mille morts avant que d'expirer ?
(*à Vespasien.*)

Est-ce ainsi que tu sçais user de la victoire ?

VESPASIEN.

Je fais ce que demande & l'Etat & ma gloire.

SABINUS.

Fai plus : épargne-les ces Enfans malheureux.
Si je brave la mort , je t'implore pour eux ;
Et jusqu'ici mon cœur insensible à la crainte
Pour des gages si chers en éprouve l'atteinte.

VESPASIEN.

Va , loin de m'attendrir , j'aime à voir ton effroi.
Mais tremble en cet instant pour tes fils & pour toi.

S A B I N U S .

Tyran, quand pour mes fils en vain je te supplie,
 Je sens jusqu'à quel point leur malheur m'humilie ;
 Et si l'amour me force à de tels sentimens,
 Mon courage frémit de ces abaiffemens.
 Je sçais trop qui je suis, & qui t'a donné l'être :
 Mais, Tyran, tes rigueurs me le font mieux connoître.

V E S P A S I E N .

Ah ! c'est trop écouter tes insolens discours.
 Qu'un juste châtement en termine le cours :
 Qu'on lui donne la mort, Gardes, qu'on le saisisse,
 Et qu'au milieu du camp ce Perfide péricisse.

S C E N E I V .

VESPASIEN , DOMITIEN , SABINUS ;
 EPONINE , ELISE , SINORIX , *les deux*
Enfans de SABINUS , GARDES.

E P O N I N E .

O Malheureux Epoux ! Où conduit-on vos pas ?

S A B I N U S .

Adieu, Madame, adieu, je vais mourir.

E P O N I N E .

Hélas !

SCÈNE V.

VESPASIEN, EPONINE, ELISE;
SINORIX, *les deux Enfans de* SABINUS,
GARDES.

EPONINE *se jettant aux pieds de l'Empereur.*

P Rens pitié de mes fils & de leur innocence ,
César. Dans un tombeau tous deux prirent naissance;
Ils n'ouvrirent les yeux dans ce lieu plein d'effroi
Que pour voir leur malheur , & pleurer avec moi.
Mais , hélas ! Aujourd'huy tu combles leur misère.
Ils sortent du tombeau pour voir périr leur père.
Leur mère vient encor s'offrir à ton courroux.
Ou donne-moi la mort , ou rends-moi mon Epoux:
Mais je supplie en vain. O mortelles alarmes !
Sans en être touché , César , tu vois mes larmes !
O Titus ! L'innocence a perdu ton appui.
Rejoignons Sabinus , & mourons avec lui.

S C E N E V I.

VESPASIEN , TITUS , EPONINE , ELISE ,
 SINORIX , *les deux Enfans de* SABINUS ,
 GARDES.

TITUS.

AH, Seigneur! se peut-il que , sourd à ma prière ;
 Votre ordre à mon Captif ravisse la lumière ,
 Aux Bataves soumis quand je dicte vos loix ?
 Quoi ! Son Epouse en vain fait entendre sa voix !
 A ses cris , à ses pleurs serez-vous inflexible ,
 Vous , que les Malheureux trouvent toujours sensible ,
 Si facile à fléchir , si lent à condamner ,
 Vous , qui m'avez appris à vaincre , à pardonner ?
 Vos vertus que j'imite , ont fait toute ma gloire.
 Laissez-moi sans remords jouïr de ma victoire.
 Aux vertus d'Eponine accordez son Epoux.
 Faut-il que votre fils embrasse vos genoux ? . . .

VESPASIEN.

Hé bien , à Sabinus Vespasien pardonne.

(*aux Gardes.*)

Gardes , portez au camp l'ordre que je vous donne :

(*Un Garde fort.*)

J'immolois à l'Etat un Rival furieux.

Il mérite la mort : j'en atteste les Dieux :

Mais , Madame , vos pleurs & ma reconnoissance

Peuvent plus sur mon cœur qu'une juste vengeance.

E P O N I N E.

(à Vespasien.)

Seigneur Il n'est plus tems. J'avois prévû son sort.
J'appérois Albéric. Ah! Mon Epoux est mort!

SCÈNE VII. & dernière.

VESPASIEN, TITUS, EPONINE, ELISE,
SINORIX, ALBERIC, *les deux Enfans de*
SABINUS, GARDES.

O U i, Madame; & je viens à regret vous l'apprendre.

A L B E R I C.

E P O N I N E.

Hélas!

T I T U S.

Dieux! Il est mort, quand je cours le défendre!
Guerrier infortuné!

V E S P A S I E N.

Je suis trop obéi.

Trop prompts à me servir, les cruels m'ont trahi.

A L B E R I C.

Ce Héros, en tout lieu suivi de son courage,
A contemplé la mort sans changer de visage;
Sans se plaindre du sort, sans accuser les Dieux.

- » Je ne me repens point d'un projet glorieux,
- » Dit-il. Que les Gaulois conservent la mémoire
- » D'un Guerrier, qui vouloit en relever la gloire.
- » Si je n'ai pas vaincu, du moins je l'ai tenté.
- » Je meurs pour ma Patrie & pour sa liberté.

Domitien, qu'irrite un discours magnanime,
 Fait périr à l'instant cette illustre victime.
 D'un spectacle cruel son cœur s'est assouvi,
 Le sang de Sabinus a rejailli sur lui.

E P O N I N E.

C'en est trop, Dieux cruels ! Vous comblez mes alarmes.
 C'est trop vous implorer, c'est trop verser de larmes,
 N'on, je n'ai plus recours qu'à mon seul désespoir.
 J'ai trahi Sabinus: Je connois mon devoir.

(Elle se frappe.)

T I T U S.

O malheur imprévu ! Funeste destinée !
 Quel affreux désespoir, Epouse infortunée !
 Vous ravit à vos fils , aux bienfaits de Titus ?

E P O N I N E.

Cessez, Seigneur, cessez des regrets superflus:
 Lorsque vous me tendiez une main secourable,
 Un cruel m'a ravi ce secours favorable.
 En perdant Sabinus , il m'a donné la mort.
 Il réserve à mes fils ; sans doute , un pareil sort:
 Hélas ! A ses fureurs qui pourra les soustraire ?
 Protégez-les, Seigneur, tenez-leur lieu de père:
 Cet espoir, en mourant, flatte encor mon ennui.
 O mes fils ! Je vous laisse un Héros pour appui,

T I T U S.

Se peut-il qu'à mes yeux l'innocence périsse ?
 Ciel ! Est-il pour Titus un plus cruel supplice ?

F I N.



1111-2000



In Dar moerul of trade.

ABEN-SAID. Acte 2.

ABEN-SAID,
EMPEREUR
DES MOGOLS,
TRAGÉDIE.

Par Monsieur l'Abbé LE BLANC.

Seconde Edition.



A PARIS,
Chez PRAULT Fils, Quay de Conty, vis-à-vis la
descente du Pont Neuf, à la Charité.

M. DCC. XLIII.

Avec Approbation & Privilège du Roy.





A

SON ALTESSE SERENISSIME
MONSEIGNEUR
LE COMTE
DE CLERMONT,
PRINCE DU SANG.



MONSEIGNEUR,

Voici un nouvel hommage que je rends à
VOTRE ALTESSE SERENISSIME,

a ij

E P I T R E

Et c'est ce que le succès d'ABEN-SAÏD pouvoit me procurer de plus flateur : heureux si à ces foibles marques de ma reconnoissance , j'en pouvois ajouter de plus éclatantes de mon zèle ! Mais je ne le sens que trop , M O N S E I G N E U R , les Héros de notre imagination sont encore bien loin du vrai Et du parfait Héroïsme. Et quel modele ne nous en offrez-vous pas , vous , M O N S E I G N E U R , en qui des raisons pour tout autre indispensables , n'ont pû captiver la valeur , vous qui par un exemple à jamais mémorable , aprenez à l'Univers que le plus grand Et le plus sacré de tous les devoirs est de servir son Roy Et sa Patrie ; vous enfin , en qui la France charmée , croit voir revivre l'un de ses plus grand Héros.

Pour moy , M O N S E I G N E U R , la gloire qui me flatteroit plus que toute celle qu'on peut acquerir au Théâtre , ce serois

E P I T R E.

de célébrer des vertus si dignes du sang dont vous sortez : mais je l'avoue à regret , tout mon zèle pour Vous , pour ma Nation , pour mon Roi , ne pourroit y suffire. Je suis avec le plus profond respect ,

MONSEIGNEUR ;

DE VOTRE ALTESSE SERENISSIME,

Le très-humble & très-obéissant
Serviteur, L E B L A N C.

P R E F A C E.

LE sujet de cette Tragédie est tiré de la Bibliothèque Orientale de M^r d'Herbelot, à l'article d'Abou-Saïd ; j'ai pris la liberté de changer un peu ce nom, ainsi que quelques autres dans ma Pièce, & j'ai cru devoir ce ménagement à la délicatesse de nos oreilles françoises.

Il n'en est pas de même à l'égard des principaux points sur lesquels ma Tragédie est fondée, je les ai conservés tels que je les ai trouvés dans l'Histoire. L'amour de Sémire pour son Epoux ; la passion du Sultan pour cette jeune Princesse ; la Loi qui ordonne à tout Sujet de répudier sa femme lorsqu'il plaît au Sultan de l'épouser ; la fermeté généreuse de l'Emir à s'opposer à l'exécution d'une Loi si injuste ; tous ces faits sont véritables.

C'est dans la même source que j'ai puisé ce que je dis des vastes Conquêtes de Genghiscan & de ses Successeurs, du fameux Empire des Califes, du degré de grandeur & de puissance où étoient parvenus ces Souverains de la Religion Musulmane, de leur décadence enfin, & de leur chute. L'Ou-

P R E F A C E.

ouvrage de M^r d'Herbelot est si célèbre, que je crois qu'il me suffit d'y renvoyer le Lecteur, pour s'éclaircir sur tous ces faits.

A l'égard de la Parodie & des Critiques qu'on a déjà faites de ma Pièce, je n'abuserai pas du privilege des Préfaces pour y répondre : c'est au Public à en juger ; si elle a eu le bonheur de plaire, j'en attribue le succès au choix du Sujet ; & c'est une erreur de croire que tous ceux qui sont propres au Théâtre, nous ont été enlevés par les grands Maîtres qui nous ont précédés. Quand l'Histoire Grecque & Latine n'en seroient pas encore remplies ; quand il seroit, en effet, difficile de traiter des sujets tirés de l'Histoire moderne, & sur-tout de la nôtre ; voici, j'ose le dire, un nouveau trésor où peuvent puiser ceux qui travaillent pour le Théâtre. L'Histoire Orientale offre à chaque page des faits dignes de la majesté du Cothurne : Et quel succès n'en doivent pas attendre ceux qui courent cette brillante carrière, lorsqu'avec tout le génie & les talens que demande la Tragédie, ils sçauront encore, par l'heureux choix des Sujets, lui donner les graces de la nouveauté ?

A C T E U R S.

ABEN-SAÏD, Empereur des Mogols.

TIMOÛR, Emir, ou Généralissime des
Troupes de l'Empereur.

ROXANE, sœur de l'Empereur, &
femme de l'Emir.

SÉMIRE, fille de l'Emir.

HASSAN, Prince Mogol, Epoux de
Sémire.

ILCAN, Premier Prince de l'Empire.

NASSER, l'un des Visirs ou Ministres d'Etat.

OROSMIN, Chef de la Garde de l'Em-
pereur.

GARDES.

SOLDATS.

*La Scène est à Tauris, Ville de Perse, alors sous
la domination des Tartares-Mogols, dans le
Palais de l'Empereur.*

ABEN-SAÏD,



A B E N - S A I D ,
T R A G E D I E .

A C T E P R E M I E R .
S C E N E P R E M I E R E .

I L C A N , N A S S E R .

I L C A N .



E Sultan inquiet en ce lieu doit se rendre.

C'en est donc fait , Nasser , l'Emir n'a plus de Gendre ;

N A S S E R .

Non , Prince ; je commence enfin à me venger ,
Et le sort de l'Emir va peut-être changer ;
Le Barbare qu'il est a fait périr mon Pere ,

A

S'il n'a pas sur moi-même étendu sa colere ,
 Il a cru qu'aveuglé par l'éclat d'un haut rang ,
 D'un pere malheureux je lui vendrois le sang ;
 Mais mon juste couroux ne peut plus se contraindre ,
 Il est tems

I L C A N .

Non , Visir ; continuons de feindre.
 Ce qui vient d'arriver lui prépare un écueil
 Où nous verrons bien-tôt échouer son orgueil.
 Cependant instrui-moi par quelle main hardie
 Le Rival du Sultan vient de perdre la vie ,
 Ne me déguise rien ; nous sommes seuls ici ,
 Mon cœur impatient brûle d'être éclairci.

N A S S E R .

Vous connoissez ces Monts dont la vaste étendue
 Semble porter du ciel la voute suspendue ,
 Séjour délicieux , où nos heureux Sultans
 Retrouvent dans l'Été les charmes du Printems :
 Là cet heureux Epoux , dans les bras de Sémire ,
 Haffan de l'amour seul reconnoissoit l'empire ,
 Qu'aîsément un mortel s'aveugle sur son sort !
 Prêt à faire naufrage il se croyoit au port :
 J'arrive. Et du Sultan montrant l'ordre suprême ,
 Je demande Sémire au nom du Sultan même ;
 Ce Prince téméraire , aveugle en sa fureur ,
 Refuse la Princesse & brave l'Empereur.

Je lui remontre en vain qu'une loi solennelle
Abolit pour jamais les droits qu'il eut sur elle ;
Qu'à son lit le Sultan daignant l'associer ,
Hassan doit obéir & la répudier.
Rien ne peut le résoudre à ce juste divorce ,
Où la Loy parle envain j'ai recours à la force ;
Lui seul il nous fait tête , & l'effort de son bras
Fait tomber à mes pieds mes plus braves Soldats.
L'amour , le désespoir animant son courage ,
Il signale sur nous sa fureur & sa rage ;
Mais d'un coup que ma main lui porte dans le flanc ,
Il tombe enfin sans vie & baigné dans son sang.
Au plus vif désespoir Sémire abandonnée ,
Veut d'un Epoux si cher suivre la destinée :
J'ordonne qu'on l'enleve , & sourd à tous ses cris ,
Je pars en diligence & l'amène à Tauris.

I L C A N.

Souffre que dans ton sein je dépose ma joie ,
Au trône cette mort va m'ouvrir une voie ;
Dans l'esprit de l'Emir elle perd l'Empereur.
Ainsi tout se prépare à servir ma fureur.
Ce Ministre avoit seul l'autorité suprême ,
Et peut-être qu'un jour Hassan eut eû la même :
J'y voulois parvenir , & ne m'approchai d'eux
Que pour mieux trouver jour à les perdre tous deux.
L'Emir unit alors le Prince à sa famille ;

Jusques-là le Sultan n'avoit pas vû sa fille :
Nourri sous une tente & parmi des Soldats ,
Son camp étoit sa cour , ses plaisirs les combats :
Crois que la verité m'arache cet hommage :
Pour arrêter ce jeune & superbe courage ,
Pour amollir son cœur , que n'ai-je point tenté ?
De l'Epouse d'Hassan je vante la beauté ;
La beauté fut souvent l'écueil de la sagesse.
Comment peut s'en défendre une aveugle jeunesse ?
Par les sens emporté , vaincu par les desirs ,
On ne résiste pas au charme des plaisirs.
Le Sultan voit Sémire , & sa premiere vûe
Allume dans son cœur une flamme inconnue :
C'est où je l'attendois. Vois où je l'ai conduit.
De tes soins & des miens laissons mûrir le fruit.
Un jour ne change pas la face d'un Empire.
Attendons qu'avec nous l'Emir même conspire ;
Et je le connois trop , pour douter un moment
Des funestes effets de son ressentiment.
Sa haine pour les Grands , que son humeur austere
Tint toujours abaissés pendant son ministere ,
Son zele faux ou vrai pour sa Religion ,
Que te dirai-je enfin ? son affectation
A prodiguer au peuple , avide de largesses ,
D'un Ministre proscrit les fatales richesses ,
Tout , pendant qu'on le craint , qu'on le hait à la Cour ,
Le rend d'un peuple vil & l'idole & l'amour.

Dans le rang qu'il occupe il peut tout entreprendre,
 Et punir le Sultan de la mort de son Gendre.
 Il reviendra bien-tôt la vengeance à la main.
 Pour arriver au Trône, il est plus d'un chemin,
 Et leur defunion, m'en ouvre un sûr, facile ;
 Mais pour mieux éblouir une foule imbecille,
 Trompons ces Courtisans, qui dangereux flatteurs,
 Interrogent les yeux & lisent dans les cœurs ;
 Qu'à leurs regards perçans un voile impenetrable
 Couvrant notre amitié la rende inalterable,
 Que tel à nos secrets se flatte d'être admis,
 Qui pense voir en nous deux mortels ennemis.
 L'homme prudent est souple & cede aux conjonc-
 tures ;
 Comme il fait tout prévoir, ses démarches sont sûres ;
 Selon les tems, les lieux, quand & comme il lui plaît,
 Il feint ce qu'il n'est pas, & masque ce qu'il est.
 Du Sultan jeune encore & fans experience,
 J'ai sçu gagner l'esprit, le cœur, la confiance,
 J'ai servi son amour. Il se fie à ma foi ;
 Et du soin de l'Etat se repose sur moi.
 Je connois & les Rois & la foiblesse humaine ;
 Qui flatte leurs penchans les subjuge sans peine.
 Ainfi je lui parois servir sa folle ardeur,
 Tandis que je travaille à ma propre grandeur.

N A S S E R.

Irrité d'un pouvoir dont l'Empire s'étonne,

Je crains que tôt ou tard l'Emir ne vous soupçonne ;
 Tout Ministre est jaloux. Tout Rival est suspect.

I L C A N .

Ne crains rien. Avec lui je serai circonspect.
 Qu'un vulgaire grossier admire les grands hommes ,
 Pour qui les étudie , ils font ce que nous sommes ;
 Sous ces dehors brillans qui trompent tous les yeux ,
 L'Emir lui-même au fond n'est qu'un ambitieux.
 Et cette fermeté qu'on croit si respectable ,
 Souvent n'est que l'effet d'un orgueil indomtable ;
 Telle est la sienne enfin. Et s'il faut m'expliquer ,
 Je puis en le plaignant l'aigrir sans rien risquer.
 Après avoir causé les malheurs de sa fille ,
 Je veux m'offrir à lui pour venger sa famille ,
 Ce Guerrier agira pour moi sans le sçavoir.
 Tout m'inspire à la fois un légitime espoir ;
 Je puis faire à mon gré révolter l'Arménie ,
 Usbec victorieux menace Sultanie ,
 Il s'est déjà rendu maître du Corassan :
 Le redoutable Emir instruit du sort d'Hassan ,
 Laisant aux ennemis cette vaste Province ,
 Reviendra furieux venger la mort du Prince ;
 Je ne sçais. Mais, Visir , d'heureux pressentimens
 Me font tout esperer de tant d'évenemens.

N A S S E R .

Moi-même , à vous servir attentif & fidele ,

J'ai sçu depuis long-tems vous ménager le zele
De ce Peuple qui seul adore encor les Dieux
Qu'ont avec eux ici transporté nos Aïeux :
Haïs, persecutés pour la Foi de leurs Peres ,
Ils attendent de vous la fin de leurs miseres ,
Et pour mettre en vos mains le sceptre des Sultans ,
Ils vaincront glorieux ou periront contens.
Le zele des Autels est toujours redoutable ;
Il arme les esprits d'un courage indomtable ,
Et l'interêt du Ciel animant chaque Etat ,
Fait du Soldat un Prêtre & du Prêtre un Soldat.
Qu'avec plaisir alors je vengerai mon Pere
D'une Religion barbare & sanguinaire ,
Victime d'un Iman cruel , ambitieux ,
De son sang il paya son amour pour ses Dieux ,
Tel est des Musulmans le zele fanatique.
Leur Secte sacrilege autant que politique
A rempli l'Orient de carnage & d'horreur ,
Et ne doit ses progrès qu'à la seule fureur !
Si nous n'arrêtons pas ce torrent dans sa course ,
Il va tout inonder du Midi jusqu'à l'Ourse.
Nos Aïeux ont conquis ces florissans Etats :
Imitons leur valeur , & ne permettons pas
Que l'Arabe insultant aux Dieux de nos Ancêtres ,
Sous le Dieu de la Mecque asservisse ses Maîtres ,
Et nous enchaîne tous sous un joug rigoureux ,
Qui du grand Genghiscau avilit les neveux.

A B E N - S A I D ,
I L C A N .

En ce moment , Visir , un autre soin me presse.
 Jusqu'ici du Sultan j'ai flatté la tendresse ,
 Mais malgré son amour , malgré tout son pouvoir ,
 Je crains qu'il ne nourrisse un inutile espoir.
 Par ses ordres en vain à la beauté qu'il aime
 Je viens d'offrir le sceptre & la grandeur suprême.
 Prête à mourir plutôt qu'à recevoir sa main ,
 Sémire sans trembler affronte son destin.
 Ses offres , mes discours l'ont encor plus aigrie :
 Ce n'est plus desormais qu'une femme en furie ,
 Qu'aveugle son amour , qu'irrite sa douleur ,
 Qui ne survivra pas peut-être à son malheur.
 Voilà ce qu'au Sultan ce jour fatal annonce,
 Je l'attens en ce lieu pour lui rendre réponse ,
 Et je ne sçais encor comment lui déclarer
 Un refus qu'il ne peut plus long-tems ignorer,
 Mais il approche. . . .

S C E N E I I .

A B E N - S A I D , I L C A N , N A S S E R .

A B E N - S A I D ,

I L C A N , Vous avez vû Sémire.
 Sera-t-elle sensible à l'offre d'un Empire ?

TRAGÉDIE.

9

Apprenez moi mon sort , puis-je esperer qu'enfin
Elle daigne accepter ma Couronne & ma main !

ILCAN.

Sémire de sa perte est encore accablée ,
Un jour ne change pas une ame si troublée.
J'ai parlé vainement. Fidelle à sa douleur ,
Elle ne voit , ne sent encor que son malheur ;
Déteste votre amour , les grandeurs & la vie ;
Laissez agir le tems. Quelque jour moins aigrie ,
Elle ouvrira les yeux , & connoîtra le prix
De ce Trône, aujourd'hui l'objet de ses mépris,
C'est peu qu'un autre amour sorte de sa mémoire,
Croïez le vôtre sûr d'une pleine victoire.
Mais respectés ses pleurs en ces premiers momens,
Ne vous exposés pas à ses emportemens,
Rien ne sçauroit forcer sa douleur au silence ;
J'ai vû de ses transports quelle est la violence ;
Ce Palais retentit de ses cris douloureux.

ABEN-SAID.

Que son sort m'attendrit ! Que le mien est affreux !
Je la possède en vain si je ne puis lui plaire ,
Si du plus tendre amour sa haine est le salaire :
Tant d'égarde , tant de soins n'ont pû m'en faire ai-
mer !
Et le Trône n'a rien qui la puisse charmer !

Mon cœur ne peut suffire au trouble qui m'agite :
 Furieux , incertain , je la cherche & l'évite ;
 Résolu de la voir , je porte ailleurs mes pas :
 Je crains de voir des pleurs que je n'effuerois pas.
 Oüi je dois me priver d'une si chere vuë ,
 J'aurois trop à souffrir de la voir éperduë ,
 Et le cœur enflammé de haine & de couroux ,
 N'imputer qu'à moi seul la mort de son Epoux.
 Visir , de ce malheur ta tête est responsable ,
 Je devrois t'en punir innocent ou coupable ;
 Je t'avois commandé de veiller sur ses jours.
 A ma clémence Hassan pouvoit avoir recours ,
 Ou s'il eut à nos loix refusé de se rendre ,
 Du moins de mes bienfaits il n'eut pû se défendre ,

N A S S E R .

Sultan , le Ciel peut seul changer les volontés ,
 Hassan d'un prix cruel eut payé vos bontés ,
 A son âge , les biens , les rangs , un diadème ,
 Rien ne peut consoler quand on perd ce qu'on aime :
 J'ai pû par ses fureurs juger de son amour ;
 Il vous auroit contraint à lui ravir le jour ,
 Le Ciel qui s'est chargé du soin de son supplice ,
 Fait en votre faveur éclater sa justice ;
 Votre Rival n'est plus , graces aux coups du fort ,
 Sans qu'on puisse jamais vous reprocher sa mort.
 Il vous servit lui-même en courant à sa perte.
 Ne l'aurez-vous pas dûe à sa révolte ouverte ?

T R A G E D I E.

[1]

Quelque rang qu'un Sujet occupe dans l'Etat ;
 Qui vous défobéit commet un attentat.
 Où n'a-t-il pas porté sa fureur criminelle ?
 Vainement je fis tout pour vaincre ce Rebelle,
 Pour le sauver du moins. Il cherchoit à mourir.
 Et tous mes soins n'ont pû l'empêcher de périr.

[A B E N - S A I D *au Visir.*

Sortez. Et cependant je frémis plus j'y pense,
 On n'écoute que trop un soupçon qui m'offense ;
 Le Peuple à qui souvent on tait la vérité,
 Juge ses Souverains avec severité ;
 Il ne penetre pas dans ce qui peut nous nuire
 Les secretes raisons qu'on a de le séduire.
 Mais vous qui connoissez jusqu'au fond de mon
 cœur,
 Pour me justifier, Prince, voiez ma sœur :
 Que de tous mes desseins par vous mieux informée,
 Elle puisse les voir sans en être allarmée,
 Elle ose tout permettre à ses emportemens,
 Et je ne pretens pas les souffrir plus long-tems.
 Et vous, O cher objet de l'amour le plus tendre !
 Vous de qui désormais mon bonheur va dépendre,
 Ne me reprochez pas les pleurs que vous versez,
 Votre douleur vous venge & me punit assez.
 Quoique de tant d'amour je ne sois plus le maître,
 A ses tristes regards je tremble de paroître.
 Je prévois. . . .

A B E N - S A I D ;
I L C A N .

Quelqu'un vient. Contraignez-vous, Sultan.

A B E N - S A I D .

C'est elle, juste Ciel ! Laissez-nous.

S C E N E I I I .

A B E N - S A I D , S E ' M I R E ,
S E ' M I R E .

A H Tyran !

Hé de quel autre nom puis-je appeller encore
Un cruel assassins, un monstre que j'abhorre !
Du sang de mon Epoux tu n'es pas satisfait ,
Et tu veux que ma main couronne ton forfait.

A B E N - S A I D .

Que me reprochez-vous ! Non , croïez-moi , Ma-
dame ,

Je n'ai point dans le sang deshonoré ma flamme ;
Quoiqu'il fût criminel , si votre Epoux est mort ,
Sensible à son malheur , je déplore son sort ;
J'ai voulu vainement prendre soin de sa vie ,
Par toutes ses fureurs lui seul se l'est ravie ,
Pour prévenir sa perte , hé que n'ai-je point fait !

S E' M I R E.

Vas, tu prétens en vain nier un tel forfait.
 Ta pitié trop suspecte & le plaint & me flatte,
 Mais pour m'en imposer, c'est trop tard qu'elle éclatte;
 Croi-moi, ne descens pas à de si bas détours;
 Ta fureur en secret avoit proscriit ses jours,
 Et je pers par toi seul un Epoux que j'adore,
 Cher Epoux ! Cher Haffan qu'envain j'appelle en-
 core !

La mort, la seule mort est l'objet de mes vœux,
 Puisse-t-elle bientôt nous rejoindre tous deux.
 Donne-la-moi, Tyran. Que ta fureur jalouse
 Qui proscrivit l'Epoux fasse périr l'Epouse.
 Mon amour fit son crime il lui couta le jour,
 Eteins-le dans mon sang ce malheureux amour.

A B E N - S A I D.

Que vous répondez mal à l'ardeur la plus vive !
 Et si vous ne vivez, pensez-vous que je vive !
 La splendeur de ma Cour, la pompe de ces lieux,
 Tout sans vous désormais me devient odieux :
 C'est un fardeau pour moi que la grandeur suprême,
 Si je ne la partage avec l'objet que j'aime.
 Souffrez que tout l'amour dont je brûle pour vous
 Défarme en ce moment votre injuste courroux ;
 Voulez-vous me haïr toujours sans me connoître ?
 Ouvrez les yeux. En moi ne voïez point un Maître,

N'y voïez qu'un Amant , que toute sa grandeur
 Flatte moins que l'espoir de toucher votre cœur.
 Hé que n'ai-je point fait jusqu'ici pour vous plaire ,
 Que n'ai-je point souffert d'un sujet temeraire !
 Hassan n'avoit en moi qu'un Rival généreux.
 J'ai comblé de bienfaits ce Prince malheureux.
 Nos loix pouvoient du sort reparer l'injustice ,
 Mais rien n'a de l'Emir pû vaincre le caprice :
 J'ai vû de tant d'attraits l'injuste possesseur
 Ofer se prévaloir de mon trop de douceur.
 De tels refus étoient une assez grande offense ,
 Et tout autre eut deslors usé de sa puissance ;
 Quelque fût le lien qui couronnât ses feux ,
 Une loi plus sacrée en brisoit tous les nœuds.
 Malgré mes vœux trahis j'étouffai ma colere ,
 Je laissai de ces lieux éloigner votre Pere ,
 Moi qui n'étois porté que trop à me venger ,
 Mais je voulois vous plaire & non vous outrager.
 Vous êtes libre enfin & le sort vous dégage ,
 Tant d'attraits que du Ciel vous eûtes en partage ,
 Votre vertu , tout veut qu'en de si belles mains
 Je confie & mon sort & celui des humains.
 Ce Trône qui soumet l'Asie à votre Empire ,
 L'Amour vous le devoit , vertueuse Sémire ,
 C'est à vous d'en remplir toute la majesté ,
 Ce Trône fut toujours le prix de la beauté.

S E' M I R E.

Ah pers le fol espoir où ton ardeur se fonde !

T R A G E D I E.

15

Tu m'offrirois en vain tous les Trônes du monde,
 Je n'en verrois le don que d'un œil de mépris :
 Ma main de tes forfaits ne sera pas le prix.
 Non, ne crois pas Tyran.....

A B E N - S A I D.

Epargnez ma tendresse :
 L'ame de ses transports n'est pas toujours maîtresse ;
 Outragez moins un cœur désespéré, confus,
 Peu fait, vous le sçavez, à souffrir des refus.
 Un Amant qui peut tout est un Amant à craindre.
 A mon exemple au moins tâchez de vous contraindre.
 Songez, quand par égard je veux bien l'oublier,
 Que je puis commander au lieu de supplier.

S E' M I R E.

A ce comble d'horreurs je serois condamnée !
 Et le Ciel jusques-là m'auroit abandonnée !
 Mais toutes tes fureurs ne m'épouvantent pas ;
 Et tes dons sont pour moi pires que le trépas.
 Toi-même crains plutôt que je ne te prévienne,
 Dispose de ma vie, ou tremble pour la tienne,
 Quelque soit ton pouvoir, un Trône ensanglanté
 Ne met pas d'un Tyran les jours en sureté.
 Ce n'est pas un sang vil que ma haine demande,
 Barbare, c'est le tien que je veux qu'on répande,
 A l'Univers entier je le demanderai.
 Tu me retiens ici. Mais tant que j'y vivrai,
 Mes cris amers, du Ciel implorant la vengeance,

Forceront tes Sujets à prendre ma deffense ;
 Ce feul & triste espoir foutient encor mon cœur ;
 Ah ! fi le Ciel est juſte , il me doit un vengeur .

S C E N E I V .

A B E N - S A I D , I L C A N .

A B E N - S A I D .

P Rince, qu'ai-je entendu ? Quels transports ! Quelle
 rage !
 L'excès de ſa fureur étonne mon courage .
 Que je plains déformais & ſon fort & le mien !
 Hé que puis-je eſperer d'un cœur tel que le ſien !
 Je ne le vois que trop , vainement je l'adore .

I L C A N .

L'excès de ſa douleur , Sultan , l'aveugle encore ,
 De ſes premiers transports je ne ſuis pas ſurpris ;
 Laissez couler ſes pleurs , faites grace à ſes cris :
 Quelques ſoient ſes regrets , le tems à qui tout cede ,
 Aux plus grandes douleurs apporte du remede ;
 Après bien des ſoupirs & des pleurs ſuperflus ,
 On ceſſe enfin d'aimer un objet qui n'eſt plus .
 L'Epouſe de l'Emir eſt encore moins à craindre ,
 Laissez-la dans ces murs ſoupirer & ſe plaindre .
 Le parti le plus ſage eſt de diſſimuler .

A B E N -

A B E N - S A I D .

Non Prince, à son devoir je dois la rappeler.
 Et puisque tant d'égarde ne l'ont point désarmée,
 Puisqu'elle ose. . . .

S C E N E V.

A B E N - S A I D , I L C A N , O R O S M I N .

O R O S M I N .

UN Soldat dépêché de l'Armée
 A remis en mes mains ce billet important.

A B E N - S A I D .

Lisons.

I L C A N *à part.*

Que de soupçons m'agitent à l'instant !

A B E N - S A I D *lit.*

*De vos armes, Sultan, le Ciel comble la gloire,
 Vous avez sur Usbec remporté la victoire.
 Le Traître avoit déjà par des succès nouveaux
 Au sein de votre Empire arboré ses drapeaux ;
 Sa défaite de près a suivi sa conquête ;
 Aux pieds de votre Trône où j'apporte sa tête,*

B

*Je reviens triomphant de tous vos ennemis ,
En rendre grace au Dieu qui vous les a soumis.*
Quel triomphe ! . . . Ou plutôt quel nouveau coup de foudre ! . . .

Je m'en sens accabler sans sçavoir que résoudre.
De quel œil puis-je voir reparoître à ma Cour !
L'Emir plus que jamais contraire à mon amour !

I L C A N .

Sultan , vous pouvez tout ; vous voïez ce qu'il ose ,
De vos malheurs , des siens il est l'unique cause ,
Et loin de le laisser libre de revenir ,
Tout triomphant qu'il est , vous devez l'en punir.
Si vos Etats troublez vous forçoient à le craindre ,
Vous n'avez désormais plus lieu de vous contraindre :

A B E N - S A I D .

De son triomphe , Ilcan , font-ce là les apprêts !

I L C A N .

Je ne consulte ici que vos seuls intérêts.
Ce qu'il a fait pour vous , un autre eût pû le faire ;
La gloire en est toujours un assez grand salaire ,
Vous ne lui devez rien. Et si sa liberté
Trouble votre repos ou votre sûreté ,
Prononcez , c'est à vous d'en disposer en maître.
Tels sont les droits du rang où le Ciel vous fit naître ;

Le front humilié nous devons adorer
 L'ordre dont un Sultan daigne nous honorer.
 Votre premier sujet n'est qu'un premier Escave.
 Trop fier de ses exploits, un Ministre vous brave.
 Mais songez qu'à vos loix qui peut défobéir,
 Peut porter l'attentat jusques à vous trahir.

A B E N - S A I D.

Deces vaines terreurs dont votre ame est frappée,
 La mienne un seul moment ne peut être occupée:
 La crainte fut toujours au-dessous d'un grand cœur,
 Mais ce retour peut mettre obstacle à mon bonheur.
 Un Pere en ses refus entretiendroit Sémire...
 Et que dis-je? En ces lieux quel soin pressant l'attire?
 Contre mon ordre exprès il revient à ma Cour!
 Et sa fille en effet peut hâter son retour.
 Si l'Emir est instruit de tout ce qui se passe,
 Il connoît mon amour, je connois son audace.
 De ce Palais sans doute il la vient arracher,
 Et c'est un attentat que je dois empêcher;
 A mon penchant fatal enfin je m'abandonne,
 Qu'on arrête l'Emir, j'y consens, je l'ordonne:
 Je ne vous cele pas qu'il en coute à mon cœur,
 C'est traiter un Heros avec trop de rigueur.
 Mais quoique déchiré du remords qui me presse,
 Je combats sans succès une aveugle tendresse,
 Je sens avec douleur mon courage abattu,
 Et crains pour mon amour moins que pour ma vertu.

A C T E I I .

S C E N E I .

ABEN-SAID , ROXANE , GARDES.

ABEN-SAID.

O Ui, je veux vous parler, & c'est à ma tendresse,
Que vous devez, ma sœur, le motif qui m'en
presse :

Ecoutez-moi du moins, lorsqu'en faveur du sang
Peut-être je trahis la fierté de mon rang.

Toute juste qu'elle est je retiens ma colere;
Je veux bien vous traiter moins en Sultan qu'en
Frere.

On doit tout pardonner aux premiers mouvemens,
Et je ferme les yeux sur vos emportemens.

Meritez mes bontez. De mes desseins instruite,
Sur mes intentions reglez votre conduite ;

Accordez les devoirs & d'Epouse & de Sœur ;

C'est l'unique moien de regagner mon cœur :

S'il le faut, je veux bien vous en prier moi-même.

La fille de l'Emir vous respecte & vous aime,

Je sçais que sur son cœur vous avez tout pouvoir,

Ne vous obstinez pas à trahir mon espoir ;

Non que d'une pitié peut être légitime,

Je veuille vous blâmer & vous en faire un crime,
 Mais ne lui montrez pas l'exemple de braver
 Là majesté du Trône où je veux l'élever.
 Tel est de votre Epoux l'aveuglement extrême,
 Il s'oppose aux grandeurs d'une fille qu'il aime,
 Il m'ose résister, quand par un si beau choix,
 Je m'acquitte envers lui de ce que je lui dois.
 Ses soins & sa valeur m'ont conservé l'Empire,
 Et ma reconnoissance en fait part à Sémire.
 Cependant je veux bien, sensible à ses malheurs,
 Lui donner quelques jours pour essuyer ses pleurs.
 Mais ce tems expiré, c'est trop de résistance;
 Ne l'autorisez point à laisser ma constance,
 Du moins d'un sceptre offert connoissez tout le prix.
 Le Trône n'est point fait pour souffrir des mépris.

R O X A N E.

Je sçais ce que je dois à mon Frere, à mon maître,
 Cependant apprenez vous même à me connoître,
 Soit que vous me traitiez ou d'Esclave, ou de Soeur.
 Rien ne peut étonner ni corrompre mon cœur.
 C'est votre intérêt seul qui me touche & m'anime,
 Et ce zele est trop pur pour se prêter au crime;
 Servir votre penchant ce seroit vous trahir,
 Mon devoir me contraint à vous désobéir.
 Pour vous & sans regret j'immolerois ma vie,
 Mais à tous vos désirs, lâchement asservie,
 Je ne flatterai point un amour criminel

A qui le Ciel a mis un obstacle éternel ;
 Ce funeste penchant fera votre supplice.
 Qui , moi , de vos fureurs je me rendrois complice !
 Après l'assassinat d'un Prince vertueux ,
 C'est commettre un forfait que de servir vos feux !
 Quel amour ! Quelle horreur ! Et que m'osez-vous
 dire !

Non , non , n'attendez rien de moi , ni de Sémire :
 Malheureux ! teint du sang d'un cher & tendre
 Epoux ,

A vous en faire aimer comment aspirez-vous !
 Ah ! si quelque vertu , Sultan , encor vous reste ,
 Eteignez pour jamais un amour si funeste ,
 Craignez qu'il ne vous porte à de nouveaux forfaits ;
 De votre passion je prévois les effets :
 Des infâmes flatteurs la voix empoisonnée ,
 En la justifiant l'ont renduë effrenée ,
 Vous en avez suivi les dangereux conseils.
 Ils ont toujours ainsi corrompu vos pareils !
 Déguisant à leurs yeux à force d'artifices ,
 Les vices en vertus & les vertus en vices ;
 Ils les portent au crime , & leur font concevoir ,
 Que quiconque peut tout a droit de tout vouloir.
 Ils vous perdront enfin . . . Puissai-je être trompée !
 Au sang d'un malheureux votre main s'est trempée !
 Vous porterez plus loin peut-être vos fureurs . . .
 Peut-être . . . juste Ciel ! détournez ces horreurs . . .
 Ah mon Frere !

A B E N - S A Ï D.

Calmez une crainte inutile.

R O X A N È.

Je plains l'aveuglement qui vous rend si tranquille !
 Je vois de toutes parts vos Peuples en couroux ;
 Vos Soldats révoltez s'élever contre vous ;
 Je sçais quel est l'Emir , & j'e crains sa colere :
 S'il vengeoit les malheurs d'une fille si chere !
 Dans un si juste effroi je vous crains tous les deux.
 Je lis dans l'avenir les maux les plus affreux.
 Et déjà Mais qu'entens-je ! & quel tumulte hor-
 rible !

A B E N - S A Ï D.

Quel téméraire . . .

S C E N E II.

A B E N - S A Ï D , T I M O U R , R O X A N E.

A B E N - S A Ï D.

Ciel ! l'Emir ! Est-il possible !

R O X A N E.

Ah grand Dieu , mon Epoux !

TIMOUR, *au coin du Théâtre & l'épée
à la main.*

Quoi, lâches, vous fuïez.
Venez si vous l'osez m'immoler à ses pieds,
Barbares. . . *Au Sultan.* J'obéis. *Il jette son épée.* Voici
votre victime.

Mais en me punissant apprenez-moi mon crime.
Je viens vous apporter ma tête, elle est à vous,
Je n'ai point prétendu la soustraire à vos coups.

R O X A N E.

Qu'entens-je, juste Ciel ! Et quelle horreur nouvelle !.

T I M O U R.

Je ne m'en deffens pas, à vos ordres rebelle,
Je les ai violez, & ce fer à la main,
Je viens jusqu'au Palais de m'ouvrir un chemin.
A plus d'un malheureux il en coute la vie ;
Disposés de la mienne au gré de votre envie,
Sultan, accomplissez votre cruel dessein.
Vengez-les. Vengez-vous. Frappez. Voilà mon sein.
Aussi bien au milieu d'une triste famille,
A la mort de mon Gendre, aux malheurs de ma fille,
A votre gloire enfin je ne survivrai pas.
Et c'est remplir mes vœux qu'ordonner mon trépas :
De mes derniers exploits, Ciel quelle récompense ?
Un sujet révolté contre votre puissance
Arme, & veut ébranler votre Trône. Je pars,

Le bonheur m'accompagne & suit vos étendarts ,
Je triomphe partout , & quand de ma victoire
Je reviens transporté vous consacrer la gloire ,
Aurois-je dû m'attendre au prix que j'en reçois !
Quels forfaits ! Que d'horreurs j'envisage à la fois !
Un nouvel assassin servant votre furie ,
Sans doute vous avoit aussi promis ma vie. . . .

A B E N - S A I D .

De quel forfait, Emir , m'osez-vous soupçonner ?

T I M O U R .

Dès que la mort d'Hassan n'a pû vous étonner ,
La mienne ne doit pas vous couter davantage.
Ma fille que poursuit votre jalouse rage ,
A vû jusqu'en ses bras poignarder son Epoux ;
Dans ceux de votre sœur j'attens les mêmes coups.
Hé ne prétextez point une folle tendresse !
Un grand cœur peut avoir un instant de foiblesse ,
Mais quelque puissamment qu'il en soit combattu ,
L'amour n'y doit jamais étouffer la vertu.

A B E N - S A I D .

Des reproches pareils offensent trop ma gloire ,
De ce que je vous dois je garde la mémoire ;
Mais lorsque vos malheurs me font tout excuser ,

Emir, à votre tour craignez de trop ofer.
 A m'assurer de vous s'il m'a fallu contraindre ;
 On ne peut trop prévoir quand on a tout à craindre.
 Je connois vos fureurs, j'ai dû les prévenir ,
 Et vouloir vous sauver, ce n'est pas vous punir.
 Des excès les plus grands le malheur rend capable ;
 Le vôtre malgré vous vous eut rendu coupable ,
 Et ce qu'en mon Palais vous avez entrepris,
 Me justifie assez des soins que j'avois pris.
 Tout autre de sa tête eût payé cette audace.
 Mais je vous aime encore, & veux vous faire grace ,
 Je fais plus. Je m'abaisse à me justifier ,
 A ma parole, Emir, vous devez vous fier.
 Je cherissois le sang qui vient de se répandre ,
 Loin d'avoir ordonné la mort de votre Gendre,
 Par mes soins prévoyants, j'ai voulu l'empêcher ,
 C'est à vous seul peut-être à vous la reprocher.
 Des malheurs où tous deux cette mort nous expose,
 Votre injuste caprice est la première cause,
 Sans vous, sans vos refus, mon amour dès long-
 tems.

Eût élevé Sémire au Trône des Sultans.
 Hassan vivroit encore ! & ma reconnoissance
 Eût élevé ce Prince à tel point de puissance ,
 Que lui-même comblé de biens, de dignitez,
 Se fût peut-être un jour loué de mes bontez ;
 Ma tendresse plutôt que la grandeur suprême
 Eût triomphé du cœur de la Princesse même ;

Sémire sur le Trône y combleroit mes vœux.
Vos injustes refus nous ont perdu tous deux.

T I M O U R.

N'est-ce donc pas assez du malheur qui m'opprime,
Sans vouloir sur moi-même en rejeter le crime ?
Accusez-en plutôt le funeste poison
D'un penchant qui toujours égare la raison.
Ces indignes transports, ces ardeurs dangereuses
Ne se font point sentir aux ames genereuses ;
Le Trône les élève à de plus grands objets,
Et met leurs passions au rang de leurs sujets.
Envain m'imputez-vous un aveugle caprice,
Quelque jour, mais trop tard, vous me rendrez justice.

Hé devois-je immoler à votre passion
Ma vertu, mon honneur & ma Religion ?
Devois je vous trahir de peur de vous déplaire ?
J'ai fait ce que j'ai dû. J'en attends le salaire,
La mort n'aura pour moi rien d'affreux à ce prix,
Mettez fin à des jours que vous avez proscrits.

R O X A N E à *Aben-Saïd*.

Mon recours, mon espoir n'est plus que dans mes
larmes.
Hé puis-je contre vous employer d'autres armes !

Triste & fidelle Epouse ainsi que tendre Soeur ;
Ne pourrai-je toucher votre inflexible cœur ?

T I M O U R .

Ah Sultan ! . . . autrefois ma plus chere esperance !
Rappelez-vous les soins que j'eus de votre enfance ,
Et s'il vous en souvient , de vos vertus épris ,
J'eus pour vous tout l'amour d'un Pere pour son Fils-
J'ai pour vous conserver l'Empire de l'Asie ,
Prodigué mille fois & mon sang & ma vie ;
Je le ferois encore , Sultan , vous le sçavez ,
Est-ce donc là le prix que vous m'en reservez ?
Car vous voulez ma mort. Oui , quoiqu'il vous en
coûte ,

Vous la voulez , ingrat. Je n'en fais plus de doute.
Hé bien de vos forfaits recueillez tout le fruit ;
Moi-même dans l'état où le fort m'a réduit ,
Je suis prêt à périr , si rien ne vous arrête.
Ou rendez-moi ma fille , ou recevez ma tête ,
Il faut que vous versiez tout mon sang en ce jour ,
Ou que sur l'échaffaut , par un juste retour ,
Le meurtrier d'Hassan au milieu des supplices
Périsse ce jour même avec tous ses complices.

A B E N - S A I D .

Je ne puis ni punir , ni venger cette mort.
Elle n'est que l'effet de son malheureux sort ;

Je sçais qu'on a tout fait pour prévenir sa perte :
 Ne l'imputés qu'à lui, qu'au Ciel qui l'a soufferte.
 Je ne vous dirai point que jaloux de ses droits,
 Un Sultan doit donner, non recevoir des loix.
 Ah plutôt oublions nos disgraces communes !
 Je partage avec vous toutes vos infortunes,
 Partagez avec moi les tendres mouvemens
 Qui me rendent pour vous mes premiers sentimens ;
 Avec moi bénissez le Ciel qui nous rassemble ,
 Et tâchez d'être Pere & sujet tout ensemble.
 Votre Fille n'est point esclave en ce Palais ,
 Et n'a d'autres liens que ceux de mes bienfaits.
 Allez rejoindre , Emir , une Fille si chere :
 Que toujours en ce rang l'Empire vous revere

T I M O U R.

Non , non , je ne puis plus en supporter l'éclat ;
 Qu'un autre désormais régisse votre Etat ,
 Vous-même pouvez-vous ?

A B E N - S A I D.

Oui , quoi qu'il en puisse être ,
 Je l'exige de vous comme ami ; comme maître ,
 Allez * & j'aurai soin qu'on prépare en ces lieux
 Ce que l'on doit d'honneurs à vos faits glorieux.

* Ici *Aben-Said* lui rend son épée,

A B E N - S A I D ;
T I M O U R .

Quoi

A B E N - S A I D .

Laissez-moi , vous dis-je . Avec pleine assurance
Je vous confie encor la suprême puissance .
Quoique puisse tenter un Ministre en courroux ,
Je vous estime trop pour rien craindre de vous .

S C E N E I I I .

A B E N - S A I D *seul* .

CE que je fais pour lui le touchera peut-être ;
Et déjà dans mon cœur l'espoir vient de renaître ;
Mais que me veut Ilcan ?

S C E N E I V .

A B E N - S A I D , I L C A N .

I L C A N .

Justement allarmé
D'un bruit qu'avec effroi vos Gardes ont semé ,
Sultan , je viens à vous prêt à tout entreprendre . .

A B E N - S A I D.

Il n'en est pas besoin & je vais vous surprendre,
 Je dois tant à l'Emir qu'aujourd'hui la pitié
 Pour jamais avec lui m'a réconcilié.
 Tels font de la vertu les invincibles charmes,
 Mon cœur trop attendri n'a pû braver ses larmes.
 J'ai respecté son âge, & quoi qu'il ait commis,
 Il ne tient plus qu'à lui que nous soyions amis.

I L C A N.

Ainsi donc votre cœur s'arrache à ce qu'il aime :

A B E N - S A I D.

Ah ! loin d'y renoncer, Ilcan, peut-être même
 Ma clémence n'est pas l'effet de ma pitié,
 Et l'amour exigeoit ce qu'a fait l'amitié.
 Hé devois-je ajouter outrage sur outrage !
 Sémire ne m'en eût haï que davantage !
 Pour obtenir samain, je dois toucher son cœur.
 Puis-je trop immoler au soins de mon bonheur !

I L C A N.

Et l'Emir désormais n'y seroit plus contraire !
 J'ai peine, je l'avoue, à le croire sincère :
 Jamais dans les emplois où je l'ai vû blanchir,
 Ce Ministre n'a sçu ce que c'est que fléchir.

Je vous porte à regret la plus sensible atteinte.
 Mais mon zele m'oblige à vous parler fans feinte.
 Si ses coupables mains n'ont pas craint d'attenter
 Sur ceux que vous aviez chargez de l'arrêter ,
 Que n'entreprendra pas un sujet téméraire ,
 Qui de votre pouvoir reste dépositaire !
 Quand on reçoit l'offense on l'oublie aisément ,
 Mais celui qui l'a fait pardonne rarement.
 Quoique de son respect vous puissiez vous promettre ,
 L'impunité du crime invite à le commettre ;
 Peut-être plus que vous Sultan , il osera ;
 Vous n'osez le punir , il vous en punira.

A B E N - S A I D.

Quoi pour fuir des malheurs peut-être imaginaires ;
 Je suivrois contre lui ces conseils sanguinaires !
 Que diroit l'Orient , témoin de ma fureur ?
 De l'univers entier je deviendrois l'horreur.

I L C A N.

Le Peuple qui du Trône ignore les maximes ,
 Jusques dans les vertus trouve souvent des crimes ;
 Mais malgré ses discours un sage Potentat
 Doit tout sacrifier au repos de l'Etat :
 Du reste satisfait que le Peuple le craigne ,
 Soit qu'il l'approuve ou non , c'est un soin qu'il dé-
 daigne ;

Cette sévérité du Trône est le soutien.
 Le grand art de regner est de ne craindre rien :
 L'Emir a des desseins. Je n'ose vous prédire
 Les malheurs que je crains pour vous , pour votre
 Empire :

A peine arrive-t'il que d'un commun accord
 On fait revivre Hassan que vous avez cru mort.

A B E N - S A I D.

Hassan vivoit , ô ciel ! . . Mais en vain on l'assure ;
 Le rapport du Visir dément cette imposture.

I L C A N.

Il se peut que lui-même il ait été trompé ;
 Hassan d'un coup fatal à ses yeux fut frappé ;
 Mais s'il est dans l'erreur ! Si le Prince respire !

A B E N - S A I D.

Ainsi contre mes vœux désormais tout conspire !
 Quel trouble me devore ! Hassan verroit le jour !
 J'y songe avec horreur. Que devient mon amour !
 Que deviens-je moi-même , & quel espoir me reste !
 Je ne me connois plus à ce soupçon funeste.
 Quel changement affreux ! O souvenir fatal !
 Tantôt j'ai regretté la perte d'un Rival ;
 Et lorsque tout à coup furieuse , éperdue ,
 Son Epouse en ces lieux s'est offerte à ma vue ,

C

Ses plaintes , ses transports, son amour, ses malheurs,
Ses beaux yeux presque éteints & noïez dans les
pleurs ,

Tout remplissoit mon cœur de remords & d'allarmes ,

Je me suis reproché d'avoir part à ses larmes ,

Et que sçai-je? aux dépens de mes vœux les plus doux ,

J'aurois voulu pouvoir lui rendre son Epoux ;

Maintenant la pitié , qui m'abusoit peut-être ,

Fait place à des transports dont je ne suis plus maître :

Vous ne voyez que trop mon trouble & mes terreurs ,

De l'amour en un mot j'ay toutes les fureurs.

Aux mouvemens cruels dont mon ame est faisie ,

Sçai-je où peut me porter l'affreuse jalousie ?

A combien de périls , ô ciel ! expose-tu

Les restes chancellans de ma foible vertu !

Vous seul jusques ici m'êtes resté fidelle ,

Ilcan , votre prudence égale votre zele :

Ainsi pour assurer le bonheur de mes jours ,

C'est à vous seul encor qu'aujourd'hui j'ai recours.

Je crois qu'auteur du bruit qui vient de se répandre ,

L'Emir pour m'allarmer fait revivre son gendre ,

De ce mystere affreux percez l'obscurité ;

Si le Prince est vivant , si le ciel irrité ,

Protegeant mon rival , s'obstine à me poursuivre ,

Ah sçai je quels conseils ma fureur voudra suivre !

Prêt à tout immoler plutôt que mon amour ,

J'épouserai Sémire ou je perdrai le jour.

SCÈNE IV.

ILCAN, NASSER.

NASSER.

S Eigneur, est-il bien vrai que malgré son audace
 A l'Emir revolté le Sultan ait fait grace,
 Et que d'un fier Ministre oubliant l'attentat,
 Il remette en ses mains les Rênes de l'Etat ?

ILCAN.

Son couroux a fait place à sa reconnoissance ;
 Il n'a pû de l'Emir soutenir la présence,
 Et quoique son amour ait osé le trahir,
 Ils s'offensent tous deux sans pouvoir se haïr.
 L'Empereur violent, mais moins que magnanime,
 S'allarme & craint encor jusqu'à l'ombre du crime ;
 Et malgré les désirs dont il est combattu,
 Son amour sur son cœur peut moins que sa vertu.

NASSER.

Quoi, le fort nous trahit & les réconcilie !

ILCAN.

Ne crains rien, sois fidele au serment qui nous lie :

Du deſſein que j'ai pris loin de me détacher,
 A leur trop de vertu je veux les arracher.
 Le malheur malgré nous ſouvent nous force au
 crime :

Aux Cœurs nés généreux quelque horreur qu'il im-
 prime ,

Après bien des Combats il arrive un inſtant
 Où le plus vertueux cède au fort qui l'attent :
 Va, croi-moi. Leur fureur ſecondera la nôtre ;
 Ce Miniſtre ſi grand eſt homme comme un autre ;
 C'eſt lui que le premier tu verras ſuccomber ,
 Et je ſçais les moiens de le faire tomber :
 Envain lorsqu'à mes vœux tout ſemble ici répondre ,
 Le Ciel qui les trahit ſe plaît à me confondre ;
 Je te vais étonner , Ami. Mais répons-moi.
 Es-tu le même , & puis-je encor comter ſur toi ?

N A S S E R.

Quoi que votre grand cœur déformais ſe propoſe,
 Pour ſervir vos deſſeins, il n'eſt rien que je n'oſe.

I L C A N.

Mais ſi ſon Gendre alloit reparoître aujourd'hui,
 On dit qu'il eſt vivant . . .

N A S S E R.

Ne craignez rien de lui.

Croïez-en ma fureur, ce fer l'a bien ſervie ;
 Dans les flots de ſon ſang il a rendu la vie :

Et ce barbare Emir, l'objet de mon courroux ,
 Ah que n'est-il de même expiré sous mes coups !
 Mais d'où vient

I L C A N.

On pourroit en ce lieu nous surprendre ,
 Dans mon appartement en secret viens te rendre ;
 Mais consulte ton cœur ; mon fort est dans tes mains ,
 Viens , il est tems de faire éclater mes desseins.

A C T E I I I.

S C E N E P R E M I E R E.

I L C A N , N A S S E R.

N A S S E R.

H Assan ainsi triomphe ! & ma rage sterile
 N'est coupable envers lui que d'un crime inutile !
 Ainsi donc j'ay conduit ma victime à l'autel ,
 J'ai frappé sans avoir porté le coup mortel !

I L C A N.

A peine à mes regards quand je l'ai vû paroître ,
 Sous ce déguisement l'ai-je pû reconnoître ;

Mais puisqu'il s'est livré lui-même entre mes mains ,
 Sa mort plus que jamais importe à mes desseins.
 C'en est fait. Il n'a plus que peu d'heures à vivre.
 Pour la seconde fois son malheur nous le livre :
 Ou plutôt le Ciel veut qu'il périsse aujourd'hui.
 Son Rival même étoit moins à craindre pour lui.
 C'est ainsi que trompé par une amitié feinte ,
 Pour mettre son épouse & ses jours hors d'atteinte ,
 Avec pleine assurance il se fie à ma foi.
 Mais pour le perdre , Ami , je comte encor sur toi.

N A S S E R .

Ah ne craignez plus rien , puisqu'en cette entreprise
 Tout , le secret , le lieu , l'heure nous favorise ,
 Il apporte sa tête à qui la doit fraper ,
 Et la victime enfin ne peut plus m'échaper.

I L C A N .

Ainsi tu serviras mes desseins , ta vengeance.
 L'Emir qui ne sçait rien de notre intelligence ,
 Ne pourra plus douter qu'un ordre du Sultan
 N'ait fait dans ce Palais assassiner Hassan.
 Peuples , Chefs & Soldats , il mettra tout en armes ,
 Ami , que pour mon cœur cet espoir a de charmes !
 C'est parmi le désordre & la confusion
 Que je puis tout permettre à mon ambition :
 Dans ces tems de fureur tout devient légitime ;
 Et la Guerre Civile est le regne du crime.

Le Peuple toujours prêt d'en allumer les feux,
Sous un Maître nouveau croit être plus heureux.
Que sçai-je ? si je puis trouver une main sûre,
Si le Sultan périt dans cette conjoncture !
La Couronne est d'un prix qu'on ne peut trop payer ,
Et pour y parvenir rien ne peut m'éfrayer.
Mais que dis-je ? Il est tems de me faire connoître ;
Soit que l'Emir ou non s'arme contre son Maître ,
Le dessein en est pris , & je veux dès demain
Périr ou lui ravir le Sceptre de la main.
C'est mettre trop long-tems un frein à mon courage ,
Tout est prêt. C'en est fait je me livre à ma rage :
Ces lieux vont regorger de carnage & de sang,
Je ne puis qu'à ce prix monter à ce haut rang.
L'Adorateur zélé des Dieux de nos ancêtres,
Va sous mes Etendarts suivre ceux de leurs Prêtres.
Soleil finis ta course & hâte ton retour !
Et toi foible Sultan , aveuglé par l'amour ,
Sacrifie avec joie au penchant qui t'égare
Ce qu'en beautez l'Asie assemble de plus rare ,
Et maître de jouir de mille objets divers,
Le Diademe au front porte d'indignes fers.
Mais non & c'en est trop ; perds le Trône où j'aspire.
Triomphe , heureux Ilcan , on t'appelle à l'Empire.
J'ai pour y parvenir les droits de mes Aïeux :
Mon courage , mon bras , un cœur ambitieux.

Je touche à mon bonheur, Visir, mais tu peux croire,
 Que si jamais je monte à ce rang plein de gloire,
 Je sçaurai sur le Trône où le Ciel m'aura mis,
 Reconnoître en Sultan mes fidelles amis.
 Pour m'y faire un chemin, il faut qu'Hassan périsse ;
 Et Sémire en ces lieux l'attire au précipice.
 Il va la voir ici. Mais qu'il tremble, Visir,
 Je lui vendrai bien cher ce funeste plaisir.
 Au milieu de la nuit par mes soins il espere
 Enlever du Palais cette Epouse si chere ;
 La Jarde m'obéit, & j'ai feint qu'aisément
 J'en pourrois disposer pour cet enlèvement :
 Ici sans défiance alors il se doit rendre,
 Et c'est là que je veux que tu viennes l'attendre,
 Et qu'un coup plus heureux & plus sûr de ta main
 Lui porte le poignard & la mort dans le sein.
 Retirons-nous d'ici. J'apperçois la Princesse,
 Adieu ; mais souviens-toi

N A S S E R.

Que votre crainte cesse,
 Je vous répons du bras dont vous avez fait choix,
 Ils vont se voir tous deux pour la dernière fois.

S C E N E I I.

S E M I R E , R O X A N E .

R O X A N E .

Venez & fiez-vous , Sémire , à ma tendresse ;
C'est peu qu'à vos malheurs la pitié m'intéresse,
Le sang ne pourroit pas m'inspirer plus d'amour ,
Ce Heros vertueux qui vous donna le jour ,
L'Emir même pour vous n'en a pas davantage :
Du Nœud qui nous unit que n'êtes vous le gage ?
Est-il rien d'impossible à l'Être Souverain ,
Qui commande à la vie , à la mort , au destin ?
Espérez & vivez , Lorsque moins on y pense ,
Les vertus près de lui trouvent leur récompense.

S E M I R E .

Votre amitié se plaît à flatter mes douleurs ;
Non rien ne peut tarir la source de mes pleurs.

R O X A N E .

Par des chemins cachez souvent le Ciel nous mene ,
Et sa conduite échape à la sagesse humaine.
Un bruit même déjà se répand à la Cour.

S E M I R E .

Quel bruit ?

A B E N - S A I D ,

R O X A N E .

On dit qu'Haffan voit encore le jour.

S E' M I R E .

Mon Epoux , juſte ciel !

R O X A N E .

Où lui-même.

S E' M I R E .

Ah, Madame!

A cet eſpoir flatteur dois-je livrer mon ame ?
 Le Ciel par qui mon Pere aujourd'hui m'eſt rendu,
 Me rendroit-il encor l'Epoux que j'ai perdu !
 Le Ciel auroit-il mis un terme à mes allarmes !
 O jour heureux ! O jour pour moi ſi plein de charmes !
 Quoi ! je te reverrois cher objet de mes pleurs !
 Je pourrois dans tes bras oublier mes malheurs !
 Mais non , & j'y mourrois de joie & de tendreſſe :
 Ah ! s'il respire encor , qu'à mes yeux il paroiſſe ;
 Viens cher Prince . . . Où laiffai-je égarer mes eſprits !
 Malheureuſe ! Il n'eſt plus pour entendre tes cris !
 Vain eſpoir ! Vains transports d'une Epouſe éperdue !
 Flateuſe illuſion qu'êtes vous devenue !
 L'affreufe vérité m'arrachant mon bandeau ,
 Replonge mon Epoux dans la nuit du tombeau . .

R O X A N E.

Daigne le juste Ciel rendre Hassan à Sémire !
Quoi qu'il en soit, Princesse, on prétend qu'il respire;
Et ce bruit parvenu jusques à l'Empereur ,
A rempli son esprit de trouble & de terreur.
Du généreux Ilcan l'empressement , le zèle ,
Tout semble confirmer cette heureuse nouvelle ;
Peut-être que le Ciel vous garde un sort plus doux :
Le Prince fut toujours l'apui de votre Epoux ,
Dans ces lieux en secret il va bien-tôt se rendre ;
Un pareil entretien ne doit plus vous surprendre ,
Votre Epoux lui fut cher. Il veut ici vous voir ,
Je n'y trouve pour vous que des sujets d'espoir.

S E' M I R E.

Non, non , cher Prince, nonta perte est trop cer-
taine.

Hé que me serviroit une esperance vaine !
Tout ce qui malgré moi s'offre à mon souvenir ,
M'apprend que le tombeau peut seul nous réunir ;
Puis-je oublier jamais cette affreuse journée
Où du Ciel en couroux je fus abandonnée ,
Où du sein du bonheur, du comble de mes vœux ,
Je passai tout à coup au sort le plus affreux !
J'étois dans ce désordre aux clameurs accourue ,
Quel objet juste Ciel se présente à ma vûe !

Mon Epoux malheureux le poignard dans le flanc !
 Sans mouvement , fans vie & noyé dans son sang.

S C E N E I I I .

SEMIRE, ROXANE, *un* GARDE.

LE GARDE *à Roxane.*

J'Ignore à quels malheurs vous devez vous at-
 tendre ,

Mais j'ay craint qu'en ces lieux on ne pût vous sur-
 prendre ;

L'Empereur agité du plus ardent courroux ,
 Vous demande , Madame , & l'Emir votre Epoux.

ROXANE *au Garde.*

C'est assez. Je vous suis. * Je prevois la tempête ;
 Quelques soient les dangers qui menacent ma tête.
 Les vôtres seuls , Sémire , ont de quoi m'étonner ,
 Puisqu'au moins ma vertu ne peut m'abandonner,
 Que je plains votre sort , malheureuse Princesse !

* *Le Garde s'en va.*

S C E N E I V.

S E M I R E *seule.*

DAns quels lieux ! dans quel tems ô Ciel ! elle me
laisse !

Hassan vivroit encor & me feroit rendu !

Il se pourroit Que dis-je ? Après ce que j'ai vû ;

Comment puis-je espérer de le revoir encore ,

Quel trouble cependant m'agite & me devore !

Je ne puis y suffire , & parmi tant d'horreurs . . .

Mais quelqu'un vient . . Où suis-je . . Ah Grand Dieu !

Je me meurs.

S C E N E V.

S E M I R E , H A S S A N .

H A S S A N .

C'Est par son amour seul que votre Epoux res-
pire

En quel état vous vois-je ! O ma chere Sémire !

Vous ne répondez point

S E M I R E .

O cher & tendre Epoux !

H A S S A N.

Ah! laissez-moi mourir de joie à vos genoux ;

S E' M I R E.

Laissez-moi dans vos bras , revenir à la vie.
 Mes sens sont suspendus . . . & mon ame ravie . . .
 Je ne puis achever . . .

H A S S A N.

Ah ! retenez ces pleurs ,
 Cher & fidelle objet des plus tendres ardeurs.
 Vous voyez mes transports ; partagez-en les charmes
 L'instant qui nous rejoint va finir nos allarmes.

S E' M I R E.

Vous vivant , juste ciel ! Vous , cher Prince , en ces
 lieux !
 A peine en crois-je encor le raport de mes yeux ,
 Je n'en crois que mon cœur , que l'excès de ma joie ,
 Hécomment se peut-il qu'enfin je vous revoie !

H A S S A N.

Mes lâches assassins trompez ainsi que vous ,
 Crûrent avoir ôté la vie à votre Epoux ,
 C'est cette heureuse erreur qui me l'a conservée ;
 Soudain par les cruels vous fûtes enlevée ,

Et sitôt qu'avec vous ils eurent disparu ,
Je fus si promptement par les miens secouru ,
Que leurs soins de mes sens me rendirent l'usage :
Quels furent , juste Ciel , mon désespoir , ma rage ,
Quand je revis le jour & ne vous revis plus !
On fit pour m'arrêter des efforts superflus ;
C'est peu que de ces murs tout me ferme l'entrée ,
Je vois de toutes parts ma mort presque assurée ,
Mais les plus grands périls ne peuvent m'émouvoir ,
Je ne crains que l'horreur de ne vous plus revoir.
Sous l'habit d'un Soldat j'entreprends le voyage.
L'amour tient lieu de force & donne du courage ;
Ainsi guidé par lui sans être reconnu ,
Jusquès dans ce Palais je me vois parvenu.
De ces lieux la vertu n'est pas encor banie ,
Déjà prêt à s'armer contre la tyranie ,
Le généreux Ilcan daigne être mon apui.
Il peut tout & je dois tout attendre de lui.
Oublions nos malheurs ; nous touchons à leur
terme.

Son amitié pour moi toujours constante & ferme ,
A consenti sans peine à servir mes desseins :
Cette nuit il vous doit livrer entre mes mains.
Enfin à la faveur de l'ombre & du silence ,
Du Tyran de concert trompant la vigilance ,
Sans crainte , sans périls , nous allons pour jamais
Abandonner tous deux ce funeste Palais.

S E' M I R E.

Que craindrois-je ! Voïant que mon Epoux respire !
 Je crois qu'à mon bonheur désormais tout conspire.
 Je n'en puis plus douter. Le Ciel veille sur vous.
 Aux fureurs du Sultan, Prince, dérobons-nous.
 Avec vous les déserts les plus inhabitables
 Au séjour de la Cour me seront préférables.
 Allons en chercher un où tous deux retirés,
 Tous deux du monde entier nous vivions ignorés.
 Là bravant le Sultan & sa fureur jalouse,
 Contente d'y porter le nom de votre Epouse,
 A vous plaire bornant mes soins & mes désirs,
 Je verrai tous mes jours couler dans les plaisirs,
 Libre de vous aimer, de moi-même maîtresse,
 Je m'en fais un bonheur égal à ma tendresse,
 Et du moins, si le Ciel ne nous protège pas,
 J'y mourrai satisfaite en mourant dans vos bras.

H A S S A N.

Non je ne crains plus rien, ô ma chere Sémire !
 Le bonheur que je goûte est le seul où j'aspire.
 Je défie à la fois le sort & l'Empereur,
 Puisque rien ne sçauroit m'enlever votre cœur.

S E' M I R E.

Hélas ! de cet instant je goûte tous les charmes.
 Cependant mon amour me fait verser des larmes :

Cher Prince, où sommes-nous! J'y songe avec terreur,
 Mon cœur est déchiré d'une secrète horreur.
 Vos périls, les malheurs dont je suis menacée
 Reviennent malgré moi s'offrir à ma pensée.
 Si le Sultan armoit un nouvel assassin,
 Si cette même nuit... Que vous dirai-je enfin?
 D'un noir pressentiment j'ai peine à me défendre...

H A S S A N.

Tout mon sang, si pour vous il me le faut répandre,
 Ne vaut pas des transports à mon amour si doux...
 Mais que vois-je ?

S C E N E V I.

SE'MIRE, HASSAN, L'EMIR.

H A S S A N.

A H Seigneur !...

S E M I R E.

O mon Pere, est-ce vous!

H A S S A N.

Tout cede en ce moment aux transports de ma joie.

L' E M I R.

Le Ciel permet enfin qu'ici je vous revoie,

D

Cher Prince, que poursuit l'injustice du sort,
 Et qui devez la vie au bruit de votre mort,
 Vos vertus, vos malheurs redoublent ma tendresse.
 Qu'en ce moment mon cœur goûteroit d'allégresse,
 Si je n'avois plus rien à craindre pour vos jours !
 Tant que dure l'orage, on doit trembler toujours ;
 Et ne vous flattez pas, une horrible tempête
 En ces lieux de nouveau menace votre tête :
 Et je crains moins pour vous les fureurs du Sultan,
 Que l'appas dangereux des carettes d'Iscan.

H A S S A N.

Mais, Seigneur

L' E M I R.

Je scais tout. Par lui je viens d'apprendre
 Ce que pour vous servir il est prêt d'entreprendre.
 Son zèle trop ardent m'e paroit affecté.
 Je le soupçonne enfin de quelque lâcheté.

H A S S A N.

Hé pourquoi l'accuser de tant de perfidie !
 Son amitié pour moi ne s'est point refroidie :
 La mienne près de vous le doit justifier.
 Vainement de sa foi je veux me défier,
 Contre notre Tyran sa haine m'e rassure.
 Vous le trouverez prêt à venger mon injure ;

Et s'il faut vous ouvrir ses secrets sentimens,
 Il en craint à son tour de pareils traitemens.
 Dès l'enfance élevé sous un climat barbare,
 Il y forma son cœur à la vertu Tartare :
 Malgré l'éclat du rang qui l'attache à la Cour,
 Cent fois je l'ai vû prêt d'en quitter le séjour.
 De la part du Sultan tout l'irrite & le blesse.
 Il blâme chaque jour son luxe, sa mollesse,
 Et ne voit qu'à regret les vices du Persan
 Deshonorer le Trône où s'assit Genghiscan.

L' E M I R.

Vous comtez sur le Prince & croiez le connoître,
 Mais le masque d'Ami cache à vos yeux le traître.
 On trompe sans effort un cœur né généreux ;
 Et l'espoir a toujours séduit les malheureux.
 Il n'est point à la Cour d'amis vrais & solides :
 Les Hommes y sont tous ou lâches ou perfides :
 Celui qui vous embrasse à vous trahir est prêt,
 On n'y connoît d'amis que son propre intérêt,
 Malgré l'affection qu'Ilcan m'a témoignée,
 La mienne de tout tems de lui s'est éloignée :
 Je ne puis oublier qu'autrefois je l'ai vû
 Sous le plus grand Sultan que les Mogols aient eu ;
 D'un Musulman zélé jouer le personnage,
 Et tromper jusqu'aux yeux d'un Monarque si sage.
 Aujourd'hui sous un masque encore plus séducteur,

De vos malheurs peut-être est-il lui-même auteur ;
 D'autant plus dangereux , que loin de le paroître ,
 Il feint de condamner les vices de son Maître ;
 Mais ce que sur son cœur il a pris d'ascendant ,
 Prince , ne permet pas de le croire imprudent.
 C'est un piège assuré que tous les deux nous tendent ,
 Je n'en puis plus douter, pour nous perdre ils s'en-
 tendent ;

Quelque attentat entr'eux se projette aujourd'hui ,
 Le Sultan inquiet ne se fait voir qu'à lui ,
 Il m'évite. Et pourquoi fuirait-il ma présence ,
 S'ils n'étoient en effet tous deux d'intelligence ?
 Quoi qu'il en soit , Ilcan est maître de vos jours ,
 Et tant qu'il le fera , je tremblerai toujours.

S E' M I R E .

Ciel , que tant de périls allarment ma tendresse !

H A S S A N .

Au fort d'un malheureux votre cœur s'intéresse ,
 De vos bontés pour moi je ressens tout le prix.
 J'ai comté sur Ilcan , si je me suis mépris ,
 Seigneur , mon arrivée a précédé la vôtre :
 Pouvois-je en mon malheur attendre rien d'un autre !
 N'est-il donc plus de foi dans le cœur des humains ?
 Mais malgré nos terreurs je suis entre ses mains ,
 Pour mettre en sûreté ma Sémire , ma vie ,

Lui seul dans ce Palais peut m'ouvrir la sortie ;
 Quel autre parti prendre ! Et si malgré ses soins,
 Il se voit découvert, nous en perdra-t-il moins ?

S E M I R E.

Pour la dernière fois je vous parle peut-être,
 Cher Prince, je crois voir à chaque instant paroître
 Mille assassins cruels prêts à fondre sur vous,
 Je crois voir à l'Emir. De ces lieux, Seigneur
 arrachez-nous.

L' E M I R.

D'un péril si pressant je connois l'évidence,
 Ma fille, à l'artifice opposons la prudence :
 Craignons-les tous les deux. Mais malgré nos soup-
 çons,
 Ne leur laissons pas voir que nous les connoissons.
 Oiii Prince, dans ces lieux si l'on veut vous surpren-
 dre,
 J'ai des amis tout prêts armés pour vous défendre,
 Ils s'y tiendront cachés en differens détours ;
 Leur intrépidité me répond de vos jours.
 Vainement on aura conspiré votre perte ;
 Je viens vous enlever demain à force ouverte.
 Je compte sur le Peuple, & je vais de ce pas
 Dans l'ombre de la nuit faire armer nos Soldats.

S E M I R E.

Que d'horreurs, juste Ciel !

A B E N - S A I D ,
L' E M I R .

A regret je vous quitte ,
Mais le tems presse , il faut mettre ordre à votre fuite.
L'injustice , le crime habitent cette Cour.
Avec vous je renonce à cet affreux séjour ;
Ma Garde vous suivra. Marchez vers Sultanie ,
Là je puis hautement braver la tyrannie ,
Et faire tête au fort contre nous conjuré :
Ses remparts sont pour nous un azile assuré.

H A S S A N .

Seigneur , une amitié pour moi si généreuse
Rend déjà ma disgrâce à mes yeux moins affreuse ,
J'attens tout de vos soins. Je m'y confie.

S E' M I R E .

Et moi ,
Je ne vous vois d'ici partir qu'avec effroi

L' E M I R .

Sur le Ciel désormais fondez votre esperance.
Ma fille, sa justice égale sa puissance ;
L'innocence opprimée y trouve un sûr apui ,
Et tout l'effort humain ne peut rien contre lui,
Il sçaura protéger une innocente flamme.
Espérez & tâchez de rassurer votre ame,
Que dis-je?...En vain je veux condamner vos fraïeurs,
Moi-même je ne puis vous dérober mes pleurs.

Je songe avec effroi dans quels lieux je vous laisse :
 Prince , jugez par là de toute ma tendresse ,
 Jugez de quels transports mes esprits sont saisis !
 Famille infortunée ! O ma fille ! O mon fils !
 O pere malheureux ! Hé quoi le sort m'envie
 La douceur de finir auprès de vous ma vie !
 Je me trouble à mon tour Embrassez-moi tous
 deux
 Adieu...Puissons-nous tous nous revoir plus heureux!

A C T E I V.

SCENE PREMIERE.

A B E N - S A I D , I L C A N .

A B E N - S A I D .

JE ne puis revenir encor de ma surprise !
 Quel attentat , Ilcan ! Quelle horrible entreprise !
 Le Visir au Palais poignardé cette nuit ,
 Et par qui ? J'en frémis ; par Hassan. A ce bruit ,
 Mes Gardes allarmés de toutes parts accourent ;
 Soudain des furieux se présentent , l'entourent :
 On les presse , & malgré leurs efforts redoublés ,
 Les traîtres sont bientôt par le nombre accablés.
 Hassan veut échaper , mais en vain. On l'arrête.

Ici ! Pendant la nuit ! En armes ! A leur tête !
 Quel dessein animoit mon Rival furieux . . .
 Mais je prétens percer ce mystere odieux ,
 Et je sçaurai bientôt par les plus grands supplices
 Tirer la verité du sein de ses complices ;
 L'Emir même en ce jour a tout à redouter,
 J'ai consenti par grace encor à l'écouter ;
 Mais s'il a partagé la fureur de son Gendre ,
 De mon juste couroux , rien ne peut le défendre.

I L C A N .

Je ne sçais que penser , & ne puis concevoir
 Qu'Hassan ait médité l'attentat le plus noir :
 Je le crois moins coupable & je dois le connoître ,
 Il eut trop de vertu pour devenir un traître ;
 Et s'il a contre vous formé quelque projet ,
 Son épouse en est seule & la cause & l'objet.
 Abandonnez les droits que vous avez sur elle ,
 Vous n'aurez pas alors de sujet plus fidelle ;
 Sinon , craignez après ce qu'il vient de tenter ,
 Ce que son désespoir peut encor attenter.

A B E N - S A I D .

Non , pour lui quoi qu'il ose , il n'est plus de Sémire,
 Il sçait qu'elle est à moi par les loix de l'Empire ,
 Il faut qu'il y renonce , ou qu'il perde le jour ;
 Ma gloire le veut même autant que mon amour.
 Si j'ai long-tems souffert qu'un téméraire Esclave

Trahisse mes bontés, aujourd'hui qu'il me brave,
Je ne puis ni ne dois plus rien dissimuler:
Nous en avons tous deux trop fait pour reculer.
Voyez-le cependant; il vous aime, & peut-être
Vos conseils le rendront plus soumis à son Maître:
Je cherche à le sauver. Mais s'il n'y consent pas,
Si sa soumission ne m'arrête le bras,
S'il s'obstine à périr, sa mort est toute prête;
A me pousser à bout, il y va de sa tête:
L'Arrêt en est porté. Mais qu'il y songe bien;
Ce choix une fois fait, je n'écoute plus rien.
Allez, Prince, & songez qu'ici je vous confie
Le soin de mon amour & celui de sa vie.

I L C A N.

J'obéis. Cependant si l'Emir irrité,
Ose encore se soustraire à votre autorité,
Pouvant tout sur l'Armée, & maître de la Ville,
Pensez-vous qu'en ces murs il vous laisse tranquille?..

A B E N - S A I D.

Mes ordres font donnés : on l'observe de près.
Lui-même il ne peut plus sortir de ce Palais;
Ma tendresse par lui peut être encor bravée:
Mais sa Fille jamais ne peut m'être enlevée.
Ah je crains bien plutôt qu'un amour malheureux,
Ne porte mes fureurs plus loin que je ne veux!
En vain je les combats & m'arme de courage,

Il s'éleve en mon cœur des sentimens de rage ;
 Que toute ma vertu ne peut plus contenir.
 Je voudrois . . . Malheureux ! Que vais-je devenir !
 Quel fruit puis-je espérer de ma fureur jalouse !
 O trop heureux Hassan ! O trop fidelle épouse !
 Je n'en puis être aimé ! Je ne puis la céder !
 A l'Univers entier , que sert de commander ,
 Si malgré tout l'éclat de la grandeur suprême ,
 Pour son propre bonheur on ne peut rien soi-même !
 Le pouvoir souverain loin de remplir nos vœux ,
 Souvent sert à nous rendre encor plus malheureux .
 J'y pense avec effroi , je frémis de le dire ;
 Mais je perdrai plutôt le sceptre que Sémire .
 Ainsi mon amitié n'espere plus qu'en vous :
 Déterminez Hassan à fléchir mon couroux .
 Sauvez-le malgré lui , Prince , s'il est possible ,
 L'Emir paroît . Allez . Ah quel moment terrible !

S C E N E II.

A B E N - S A I D , L' E M I R .

L' E M I R .

Vous voilà satisfait , Hassan est dans vos fers ,
 Sultan , par son supplice effrayez l'Univers ,
 Suivez de votre amour les conseils détestables ;
 Ne pouvant lui trouver de crimes véritables ,

Punissez la valeur qui défendit ses jours ,
Des coups d'un scélérat qui servoit vos amours.
Son bras s'est immolé, cette infame victime....

A B E N - S A I D.

Vous prétendez en vain me déguiser son crime :
C'est à mes jours qu'Hassan en vouloit cette nuit,
A quel autre dessein , au Palais introduit ,
Avoit-il rassemblé cette troupe hardie ,
De furieux qu'avoit armés sa perfidie ?

L' E M I R.

Il venoit arracher de ce cruel séjour ,
Le malheureux objet d'un vertueux amour ;
Son épouse en un mot. Et c'est là tout son crime.

A B E N - S A I D.

Cet attentat rend seul sa perte légitime ;
Sur votre fille , Emir , j'ai seul de justes droits ,
Elle n'est plus à lui : vous connoissiez nos loix.
Pour obtenir de vous & de lui ce divorce ,
Je n'ai pris qu'à regret le parti de la force ;
Je pouvois commander ; j'ai long-tems supplié ,
Caresses & bienfaits , je n'ai rien oublié.
Enfin pour couronner Sémire en votre absence ,
Je me trouve contraint d'user de ma puissance :
Et l'Ingrat au mépris des Loix , de mes bienfaits ,
M'ose venir braver jusques dans mon Palais !

Juste Ciel ! J'en frémis ... Et peut-être que sçai-je !
 Porter jusques sur moi sa fureur sacrilege !
 Le foudre est en mes mains , mais prêt à le punir ,
 J'ai par égard pour vous daigné la retenir ,
 Vous entendez le prix que je mets à sa grace.
 Qu'il obéisse, Emir , & son crime s'efface :
 C'est un Arrêt que rien ne me fera changer ;
 J'ai la mort du Visir & ma gloire à vanger.

L' E M I R.

S'il osoit à mon sang imprimer cette tache ,
 Mon bras le puniroit d'une action si lâche.
 Je m'emporte à regret , tout mon sang est à vous ;
 Sacrifiez le Pere , & la Fille , & l'Epoux ;
 Mais cessez d'esperer qu'une ardeur criminelle
 Obtienne jamais rien de lui , de moi , ni d'elle.
 Ah si toujours contraire à ce coupable choix ,
 Contre vos feux encor j'ose élever ma voix ,
 Dans le fond de mon cœur vous ne pouvez pas lire !
 Mais croyez qu'il m'en coûte à ne pas y souscrire.
 Quelle gloire pour moi comblé d'honneurs & d'ans ,
 D'unir encor mon sang au sang de mes Sultans !
 Et quel bonheur plus grand , plus flatteur pour un
 pere ,
 Que de voir sur le Trône une fille si chere !
 Mais dès qu'il faut trahir le devoir ou l'honneur ,
 L'interêt de mon sang ne peut rien sur mon cœur.
 Je respecte nos Loix & vos Décrets augustes ;

Mais les Loix ne sont Loix qu'autant qu'elles sont justes.

Il est d'un Prince sage ainsi que généreux ,

D'abolir une Loi qui fait des malheureux .

Ces Loix en apparence à vos vœux si propices ,

Ne peuvent du Monarque autoriser les vices ,

Sans faire le malheur de ses tristes sujets ,

Et bannir d'un Etat la Justice & la Paix .

Genghiscan ce Héros dont la valeur guerriere ;

Sous un sceptre de fer soumit l'Asie entiere ;

Quand du Gange à l'Euphrate il porta ses exploits ;

Deshonora son Nom par ces injustes Loix :

C'étoit un Conquérant que les droits de la guerre ,

Avoient presque rendu le maître de la Terre .

Ces superbes Tyrans , de cent Peuples domptés ,

Peuvent tout , & pour loix n'ont que leurs volontés .

Mais remontez vous-même aux Héros vos ancêtres ,

Qui de ce grand Empire , avant vous furent maîtres .

Au Sultan votre ayeul , le moins juste de tous ,

Ils pouvoient à ces loix recourir comme vous ;

Leur gloire en eut été peut-être moins flétrie :

Plongés dans l'ignorance & dans l'Idolatrie ,

Ils adoroient des Dieux à leurs desirs soumis ;

Ils pouvoient tout tenter , tout leur étoit permis ;

Aucun d'eux cependant au gré de son caprice ,

N'a fait de cette Loi prévaloir l'injustice .

Et vous en voulez faire un essai si honteux !

Vous , jufqu'ici , plus juſte & plus grand qu'aucun
d'eux.

A B E N - S A I D ,

Ces Héros dont je tiens l'Empire & la naiſſance ,
Ont à leur gré toujours exercé leur puiffance :
Ce qu'ils ont fait n'eſt pas une regle pour moi ;
Je regne , & ne connois de regle que la Loi.

L' E M I R .

Non , non ; ouvrez les yeux , voyez dans quel abîme
Va vous précipiter l'ardeur qui vous anime.
Si vous voulez regner avec tranquillité ,
Faites regner , Seigneur , avec vous l'équité.
Soyez de vos Sujets le protecteur , le pere ,
Veillez à leur falut , ſoulagez leur miſere.
Ce pouvoir abſolu que vous avez ſur eux ,
Né vous eſt confié que pour les rendre heureux :
Voilà vos loix , Sultan. Gardez de les enfreindre ,
Ou d'un peuple opprimé vous aurez tout à craindre.
Songez quels ont été ces fameux Potentats ,
Les maîtres autrefois de ces vaſtes Etats ;
Ces Califes , leur nom annonce leur puiffance ,
La Terre fut ſoumiſe à leur obéiſſance ;
De leur Trône ils voyoient cent Rois humiliés ,
Attendre leurs Decrets , proſternés à leurs pieds.
Tout trembla devant eux : la Religion même
ŷttacha ſur leur front ſon propre Diadème.

Ainsi de l'Univers arbitres souverains,
 Ils tenoient & la paix & la guerre en leurs mains.
 Mais sur ce Trône auguste infecté de leurs vices,
 Ils ont fait avec eux régner leurs injustices ;
 L'un l'usurpa sur l'autre , & leur État troublé ,
 Fut par eux tour à tour conquis & désolé ;
 Vos Ancêtres enfin ont détruit leur Empire.
 Peut-être en ce moment le juste Ciel m'inspire ,
 Sur leur Trône évitez leur exemple, & craignez
 De vous perdre comme eux , si comme eux vous
 regnez.

A B E N - S A I D.

Un zèle trop suspect aujourd'hui vous anime :
 Juste dispensateur d'un pouvoir légitime ,
 Je ne dis plus qu'un mot , je veux être obéi ;
 Songez-y bien. Malheur à qui m'aura trahi.
 Pour un moment encor , je suspens ma vengeance ,
 Hassan peut à mes pieds éprouver ma clémence.
 Je cherche à l'empêcher de périr aujourd'hui ,
 Et ne puis cependant le sauver malgré lui.
 Pour la dernière fois je vous offre sa grace ;
 Son maître ou son ami , je le perds ou l'embrasse :
 Ne forcez point tous deux un Monarque irrité ,
 A se servir enfin de son autorité.

L' E M I R.

Je ne vous dis plus rien , & mon âme étonnée

S'indigne des excès d'une ardeur effrenée :
 Je vois avec horreur votre cœur abattu ,
 Insensible à la honte autant qu'à la vertu.
 Cruel ! je vois le sort que ce jour nous prépare ,
 Immolez-nous tous trois à votre amour barbare.
 Mais redoutez du Ciel les châtimens affreux ,
 Il vange tôt ou tard le sang des malheureux.

A B E N - S A I D .

Hé bien ! Vous le voulez , Emir , rien ne vous touche ;
 Rien ne peut ébranler votre vertu farouche.
 Si le Prince à l'instant ne se soumet aux loix ,
 Tremblez. Vous l'avez vû pour la dernière fois.
 Votre fille paroît. Songez-y l'un & l'autre :
 Le sort de mon Rival peut devenir le vôtre ;
 Consultez mieux des loix que vous osez braver ;
 Et craignez de vous perdre en voulant le sauver.

S C E N E I I I .

L'EMIR, SEMIRE.

SEMIRE.

AH! Seigneur, le Sultan a daigné vous entendre...
 Mais je vois par vos pleurs ce que j'en dois attendre.
 Arrachez

Arrachez-moi du moins aux horreurs de mon sort,
Rendez-moi mon Epoux, ou me donnez la mort.

L' E M I R.

Non, ne nous flattons plus d'une vaine espérance;
Ma fille. Il faut s'armer d'une noble constance,
Au coup qui vous attend il faut vous préparer,
Cet instant pour jamais vous en va séparer;
En refusant la main qui va vous être offerte,
D'un Epoux malheureux vous avancez la perte,
Vous lui portez vous-même un poignard dans le sein;
Et tel est du Tyran l'écœurable dessein.

S E M I R E

Qu'entens-je, juste Ciel! Epouse infortunée,
A quel supplice affreux me vois-je condamnée!
Quoi, cher Prince, on me force à te ravir le jour,
A moins que de trahir le plus parfait amour!
Mais tu n'as pas encore abattu mon courage,
Tyran! S'il faut du sang pour assouvir ta rage,
De mon seul désespoir je recevrai les loix;
Ma mort m'épargnera l'honneur d'un pareil choix;

L' E M I R.

Calmez de ce transport la violence extrême,
O ma fille! écoutez un pere qui vous aime.

E

Armez votre vertu par un plus grand effort :
 Lorsque sur de faux bruits vous regrettiez sa mort.
 Ce désespoir a pû vous sembler légitime ,
 Mais aujourd'hui l'amour vous en doit faire un crime.
 Gardez-vous d'irriter un Tyran furieux :
 Le cruel va bientôt reparoître à vos yeux ,
 Employez les soupirs , les prieres , les larmes ;
 Quelques soient son pouvoir , ses desseins , nos alarmes ;
 Votre sort est peut-être encore entre vos mains ;
 Mais pour vous délivrer , mes efforts seront vains ,
 A moins que de ce jour vous n'obteniez le reste.
 Sur-tout gardez-vous bien , quoi qu'Ilcan vous pro-
 teste ,
 D'écouter aujourd'hui ses conseils dangereux ,
 Le perfide a trahi votre Epoux malheureux.
 Mes amis brûlent tous d'embrasser ma querelle ,
 Pour vous nos saints Imans feront parler leur zèle ;
 Et le Peuple est déjà prêt à se soulever :
 Donnez-moi seulement le tems de vous sauver.
 Si le Tyran s'obstine & trompe mon attente ,
 Jusqu'à ma liberté si sa fureur attente ,
 A tout oser pour moi , mes Soldats sont tout prêts ,
 Et dans une heure Osman peut forcer le Palais.
 Ce reste infortuné d'une plus belle vie ,
 Ma fille , sans regret je vous le sacrifie ;
 Trop heureux si ce sang que j'expose pour vous ,
 Peut assurer vos jours & ceux de votre époux.

S E M I R E.

Ah laissez sur moi seule éclater la tempête !
 Mille périls affreux menacent votre tête :
 Seigneur , n'exposez point des jours si précieux ,
 Vivez , dérobez-vous aux coups d'un furieux ...

L' E M I R.

J'entends du bruit. Adieu, le Sultan va paroître ;
 Prosternez-vous aux pieds de ce superbe maître.
 Ma fille, ménagez ces précieux instans,
 Tout est sauvé pour vous , si vous gagnez du tems.

S C E N E I V.

LE SULTAN, SE'MIRE.

S E M I R E *à part.*

IL paroît..... Tout mon sang se glace à cette
 vûë. *à Aben-Saïd.*

Ah Sultan ! permettez qu'une épouse éperduë,
 Que Sémire se jette à vos sacrés genoux ,
 C'est en les embrassant

A B E N - S A I D.

Princesse , levez-vous.

E ij

Un tel abaissement m'outrage & deshonore.
Ces charmes trop puissans, que malgré vous j'adore.

S E' M I R E.

Hélas de mes malheurs soyez plutôt rouché !
Au fort de mon Epoux le mien est attaché.
Je viens vous demander & ma grace & la sienne !

A B E N - S A I D.

Disposez de sa vie ainsi que de la mienne ;
Ou plutôt sauvez-moi de ma propre fureur :
Pour la dernière fois je vous ouvre mon cœur ;
Je vous offre sa grace avec mon Diadème ;
Mais comme mon amour , ma fureur est extrême :
Et recevant ma main , ou l'osant dédaigner ,
Vous perdez mon Rival ou vous allez regner.

S E' M I R R.

Ainsi vous le voulez ! Et ma mort est certaine !
Et l'amour seroit donc plus cruel que la haine !
Non , je ne puis penser que toujours votre cœur
S'obstine à n'écouter qu'une aveugle fureur :
Vous ne voudrez jamais renoncer par ce crime
Au nom de juste , aux noms de grand , de magnanime.
La douceur de vos loix , vos vertus , vos bienfaits ,
Vous ont acquis le cœur de vos heureux Sujets ;

Ils font incessamment des vœux pour votre Empire,
 Et je serois la seule à n'y pouvoir souscrire!
 Non, vous n'en croirez point un aveugle couroux;
 Si cet effort est grand, il est digne de vous.
 Il faut pour s'y résoudre une vertu suprême,
 Sultan, mais il est beau de se vaincre soi-même:
 Et la gloire peut tout sur les cœurs généreux.
 Rendés à son Epouse un Epoux malheureux.

A B E N - S A I D.

Je n'en ai que trop fait pour lui sauver la vie.
 Je ne puis plus laisser son audace impunie;
 Epargnez-vous des soins & des vœux superflus,
 Princesse, c'en est fait. Vous ne le verrez plus.
 Du reste choisissez, c'est à vous de résoudre,
 Si je dois à l'instant le punir ou l'absoudre.

S E' M I R E.

Je ne te verrois plus, cher Prince... Quelle horreur!
 Où me vois-je réduite! Ah cruel Empereur!
 Mais s'il faut que sa mort aujourd'hui nous sépare,
 La mienne malgré vous nous rejoindra, Barbare:
 Oüi, vous revoquerez cet Arrêt odieux,
 Ou je vais à l'instant expirer à vos yeux.
 Hé! Qu'exige de moi votre injuste tendresse?
 Pour vous donner ma main, en suis-je la maîtresse?
 Je sçais ce que je suis; mais un autre a ma foi;
 Et s'il m'étoit permis de disposer de moi,

Esclave, on me verroit obéir à mon Maître ;
 Avec soumission, sans m'en plaindre, peut-être.
 Comment pourrois-je alors vous refuser mon cœur ?
 Alors, je ne verrois en vous qu'un Empereur ,
 Qui grand également dans la Paix, dans la Guerre,
 Est né pour conquérir le reste de la Terre.
 Vous m'offrez une main dont je connois le prix ,
 Et bien loin qu'au refus j'ajoute le mépris ,
 Même au sein des horreurs que vous me faites crain-
 dre,
 Je me sens malgré moi contrainte de vous plaindre.
 Je sçais que votre cœur en secret en gémit ,
 Que sentant sa fureur , lui-même en frémit ;
 Qu'accablé malgré lui sous le poids de sa chaîne ,
 Il fuit sans le vouloir le penchant qui l'entraîne ;
 Et si tout grand qu'il est , il en est abattu ,
 C'est qu'il est des instans fatals à la Vertu.
 Mais sans perdre ses droits , elle perd son empire.
 J'en appelle au remords qui déjà vous déchire. . . . ,
 Vous vous troublez Je vois qu'un cœur si gé-
 néreux ,
 Ne sçauroit sans regret , faire des malheureux ,
 Que ce qu'il vous en coûte est pour vous un supplice ;
 Vous n'êtes point cruel. Hé je vous rends justice !
 Non, je ne vous hais point, non

A B E N - S A I D .

Ciel ! Que faites-vous !

Ah Princesse ! Arrêtez , laissez-moi mon courroux.
 Je me défends trop mal & contre tant de charmes ,
 Il ne me reste plus que d'impuissantes larmes.
 Sémire , c'est mon sort de vous aimer toujours !
 Devroit-il m'en coûter le repos de mes jours ?
 Mais n'importe , dussai-je en perdre aussi la vie ,
 Vous le voulez , mon cœur pour vous se sacrifie :
 Et mes vœux les plus doux aux vôtres immolés. . .

S C E N E V.

ABEN-SAÏD , SÉMIRE , ILCAN ,
 GARDES.

ILCAN.

V Os ordres au Palais ont été violés ,
 Sultan , on vous trahit. L'Emir a pris les armes ;
 La Ville est soulevée , & tout est en allarmes. . .

ABEN-SAÏD.

Quoi, l'Emir !

SÉMIRE.

Ah Sultan. . . .

ABEN-SAÏD.

Vous l'entendez. Hé bien !
 Je vais le satisfaire , & ne menager rien.
 De Sémire & d'Hassan qu'on redouble la Garde ,

Le soin de ce Palais, vous, Prince, vous regarde.
 Je vais, puisqu'il le faut, périr en Empereur,
 Ou tout sacrifier à ma juste fureur.

*Le Sultan s'en va d'un côté, on emmène
 Sémire de l'autre.*

A C T E V.

SCENE PREMIERE.

ILCAN, HASSAN, GARDES.

ILCAN à Hassan, lui rendant son épée.

Votre Ennemi verra son attente trompée,
 Quittez d'indignes fers, & prenez cette épée.
 D'un lâche ravisseur le Ciel veut vous venger,
 Venez sous mes drapeaux vous-même vous ranger.
 Le Tyran arme en vain, Prince. Son Regne expire.
 Le Soldat le dépose, & me nomme à l'Empire;
 Et si l'Emir consent à seconder ce choix,
 J'y parviens aujourd'hui d'une commune voix.
 Laissez ici Sémire; une Garde fidelle
 Veillera sur ses jours, & je vous répons d'elle;
 Partons, & que l'Emir déterminé par vous,
 Se range du parti de qui vous sauve tous:
 Venez, Prince, ma cause est désormais la vôtre.

H A S S A N.

Vous ne nous connoissez, Seigneur, ni l'un ni l'autre ;
Si le Sultan m'opprime & poursuit mon trépas ,
C'est un Tyran pour moi , qui pour vous ne l'est pas.
Mes malheurs ont armé l'Emir contre son Maître ,
Mais loin de seconder les attentats d'un traître ,
Avec la même ardeur qu'il vole à mon secours ,
Contre tout l'Univers il défendra ses jours.
Et ce Prince en effet grand , vertueux , auguste ,
Des Monarques toujours eût été le plus juste ,
Si se défendant mieux des Traîtres , des Flatteurs ,
Il n'en eût pas suivi les conseils séducteurs.
Je vois que ce discours étonne votre audace :
Le Malheur ne corrompt qu'une Ame vile & basse ,
Et le lâche forfait où tend votre fureur ,
Aux Cœurs tels que le mien ne peut que faire hor-
reur.

I L C A N.

Un semblable discours a lieu de me surprendre ,
Mon amitié pour vous m'a fait seule entreprendre ;
Mais le tems est trop cher pour le perdre en discours ,
Tout un peuple m'appelle à l'Empire , & j'y cours.
Un Prince à qui le sort presente une Couronne ,
Est indigne de vivre alors qu'il l'abandonne.
Qui ne la cherchoit pas , ne peut la dédaigner ;
Et malgré moi je dois ou périr ou regner ,

Adieu. Je vois venir votre Epouse éperdue ;
 C'est par mes soins encor , qu'elle vous est renduë ;
 Je vous laisse y penser. Mais craignez qu'en ces lieux ,
 Ce jour ne vous ramene un Vainqueur furieux.

Il s'en va.

H A S S A N :

A fléchir sous ton joug , penfes-tu me contraïndre ?
 Qui ne craint point la mort , traître , ne peut te
 craindre.

S C E N E II.

H A S S A N , S E M I R E .

H A S S A N .

C Here Epouse , le Ciel est toujours couroucé ,
 Du plus grand des malheurs l'Etat est menacé .
 Des noirs complots d'Ilcan la trame est découverte ,
 Il en vouloit au Thrône encor plus qu'à ma perte .
 Dès que pour moi le Peuple a paru revolté ,
 Le parti de ce traître a soudain éclaté :
 On veut mettre en ses mains le sceptre de l'Asie .

S E M I R E .

D'étonnement , d'effroi , jen ai l'ame saisie .

H A S S A N.

Le cruel ne nous a rendu libres tous deux
 Que pour mieux colorer cet attentat affreux ;
 Maître de ce Palais, lui seul il y commande,
 Princesse, ce n'est pas votre sang qu'il demande.
 Quel barbare pourroit attenter à vos jours !
 Mais je crains pour l'Emir, & vole à son secours ;
 Et je vais par ce fer à travers le carnage
 Périr, ou jusqu'à lui m'ouvrir un sûr passage.
 Glorieux, si je meurs, malgré le sort jaloux
 D'emporter au tombeau le nom de votre Epoux.

S C E N E I I I,

SEMIRE, ROXANE.

R O X A N E.

P Princesse, où court Hassan ? D'où naissent vos
 allarmes ?

Quoi votre Epoux est libre, & vous versez des larmes !

Du plus mortel effroi je commence à frémir.

Vous n'osez me répondre.... Ah vous pleurez l'Emir !

S E M I R E .

J'ignore son destin. Mais qu'ai-je appris. . . .

R O X A N E .

Je tremble ,

Qu'allez-vous m'annoncer ?

S E M I R E .

Tous les malheurs ensemble,
 Ilcan, le traître Ilcan , maître de ce Palais,
 Va peut-être devoir l'Empire à ses forfaits :
 Un parti secondant sa sacrilege audace,
 Détrône l'Empereur , & l'éleve en sa place. . . .

R O X A N E .

O Prince malheureux ! O trop funeste amour !
 Mon Frere va donc perdre l'Empire & le jour ,
 Hé qui peut le défendre , & soutenir son Thrône ,
 Si dans un tel péril mon Epoux l'abandonne !
 Sans accuser le Ciel , sans condamner l'un d'eux ,
 Je gémis & ne puis que les plaindre tous deux.
 Si je veux écouter la voix de la Nature ,
 Mon devoir s'en offense , & ma gloire en murmure ,
 Et mon cœur partagé , cédant à leurs efforts ,
 Craint de former des vœux que suivent les remords.

S E' M I R E.

O Ciel tu me fis naître en un jour de colere !
 C'est moi seule qui perds mon Epoux & mon Pere ;
 Le malheur qui me suit s'étend jusques sur vous ;
 Toute ma force cède à de si rudes coups.
 Au destin qui m'attend , la mort est préférable.
 Que le Sultan triomphe , ou qu'un traître l'accable ;
 Et l'amitié perfide , & l'amour furieux ,
 Tout menace à la fois des jours si précieux.
 Nul espoir ne me reste en de telles allarmes ,

Il se fait du bruit derriere le Théâtre.

Entendez-vous ces cris , ce bruit affreux des armes ?
 Je tremble Et tous mes sens en sont glacés
 d'effroi

R O X A N E.

En ce terrible instant je n'implore que toi ,
 Sur l'auteur de nos maux , grand Dieu , lance ta foudre ,
 Qu'avec lui les Méchans soient tous réduits en poudre.
 Toi-même du Sultan daigne guider le bras ,
 Fais marcher devant lui les Anges du trépas.
 S'il est vrai qu'à toi seul tout pouvoir appartient :
 Venge les Souverains , leur querelle est la tienne ,
 Qu'osés-vous attenter , sacrileges mortels !
 Qui renverse le Thrône , attaque les Autels.

Que dis-je, malheureuse ! Et quels vœux dois-je faire !
Grand Dieu, daigne épargner mon Epoux & mon
Frere !

S E' M I R E.

Mais parmi les horreurs de ce tumulte affreux ;
Qui peut. . . .

S C E N E V I.

R O X A N E, S E' M I R E, O R O S M I N.

O R O S M I N.

QU'est devenu votre Epoux malheureux ?
Princesse, en ce Palais dont ma vaillante escorte,
Après un long combat vient de forcer la porte.
Par ordre du Sultan je viens & le chercher,
Et tous trois aux fureurs d'Iscan vous arracher.
Abandonné des siens, & pressé par le traître,
L'Empereur, mais trop tard, apprend à le connoître.
C'en est fait, m'a-t'il dit, le Ciel combat pour lui,
Et d'un usurpateur se déclare l'appui :
Vas, cours sauver Hassan, Sémire & la Princesse,
On nous a tous trahis, hâte-toi, le tems presse. . . .

S E' M I R E.

Inutiles remords ! Vos soins sont superflus ;

Peut-être en ce moment mon Epoux n'est-il plus.
Il a quitté ces lieux , & j'ignore le reste.

OROSMIN à *Roxane*.

Ah Madame ! fuyez un séjour si funeste !
Et souffrez que du Ciel attendant le secours,
Je conduise vos pas & veille sur vos jours.
Pour animer les siens à seconder sa rage,
Ilcan de ce Palais leur promet le pillage :
D'armes & de Soldats bientôt environnés,
Ces murs à leur fureur vont être abandonnés.
Les partisans du traître à chaque instant augmentent ;
Adroits à profiter des troubles qu'ils fomentent,
Les vils adorateurs des Dieux de l'Indostan,
Se sont tous déclarés pour ce nouveau Sultan.
Ils ont fait dans son camp transporter leurs Idoles,
Ses étendarts en ont arboré les Symboles :
Leur fanatisme aveugle & son lâche attentat
Vont peut-être changer la face de l'Etat.
Enhardis aux forfaits , acharnés au carnage,
Ils ne respectent plus ni le sexe , ni l'âge :
Leurs sacrileges mains portent partout la mort,
Et Tauris cede enfin à la loi du plus fort.

R O X A N E.

Hé quoi Dieu Tout-puissant ! loin de purger la Terre
De ces Monstres impurs qui bravent ton Tonnerre ,

C'est sur nous que tu fais éclater ton courroux !
 N'est-tu donc plus ce Dieu de sa gloire jaloux ?
 Tu livrestes Autels aux fureurs de l'impie,
 Dans la nuit de l'erreur tu replonges l'Asie,
 Ainsi nos périssons. Telle est ta volonté :
 Les crimes de ton Peuple ont lassé ta bonté.
 Tu rejettes nos pleurs, & ta juste colere
 Arme pour nous punir mon Epoux & mon Frere.
 Cet Empire puissant, autrefois si fameux,
 Va peut-être tomber, & finir avec eux.
 Soit que ton bras élève ou renverse les Trônes ;
 En Juge tu punis, en Pere tu pardonnes,
 Tu détruis à regret l'Ouvrage de tes mains.
 J'adore en gémissant tes decrets souverains ;
 Si ta justice encor s'opose à ta clémence,
 Si tu fais sur mon Frere éclater ta vengeance ;
 Du moins dans ton courroux sois touché de mes
 pleurs,
 Et ne me laisse pas survivre à nos malheurs.
 Princesse, c'en est fait, nos destins s'accomplissent ;
 D'armes & de Soldats tous ces lieux se remplissent.
 Fuyons du moins l'aspect d'un Vainqueur odieux,
 Juste Ciel ! Mais que vois-je, en croirai-je mes yeux !
 C'est le Sultan lui-même.

SCÈNE V.

ABEN-SAÏD, ROXANE, SE'MIRE:
 OROSMIN, *une troupe de Gardes & de Soldats*

ABEN-SAÏD, *aux Gardes qui le suivent.*

IL suffit qu'on me laisse
 à Orosmin. Je ne vois point Hassan. Qu'à mes yeux,
 il paroisse.

Ne scait-il pas . . .

OROSMIN

Mes soins ont été sans succès,
 Et le Prince déjà n'étoit plus au Palais. . . .

ABEN-SAÏD.

Vas, cours de tous côtés. Qu'on le cherche, qu'il vienne:
 Ma vie est deormais moins sûre que la sienne.

SE'MIRE

Inutile esperance ! Il n'en sera plus tems !

ABEN-SAÏD.

O malheureux Emir !

ROXANE

Ciel ! Qu'est-ce que j'entends ?
 Quel nom vient de sortir, Sultan, de votre bouche ?

F

Quels discours ! Quels soupirs & quel regard farouche !

Votre silence encor redouble ma terreur ;
En est-ce fait , Ilcan , seroit-il Empereur ?

A B E N - S A I D .

Le Ciel lance sur moi les traits de sa colere ,
Connoissez cependant votre malheureux Frere :
Puisque je vis encore , je suis victorieux ,
C'est en Maître , en Sultan , que je rentre en ces lieux .
Mais hélas !

R O X A N E .

Que ce trouble augmente mes allarmes !

A B E N - S A I D .

Qu'un triomphe pareil me va coûter de larmes !
Que je l'ai payé cher , & qu'il m'est odieux !
La révolte en fureur regnoit seule en ces lieux .
L'or avoit corrompu mes Gardes infidelles ,
Peuple , Chefs & Soldats , tous traîtres , ou rebelles ,
De l'Empir ou d'Ilcan suiyoient les étendarts :
Mon Palais est soudain forcé de toutes parts ,
Le Prince audacieux s'oppose à mon passage ;
Comme sur moi du nombre il avoit l'avantage ,
Les miens au premier choc cèdent à ses efforts :
Dès long-tems entouré de mourans & de morts ,
Je ne combattois plus que pour périr moi-même ,

Le sage Emir instruit de sa fureur extrême,
 Suivi d'un gros des siens, accourt, & sur ses pas
 Fait voler l'épouvante, & conduit le trépas.
 » Je n'impute qu'à moi le sort qui vous opprime ;
 » Sultan, votre malheur m'éclaire sur mon crime ;
 » M'a-t'il dit, mais du moins en ce pressant danger ;
 » J'e vais pour l'expier, pétir où vous venger.
 Tandis que je poursuis les traîtres en déroute,
 A travers mille morts l'Emir s'ouvrit une route :
 Il cherche Ilcan, le joint avec tant de fureur,
 Qu'aux cœurs les plus hardis il porte la terreur.
 Avec pareille adresse, avec même courage,
 Soudain l'un contre l'autre ils signalent leur rage :
 L'Emir d'un coup mortel est le premier frappé. . . .

S E' M I R E.

Mon Père !

A B E N - S A I D.

Ilcan triomphe & se croit échappé ;
 Mais l'Emir n'en devient pour lui que plus terrible ;
 Sa main d'un coup plus sûr frappe ce monstre horrible ;
 Le traître tombe enfin à ses pieds renversé,
 Et meurt au même instant de mille coups percé.
 J'accours. Un tel exemple étonnant les Rebelles ;
 Fait tomber de leurs mains leurs armes criminelles ;
 Tout fuit. Tout m'est soumis. Quel triomphe ! Ah
 ma Sœur !

Que de rémords cruels s'emparent de mon cœur !
 Le Ciel n'a pas permis que pour comble de gloire,
 Lui-même il pût jouir des fruits de sa victoire !
 Que dans son sein je puisse en de si doux momens,
 Oublier mes fureurs & mes égaremens. . . .

SCENE VI. & dernière.

ABEN-SAID, ROXANE, SE'MIRE, L'EMIR,
 H A S S A N , plusieurs Gardes & Soldats.

L'EMIR appuyé sur Hassan d'un côté, & de l'autre
 sur un Soldat, du fond du Théâtre :

Q Uel spectacle, grand Dieu ! Mon épouse ! Ma fille !

R O X A N E.

Ah que vois-je !

S E ' M I R E.

Seigneur. . . .

L' E M I R.

O ma chere famille ?

L'EMIR.

Jettés sur moi les yeux, Sultan, ne pensez pas
Que je vous vienne ici reprocher mon trépas.
Le Ciel en ses Decrets est toujours équitable ;
Hé si je meurs pour vous, en suis-je moins coupable !
J'éprouve sa justice, il punit cette main
Qui venoit de s'armer contre son Souverain :
Mais du moins, & mon bras l'a fait assez connoître,
Tout armé que j'étois, je n'étois point un traître.
Qui moi, j'aurois trahi le sang de mes Sultans !
Helas ! je ne voulois que sauver mes enfans.
Par ces sacrés genoux qu'avec respect j'embrasse,
Sultan, je viens encor vous demander leur grace ;
C'est tout ce que j'espere en ce dernier instant :
Vous regnez glorieux, je vais mourir content.
Trop heureux, si pour vous au moment où j'expire..

A B E N - S A I D.

Emir ! Ah disposez de moi, de mon Empire,
Je ne dois qu'à vous seul & le Trône & le jour,
Et je mets à vos pieds ma vie & mon amour.
Ne craignez plus, Madame, un penchant trop funeste ;
Il me coûte si cher, que mon cœur le déteste.
J'abolis à jamais une odieuse Loi ;
Vivez tous deux heureux, & tous deux aimez-moi,

Grand Dieu ! C'est dans tes mains qu'est le cœur des
Monarques !

De tes bontés pour moi je reconnois les marques :
Même en me punissant tu combles tous mes vœux ;
Le dernier de mes jours en est le plus heureux.

à *Roxane*. Regrettés moins le peu qui me restoit de
vie,

Princesse, vous pleurés un sort digne d'envie ;
Ma mort est mon triomphe & le salut de tous ;
La gloire en rejaillit sur ma fille & sur vous.

à *Hassan*. Adieu Prince. Au Sultan foyez toujours
fidelle.

De tout ce que j'ai fait, n'imitéz que mon zèle :
Le Ciel, le juste Ciel vous apprend aujourd'hui ;
Qu'il est des Souverains le vengeur & l'appui :

à *Roxane* & à *Sémire*. Vous, d'un si doux instant ne
troublez point les charmes,

Par pitié toutes deux dérobez-moi vos larmes. . . .

Mais la force me manque . . . Et déjà mes douleurs..

Embrassez-moi, ma Fille

S E M I R É,

O mon Pere !

L'EMIR.

Je meurs.
On l'entend.

H A S S A N.

Ciel cruel, il expire!

R O X A N E.

O fatale journée!

A B E N - S A I D.

Sémire ! Haffan ! Ma Sœur ! Famille infortunée !
Mes yeux sont deffillés. Ne me reprochés rien.
Je pers en ce Heros mon unique soutien ;
Sa mort dont je gémis, met le comble à sa gloire.
De nos tristes débats périsse la mémoire,
Vous Prince, qui si jeune égalés sa valeur,
Vous dont la foi constante au milieu du malheur,
Vient de faire éclatter des vertus que j'admire,
Occupés désormais sa Place dans l'Empire,
Dans votre Souverain vous le retrouverés,
Que je retrouve en vous l'Emir que vous pleurés,

F I N.

ROYAL SOCIETY

OF LONDON
AND
OF THE
ROYAL SOCIETY OF
EDINBURGH
IN
THE
SEVENTEENTH
CENTURY

BY
JAMES HUTTON
ESQ.
OF
EDINBURGH
IN TWO VOLUMES
THE SECOND

LONDON
PRINTED BY
RICHARD CLAY AND COMPANY
LIMITED
BUNGAY, SUFFOLK
1911

LES AMANTS
DE GUISEZ,
COMEDIE.

En trois Actes.

Par M. L. C. DOVÉ.

Le prix est de 24. fols.



A PARIS,

Chez PRAULT fils, Quay de Conty, vis-à-vis
la descente du Pont-Neuf, à la Charité.

M. DCC. XXXVIII.

AVEC APPROBATION ET PERMISSION.

A C T E U R S.

GERONTE, *Oncle de la Comtesse,
riche Négociant.*

LA COMTESSE, *crüe Finette.*

FINETTE, *crüe la Comtesse.*

LE MARQUIS, *crü Valentin.*

VALENTIN, *crü le Marquis.*

LE CHEVALIER, *Voisin de la Comtesse.*

*La Scene est dans un Château voisin
de Paris.*



A MADAME * * *



ADAME,

*C'est à l'envie de contribuer à vos
plaisirs que cette bagatelle doit le
jour ; c'est par votre ordre & sur*

à ij

E P I T R E.

vo^{tre} approbation qu'elle a osé pa-
roître en public, il est juste que vous
en receviez, l'hommage ; mais cet
hommage sera secret : Il y auroit une
témérité trop grande à mettre un aussi
beau nom que le vôtre à la tête d'un
si petit ouvrage, borné qu'il étoit à
faire l'amusement d'une société aimable,
mais indulgente, vous l'avez
forcé, pour ainsi dire, à paroître au
grand jour ; il étoit difficile qu'il y
déplût ayant eu vos suffrages, & il
auroit suffi pour luy donner le plus
grand succès, que le Public eût deviné
que vous le protégez. C'est cette
protection même qui m'a rendu timide,
dans le desir où j'étois de vous
rendre icy un hommage public, en
ornant cet ouvrage d'un aussi grand
nom que le vôtre. J'ay craint,

E P I T R E.

MADAME, que donnant trop à la bonté dont vous m'honorez, votre jugement toujours delicat, toujours seur, n'ait été dans cette occasion un peu trop favorable. Il n'étoit pas juste en ce cas de le compromettre, & j'ay cru devoir laisser au Public, en luy cachant votre rang & votre nom, la liberté d'appeller d'un Arrest moins severe que ceux qu'il a coutume de rendre. Je n'ay garde après cela de m'étendre icy sur les qualitez de votre esprit, sur celles de votre cœur, sur une naissance si grande, sur une alliance si conforme à votre rang; tout ce qui forme votre grandeur & votre mérite, porte un caractere si distingué; que cecy ne seroit plus une Enigme. J'ay

E P I T R E.

*L'honneur d'être avec un profond
respect,*

MADAME,

Votre très-humble & très
obéissant serviteur
L. C. DOVE.

APPROBATION.

J'A y lû par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux *Les Amants déguisez*, Comédie en trois Actes, & je crois qu'on peut en permettre l'impression. A Paris, ce 31. May 1728. LANCELOT.

PERMISSION SIMPLE.

LOUIS par la grace de Dieu Roy de France & de Navarre : A nos amez & feaux Conteillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de nôtre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenants Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. Nôtre bien amé LOUIS-DENIS DELATOUR, Imprimeur ordinaire de notre Cour des Aydes à Paris, Nous ayant fait supplier de luy accorder nos Lettres de permission pour l'impression d'un Ouvrage qui a pour titre, *Les Amants déguisez*, Comédie en Prose; offrant pour cet effet de le faire imprimer en bon papier & beaux caracteres, suivant la feüille imprimée & attachée pour modele sous le contrescel des Presentes; Nous luy avons permis & permettons par ces Presentes, de faire imprimer ledit Livre cy-dessus spécifié en un ou plusieurs volumes, conjointement ou séparément, & autant de fois que bon luy semblera, sur papier & caracteres conformes à ladite feüille imprimée & attachée sous nôtre dit contrescel. & de le vendre, faire vendre & debiter par tout nôtre Royaume pendant le temps de trois années consécutives, à compter du jour de la datte desdites Presentes: Faisons deffenses à tous Imprimeurs-Libraires & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de nôtre obéissance; à la charge que ces Presentes seront entregistrées tout au long sur le Registre de la Com-

munauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; Que l'impression de ce Livre sera faite dans nôtre Royaume, & non ailleurs, & que l'Impetrant se conformera en tout aux Reglements de la Librairie, & notamment à celui du vingt-huit Fevrier mil sept cens vingt-trois, & qu'avant que de l'exposer en vente le manuscrit ou imprimé qui aura servy de copie à l'impression dudit Livre, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de nôtre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France le Sieur CHAUVÉLIN, & qu'il en sera ensuite remis deux exemplaires dans nôtre Bibliothèque publique, un dans celle de nôtre Château du Louvre, & un dans celle de nôtre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France le Sieur CHAUVÉLIN: Le tout à peine de nullité des Presentes: Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Exposant ou ses ayans causes, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchemens. Voulons qu'à la copie desdites Presentes qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Livre, foy soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier nôtre Huissier ou Sergent, de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires: CAR tel est nôtre plaisir. DONNE' à Paris le quatriéme jour du mois de Juin, l'an de grace mil sept cens vingt-huit, & de nôtre Regne le treiziéme. Par le Roy en son Conseil, FOUBERT.

Registré sur le Registre VII. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N^o. 154. Fol. 132. conformément aux anciens Reglemens, confirmez par celui du vingt-huit Fevrier mil sept cent vingt-trois. A Paris, le vingt-deux Juin mil sept cent vingt-huit.

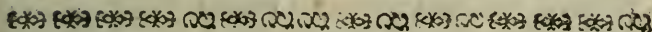
COIGNARD, Syndic.



LES AMANTS DÉGUISEZ,

COMÉDIE

EN TROIS ACTES.



ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA COMTESSE. FINETTE.

FINETTE.



À foy ; Madame , je n'y puis plus tenir ; & je crains bien de n'aller pas jusqu'au bout sans me démentir : encore si je voyois quelque utilité pour vous , à me faire jouer le rôle que je joue ; mais sans que vous m'en disiez une bonne raison , depuis quinze jours vous voir ma Suivante , & me trouver vôtre Maîtresse , vous

A

2 LES AMANTS DE'GUISEZ,

ordonner quand je devois vous obéir, occuper vôtre appartement, & vous souffrir dans le mien, recevoir les complimens, les visites du voisinage, les caresses & les presens de Monsieur Gêronte vôtre Oncle, que vous trompez à pure perte? C'est une vraie Comédie pour moy; & je vous avouë que je n'y comprends rien.

LA COMTESSE.

Il est vray, ma chere Finette, que je fais durer ton déguisement un peu plus que je ne t'avois promis. Ma premiere idée n'avoit été que de me réjouir, & de voir si mon Oncle, après quinze ans d'absence, pourroit me reconnoître; j'ay réussi. Il ne m'avoit point vûë depuis l'âge de quatre ans, & tu es aussi jeune que moy. Mais, ma chere Finette, que je me sçais à present bien meilleur gré de ce déguisement, & que je m'en suis applaudie en secret depuis que mon Oncle nous a parlé du mariage qu'il projette de faire de moy avec un homme que je n'ay jamais vû, & qu'il ne connoît pas luy-même.

FINETTE.

Mais, Madame, il nous a assuré que ce Marquis qu'il vous propose, est un Cavalier très-aimable; d'ailleurs homme de grande condition. Que voulez-vous de mieux? Auriez-vous en secret quelque inclination dont je ne fusse pas informée? & auriez-vous par hazard pris du goût pour ce Chevalier extravagant qui nous obsède ici tous les jours, & qui nous en compte à toutes deux; à vous, parce qu'il vous trouve jolie; à moy, parce qu'il me croit riche?

LA COMTESSE.

Non Finette, ce n'est point cela: mais à te dire

vray, j'ay peine à croire que ce Marquis auquel je suis promise, soit tel que mon Oncle nous le dit : il ne le connoît que sur le rapport d'un de ses amis, & je seray bien aise d'en pouvoir juger moy même avant de me déterminer à obéir. Si c'est un homme qui ne me convienne pas, il te sera aisé de m'en débarasser à la faveur de nôtre déguisement, & de ces vivacitez que tu sçais outrer un peu quand tu veux.

FINETTE.

Je vous entens. Vous comptez beaucoup sur le fonds d'extravagances qui est chez moy, & dont je me fers, quand je veux au moins ; Mais pourray-je faire aisément entendre raison à Monsieur vôtre Oncle ? Vous sçavez tout ce que vous avez à esperer de luy, & par consequent à craindre. C'est en vûë de ce mariage qu'il a achepté cette belle Terre-cy en vôtre nom ; & il n'a pas oublié la formalité de la contre-lettre. Le bon homme a en main dequoy vous faire obéir.

LA COMTESSE.

Non, quoyqu'il puisse m'arriver, je ne m'exposeray pas une seconde fois à faire un mariage mal assorty ; quelque peu qu'ait duré celuy où feuë ma mere m'avoit contrainte, tu sçais ce qu'il m'en a coûté.

FINETTE.

Eh sy ! Madame, ne parlons plus du défunt, ny du temps passé ; Mais enfin, je vois bien qu'il faut vous obéir, c'est-à-dire que vous m'obéissiez encore, & que vous continuyez d'être Finette, tandis que je continuëray de faire la Comtesse du mieux que je pourray.

LA COMTESSE.

Oüy, ma chere Finette, si tu m'aimes; & si jamais je suis maîtresse des grands biens de mon Oncle, tu connoîtras par mes bienfaits le cas que je fais de tes services. Mais je suis surprise que mon Oncle ne soit point encore descendu.

FINETTE.

Bon! Il lit un gros paquet de Lettres qu'il a reçûes ce matin; & il se met sur son droit pour aller dîner chez la vieille Baronne, nôtre voisine, qui nous en pria ces jours passez. C'est encore une fête pour vôtre bien-venuë en ce pais-cy, que je vais recevoir en vôtre nom, & en faire les honneurs, comme je les fais depuis quinze jours que j'ay pris pour vous possession de cette Terre. N'ai-je pas fort bien fait la Dame de Parroisse?

LA COMTESSE.

Tu t'en es tirée à merveille, & tu m'as extrêmement divertie. Mais comment irez-vous chez la Baronne? mon Oncle n'a point donné ordre pour les chevaux.

FINETTE.

Nôtre babillard de Chevalier doit venir nous prendre; mais il voudra que vous soyez de la fête; car il vous en veut aussi.

LA COMTESSE.

Ah! Finette, sur tout, fais en sorte que je demeure icy: cet homme-là me desespere avec ses contes. Mais j'apperçoy mon Oncle. Il lit encore ses Lettres; ne le troublons pas. Songe à ton rôle, je reprends le mien.

SCENE DEUXIEME.

GERONTE. LA COMTESSE. FINETTE.
cruë Finette. crue la Comtesse.

GERONTE, *fermant une Lettre.*

BONNE nouvelle, bonne nouvelle. Voilà dequoy bien payer les frais de la nôce. * Ah ! vous voi- * *à Finette.* là, ma Nièce ? je vais vous apprendre des choses qui ne vous déplairont pas : ce Vaisseau dont j'étois en peine, est enfin arrivé à Saint Malo ; c'est un article de plus de cent mille Ecus, sur lesquels je ne comptois presque plus.

LA COMTESSE.

Vrayment, Monsieur, je vous en fais mon compliment, & je suis assurée que cette nouvelle fera plus de plaisir à Madame, que si c'eût été celle de l'arrivée de vôtre Marquis.

FINETTE.

Oüy, ma foy, Monsieur mon Oncle, voilà ce qu'on appelle une bonne arrivée. Pour vôtre Marquis, je doute qu'il vienne en si bon équipage.

GERONTE.

Vous en jugerez bien-tôt, ma Nièce ; & de la façon dont Argan, mon ancien amy, m'en a écrit plusieurs fois, & m'en écrit encore aujourd'huy, je suis certain que le Marquis sçaura vous plaire. Je conviens avec vous qu'il n'est pas riche, mais il est de la premiere condition ; & je suis assez riche, moy, pour vous mettre

6 LES AMANTS DE'GUISEZ,
en état de faire sa fortune. Tenez, voyez ce qu'on
m'en écrit, & disposez-vous, je vous prie, à le bien
recevoir.

LA COMTESSE.

Quoy, Monsieur, ce Marquis doit donc arriver
bien-tôt ?

GERONTE.

Oüy, belle Finette. Lisez, lisez, ma Nièce.

FINETTE lit.

*Sur vôtre parole, Monsieur & ancien amy, enfin
notre aimable Marquis est party depuis deux jours,
pour se rendre au Château de Madame la Comtesse
vôtre Nièce, où je luy ay marqué que vous l'attendiez.
Il arrivera, selon toute apparence, aussi-tôt que ma
Lettre, & vous verrez que je ne vous ay rien dit de
trop de sa personne. Je ne vous ay point trompé non
plus sur sa fortune : elle n'est pas grande pour le present ;
mais par le mariage auquel vous le destinez, étant en
état de dégager ses Terres, il se trouvera haut &
puissant Seigneur en ce païs-cy. Vous connoissez sa
Maison, qui est une des bonnes du Royaume. Vous
verrez par vous-même que ses qualitez personnelles
répondent à sa naissance. Vous sçavez quel interest je
prends au succès de cette affaire. Et la parole que je
vous ay donnée.*

GERONTE.

C'est assez : le reste regarde nos affaires. Eh bien,
que dites-vous à cela, ma Nièce ?

FINETTE.

Ma foy, Monsieur, je dis qu'il faut le voir.

GERONTE.

Mon Dieu, ma Nièce, je vous l'ay déjà dit, défaites-vous de ces façons de parler. Ma foy, à tout propos, & d'autres termes encore qui ne vous sont que trop familiers, ne sont point le langage d'une jolie femme, & sur tout à vôtre âge. Voyez Finette, elle ne parle point de cette façon-là; & je voudrois, à ne vous point mentir que vous eussiez un peu de sa politesse, & de ses manieres.

LA COMTESSE.

Monsieur.

FINETTE.

Oh! vraiment, Monsieur, voilà bien du bruit pour un mot qui ne vous plaît pas. On voit bien que depuis long-temps vous n'avez pas vécu comme moy dans le grand monde. Les femmes y ont à present tous les airs des Petits-Maîtres. Une femme du bel air sçait s'en servir à propos, tenir table toute la nuit? boire du vin de Champagne; entendre tous les équivoques, y donner elle-même occasion; & chanter toutes les chansons un peu gayer: c'est avec cela qu'elle fait les délices des bonnes compagnies, & qu'elle acquiert en peu de temps le titre de jolie femme.

GERONTE.

En vérité, ma Nièce, je ne vous comprends pas, & je comprends encore moins comment feuë ma Sœur a pû vous donner une telle éducation.

LA COMTESSE.

Madame se réjouit, Monsieur, & c'est moins son

portrait qu'elle vous fait icy, que la critique de quelques femmes du grand monde, auxquelles elle ne pardonne pas elle-même ces excès.

GERONTE.

Dieu le veuille. Mais, enfin, je luy conseille, au moins, d'être un peu plus retenue dans ses paroles. Je crains bien qu'avec cet air un peu trop évaporé, elle n'aille gâter ses affaires, & effaroucher le Marquis.

FINETTE.

Vous vous môquez, Monsieur; vous vous môquez: si le Marquis est homme du monde, c'est par là qu'on les gagne aujourd'huy; & vous verrez que je ne luy déplairay pas avec ces façons-là. Mais à vous dire vray, je crains bien que les siennes ne me plaisent guerre; & je vous avertis que s'il étoit de l'encolure du Chevalier, nôtre voisin, ou je ne l'épouserois pas, ou je luy ferois, morbleu, voir bien du païs.

GERONTE.

Encore! quelle femme! Allons, ma Nièce, cela suffit. Mais à propos du Chevalier, il doit nous venir prendre pour aller ensemble dîner chez nôtre voisine: êtes-vous prête à partir, quand il arrivera?

FINETTE.

Prête? non, vrayment. Comment prête? quand je le ferois, je prétendrois bien me faire attendre. Est-ce qu'une femme ne doit pas faire impatienter tout le monde! Il faut faire un peu jurer après soy, se faire desirer; & puis on arrive avec je ne scay combien de jolies petites excuses qu'on commence

cent fois , & qu'on n'acheve point. On dit à l'un , en faisant la mignone , en vérité , Chevalier , je vous ay plaint. . . . à l'autre , ah ! Madame , je suis honreufe de vous avoir. . . . mes femmes m'ont cent fois impatientée. . . . je suis morte d'ennuy à ma toilette. . . . Vîte un fauteüil , je n'en puis plus.

GERONTE.

Tout cela me démonte , & je suis hors de moy. Mais , enfin , ma Nièce , avez-vous encore quelque ajustement à prendre ?

FINETTE.

Eh ! öüy , Monsieur , öüy. Ay-je assez de rouge pour la campagne ? mes mouches sont mal placées ; & vous croyez que je sortiray ? il me faut des bracelets , une mentille , des boucles d'oreilles , des bagues , des. . . . que scay-je , mille choses dont une femme a besoin. J'ay encore pour une bonne heure & demie de toilette. Adieu , j'y cours , j'y vole , & je vous laisse avec Finette. Vous ne vous y ennuyerez pas , Monsieur mon Oncle , elle parle mieux que moy. Restez , Finette , restez , je me passeray de vous aujourd'huy , & je ne veux devoir mes charmes qu'à moy-même.



SCENE TROISIEME.

GERONTE. LA COMTESSE.

crüe Finette.

GERONTE.

QUELLE femme, ma pauvre Finette, quelle femme! Il est bien triste d'être aussi riche que je le suis, & de n'avoir pour toute heritiere qu'une personne de ce caractere.

LA COMTESSE.

Il est vray, Monsieur, que [ma Maîtresse est en-joüée, mais elle n'en est pas moins sage : & je puis vous assurer que vôtre Nièce mérite plus que vous ne pensez, & l'amitié que vous avez pour elle, & le bien que vous voulez luy faire.

GERONTE.

Pour du bien je luy en feray ; & je ne puis oublier qu'elle est fille d'une sœur, à qui je dois beaucoup, & que j'aimois tendrement. Mais pour de l'amitié, je te parle avec confiance, je n'en sens aucune pour elle. Ah! ma chere Finette, quë n'est-elle faite comme toy? que je te trouve différente de ma Nièce! & que je ferois de bon cœur pour toy plus que je ne dois faire pour elle!

LA COMTESSE.

Monsieur, je ne mérite pas cet excès de bonté.

GERONTE.

Je te le dis du meilleur de mon cœur, ma chere

enfant, croirois-tu que j'ay toûjours fuy l'engagement, & que je n'ay pris le party de faire les grands voyages auxquels je dois la meilleure partie de ma fortune, que pour éviter un mariage où ma sœur vouloit absolument m'engager? Mais, je te l'avoüe, depuis que je t'ay vûë, j'ay bien changé de cœur & de sentiment; je t'aime, Finette, & d'une passion qui. . .

Il veut luy prendre la main.

LA COMTESSE.

Ah! Monsieur, que me dites-vous? & que penseroit Madame la Comtesse si elle sçavoit. . .

GERONTE.

Ecoute-moy, belle Finette, & ne crois point que ma passion ait rien qui te puisse desobliger. Ma tendresse pour toy est toute honnête, & je ne pense qu'à te rendre heureuse & riche, en t'épousant. La bonté de ton caractere, ta douceur, ta vertu, m'y ont déterminé, & je n'attends que la conclusion du mariage de ma Nièce pour faire le nôtre. Je me flatte que tu y consentiras volontiers. Hem? n'est-ce pas?

LA COMTESSE.

Eh! ne nous flattons point, Monsieur, d'une chose impossible.

GERONTE.

Et pourquoy, belle Finette? Il n'y a rien d'impossible à cela, pourvû que tu le veuille.

LA COMTESSE.

J'apperçoy le Chevalier.

GERONTE.

Nous parlerons de cela une autre fois.

SCENE QUATRIEME.

LE CHEVALIER. GERONTE. LA COMTESSE.

crüe Finette.

LE CHEVALIER.

SERVITEUR, Monsieur. Eh ! bon jour belle Finette. Palsambleu, je suis un indiscret, & j'interromps mal-à-propos un tête-à-tête. Je vous en fais excuse, Seigneur Geronte. Pardon, pardon, Finette.

GERONTE.

Monsieur. . . .

LA COMTESSE.

Vous n'y pensez pas.

LE CHEVALIER.

Oh ça, partons-nous ? mon carosse est au bout de vos avenues. Est-il petit ou grand jour chez nôtre charmante Comtesse ? Morbleu, nous allons avoir de grands plaisirs ! Son humeur ne vous met-elle pas en gayeté comme moy ? je l'adore. Et sçavez-vous bien, Seigneur Geronte, que j'ay quelque dessein de devenir vôtre Neveu ? le caractere de la Comtesse est fait exprès pour le mien. Il n'y eut jamais au monde sympathie parcille ; mais j'entens au moins que Finette soit du marché : je les épouse toutes deux solidairement. Qu'en dis-tu, la belle enfant ? Elle rit ! parbleu elle a raison. Ah, ah, ah ! Eh bien donc ? quoy ? ne partons-nous pas ? la vieille Baronne s'impariente ; les Cuisiniers jurent contre nous ; nous avons grande demie lieuë à faire ; je suis à jeun. . . . A propos,

Seigneur Geronte , je soupe icy ce soir. Aurons-nous les Violons ?

GERONTE.

Je ne sçay. Je ne me messe gueres de ces choses-là.

LE CHEVALIER.

Je veux m'en donner avec toy , belle Finette , & danser jusqu'au jour. Morbleu ! elle a grace à tout ce qu'elle fait. . . . Allons donc. Quoy ? ne ferons-nous pas un tour à la toilette de la Comtesse ? Il faut qu'elle brusque pour aujourd'huy ses ajustemens.

GERONTE.

Ne vous donnez pas cetté peine , j'y vais moy-même ; je l'amuseray moins que vous.

LE CHEVALIER.

D'accord , allez ; mais sur tout partons en diligence.

GERONTE.

Nous sommes à vous dans le moment.

LE CHEVALIER.

Hem ? hem ? un mot , Seigneur Geronte.

Il parle bas à Geronte.

LA COMTESSE à part.

Il faut que je me réjouiisse un peu aux dépens de cet extravagant. Je le crois plus touché des richesses de Geronte , que de la beauté de Finette , ni de la mienne.

GERONTE.

C'est assez , c'est assez ; je l'ay pris sérieusement aussi ; mais c'est une affaire qui demande réflexion de part & d'autre.

14 LES AMANTS DE'GUISEZ,
LE CHEVALIER.

Oh ! parbleu , les miennes sont toutes faites.

GERONTE.

Je reviens avec ma Nièce ; & vous pourrez luy faire vous-même vôtre compliment.

SCENE CINQUIE'ME.

LE CHEVALIER. LA COMTESSE.

crie Finette.

LA COMTESSE.

A ce que je voy , Monsieur le Chevalier , vous avez des secrets avec l'Oncle , qui touchent un peu la Nièce.

LE CHEVALIER.

Ah , ah ! mon cœur , rien n'échape à ta pénétration ? Il est vray , je ne t'en feray pas mystere. J'ay été bien aise d'en dire deux mots en passant à ce bon homme d'Oncle. Ventrebleu ! c'est luy qui tient la clef du coffre fort ; & je craindrois , à te dire vray , d'aller prendre avec la Nièce des engagements trop forts sans l'aveu de l'Oncle , qui après cela n'y voudroit entrer pour rien. Tu m'entens ?

LA COMTESSE.

Oüy ; mais que parlez-vous d'engagement ? Je vous crois , la Comtesse & vous , bien loin de toute crainte sur cet article.

LE CHEVALIER.

La Comtesse ? Elle est folle de moy , folle , te dis-je ,

folle à lier : & depuis quinze jours que je la connois , j'ay fait plus de progrès dans son cœur qu'un autre n'en eût fait par trois ans de services & de soins.

LA COMTESSE.

J'ay peine à comprendre ce que vous me dites : il faut donc que la Comtesse soit bien dissimulée.

LE CHEVALIER.

Oüy , dissimulée, dissimulée en diable. Croirois-tu qu'elle veut quelquefois me cacher ses sentimens à moy-même , & que c'est le plus souvent en contre-veritez qu'elle s'explique avec moy ? mais je suis pénétrant ; & malgré l'obscurité de la figure , je voy son cœur tout entier. Cela perce , te dis-je , cela perce ; malgré qu'elle en ait.

LA COMTESSE.

Oh ! pour le coup , je vous cede en pénétration ; & je croyois pouvoir sur ce qu'elle m'a dit elle-même.

LE CHEVALIER.

Oh ! parbleu , je pénètre les choses les plus impénétrables. Tu vas en être étonnée. Tien , toy-même tu en conviendras : je lis dans ton cœur tout ce qui s'y passe. Tu m'aimes ; tu es jalouse de ta Maîtresse ; tu crois avoir des droits pour plaire qu'elle n'a pas , & tu as raison : tu crains que je ne l'aime plus que toy , tu as tort. Je regarde la Comtesse comme une femme qui peut accommoder mes affaires , comme une femme en un mot. Toy , je te regarde comme une fille aimable , digne de faire les amusemens d'un honnête homme , une fille qui m'aime , & pour qui

j'ay toute la tendresse imaginable. Tu sçais à present le fonds de mon cœur , comme je voy ce qui se passe dans le tien. Avouë que je t'ay devinée.

LA COMTESSE.

Si vous ne devinez jamais plus juste , il est permis d'appeller de vos horoscopes ; & je puis vous assurer que vous vous trompez sur le compte de la Comtesse comme sur le mien.

LE CHEVALIER.

Non , te dis-je , Finette , tu te trompes toy-même , tu ne te connois pas. Je te garantis tout ce que je t'ay dit , vray , exactement vray ; tu n'en sçaurois appeller : c'est un Jugement en dernier ressort. Tu m'aimes , je le sçais ; & je ne te croirois pas quand tu me jurerois le contraire.

LA COMTESSE.

Et moy , je vous dis , moy , Monsieur le Chevalier , que je ne vous aime point , que cela est bien résolu chez moy , que c'est un Arrest sans appel , & qu'après cela vous en croirez tout ce qu'il vous plaira.

LE CHEVALIER.

Il le faut avouër , Finette , tu vaux trop. On ne me fit jamais d'aveu si tendre & si passionné ; j'en croiray tout ce qu'il me plaira. Oüy , belle Finette , je vous entens , je vous entens , vous dis-je ; je suis enchanté , je vous adore ; ne me dites plus rien , où je meurs de plaisir. Oüy , je croiray que vous m'aimez , je le croiray toujourns ; & rien ne pourra desormais effacer cette vérité de mon cœur.

LA COMTESSE.

En verité, Monsieur le Chevalier, vous le prenez de façon à devoir être l'homme du monde le plus content de vous-même.

LE CHEVALIER.

Oüy, Finette ; content, très content, extrêmement content. Eh ! qui pourroit l'être plus que moy ? homme de condition, comme je le suis, sans vanité, & de la meilleure, avec de la fortune, du crédit, des amis, de la valeur ; chéry du Prince, aimé des Grands, recherché des belles : je ne connois point de Seigneur en France plus heureux que moy.

LA COMTESSE.

Je crains bien que ce bonheur ne soit interrompü ; car enfin vous en voulez à la Comtesse, ou plutôt au coffre - fort de Géronte : & il doit atriver ici aujourd'huy un Marquis qui a parole de l'Oncle pour l'époufer.

LE CHEVALIER.

Un Marquis ? Ah ! parbleu, j'en suis ravý, il est de mes amis.

LA COMTESSE.

Comment ? vous le connoissez ?

LE CHEVALIER.

Sans doute, je le connois. Est-ce que je ne connois pas tous les Marquis du Royaume ? Comment le nomme-t'on ?

LA COMTESSE.

Je n'en sçay rien encore.

LE CHEVALIER.

Oh ! je le connois , te dis-je. Est-ce Marquis de Robe , Marquis de Finance , ou Marquis d'Epée ? je les sçay tous sur le bout du doigt : Et si tu veux , je vais te les nommer par nom & par surnom , jusques à ceux qui n'ont pas encore trois mois de Marquisat : & je le seray , Marquis , parbleu , je le seray , moy ; & je n'épouse la Comtesse qu'à cette condition.

LA COMTESSE.

Faites donc bien vôtre marché avec Géronte. Il peut sans doute vous faire Marquis ; car pour la Comtesse , . . . Mais la voicy. Elle pourra vous instruire elle-même de ses sentimens. *à part.* Comme la voilà faite !

SCENE SIXIEME.

GÉRONTE. LE CHEVALIER. LA COMTESSE:

cruë Finette.

FINETTE , *cruë la Comtesse.*

LE CHEVALIER.

OH ! parbleu , il n'y a pas moyen d'y tenir. Voilà ce qui s'appelle le superfin des grâces , le véritable air de la Cour.

FINETTE.

Avoüez , Chevalier , que je n'ay pas mal employé

le temps que je vous ay fait attendre. Cependant , si je n'avois craint de vous impatienter , je n'aurois abandonné ma toilette de deux heures. Je trouve encore tant de desordre dans mes appas , . . . une coëffure précipitée , un rouge extravagant , des mouches déplacées , un je ne sçay quoy de dérangé dans tout mon ajustement. Mais convenez qu'avec tout cela je plais , jenchante.

à la Comtesse.

Riez , riez , je vous prie , Mademoiselle Finette ; il n'y a rien là du vôtre. Qu'en dites-vous , Chevalier ? vous demeurez stupefait.

LE CHEVALIER.

Je suis transporté , vous me charmez , je vous trouve adorable. Il n'y a point de femme un peu jalouse de plaire qui n'expire subitement en vous voyant.

à la Comtesse.

Mourez , Finette , mourez , vous dis-je. *à Finette.* Elle n'a pas deux heures à vivre , je vous le garantis.

GERONTE , *à la Comtesse.*

Quelles gens , ma pauvre Finette !

FINETTE.

Eh ! que dites-vous , mon Oncle ? Est-ce que vous ne convenez pas du fait ? Avez-vous vû dans toutes vos courses quelque femme qui sente la Comtesse de plus loin que moy ? Toutes vos Princesses , vos Sultanes , ont-elles cet air-là ?

GERONTE , *à part.*

Non , assurément.

20 LES AMANTS DE'GUISEZ,
LE CHEVALIER.

Ce font toutes Guenuches, toutes mijaurées auprès de vous. Voilà ce qui s'appelle une Comtesse, une Princesse, une Sultane : & si j'en sçavois une pareille en Turquie, en Perse, à la Chine, au Pérou, dans la Lune même, j'irois l'y chercher.

GERONTE.

Laissons-là, Monsieur, tous ces grands voyages, & prenons le chemin du Château de la Baronne : il est tard, comme vous sçavez, & vous êtes à jeun.

LE CHEVALIER.

Oh ! parbleu, la Baronne est faite pour nous attendre.

GERONTE.

Mais il n'est point honnête d'impatienter toute une compagnie.

FINETTE.

Que dites-vous, mon Oncle, il n'y a rien de si bourgeois que d'arriver à un rendez-vous à l'heure marquée. Cela sent les personnes desœuvrées ; & il vaudroit mieux s'amuser une heure à la bagatelle, que d'arriver comme une femmelette dans un cercle, sans y avoir été désirée, & attenduë long-temps. On n'apprendra jamais à vivre à ce bon homme là.

LE CHEVALIER.

Comment, Monsieur ? sçachez qu'un jeune Seigneur passera de propos délibéré deux bonnes heures à jouer de la flute, avant de se rendre à un dîner où il sçait qu'on l'attend, & qu'il trouvera ensuite le moyen

de faire passer ces deux heures sur le compte de son importance, ou de ses bonnes fortunes. Oh! vous ne connoissez pas ce pais-cy, comme nous. La Comtesse & moy, nous sçavons nôtre monde.

FINETTE.

Le Chevalier a raison, mon Oncle; mais enfin il faut se prêter à ce que vous voulez, à condition pourtant que cette exactitude bourgeoise roulera sur vôtre compte. Nous ne pouvons, ni le Chevalier, ni moy, la prendre sur le nôtre. Allons, Chevalier, la main. Que nous allons faire de fracas, vous & moy! Et que je plains les hommes & les femmes qui doivent dîner avec nous! Demeurez icy, Finette, & faites bien tout ce que je vous ay dit. Vous sçavez que je dois avoir ici le Bal ce soir; n'oubliez rien pour que le monde soit content. Allons.

LE CHEVALIER.

Je vous l'avois bien dit, elle crève de dépit.

GERONTE.

Adieu, ma pauvre Finette, prends soin de tout. Si le Marquis arrive, envoie quelqu'un pour nous en avertir, & songe un peu à la proposition que je t'ay faite. La pauvre enfant! adieu, adieu, à tantôt.

SCENE SEPTIEME.

LA COMTESSE, seule.

JE me donne la Comédie à moy-même, & je ne puis m'empêcher de rire de tout cecy. Les airs

22 LES AMANTS DE'GUISEZ,
extravagans de Finette, la surprise de mon Oncle,
font des plaisirs que je n'osois me promettre de nôtre
feinte. Le pauvre homme ne démesle pas biens les sen-
timens que la nature lui inspire pour moy. Il croit pou-
voir m'aimer, & je me reproche de luy laisser cette
erreur; mais sa tendresse ne me sera pas inutile pour
obtenir le pardon d'un déguisement qui l'abuse.
Mais que vois-je? ô ciel! seroit-ce déjà le Marquis?

SCENE HUITIEME.

LA COMTESSE. LE MARQUIS. VALENTIN.
cruë Finette. cru Valentin. cru le Marquis.

LE MARQUIS.

C'EST icy le Château de la Comtesse: & sans
doute voici quelqu'un de la Maison; songe à
bien jouer ton rôle, &

VALENTIN.

Laissez-moy faire. à la Comtesse. Bon jour, la belle
enfant. N'est-ce pas icy le Château d'une belle
Comtesse, Nièce du Seigneur Géronte?

LA COMTESSE.

Oüy, Monsieur.

VALENTIN.

Une jeune veuve qui veut se remarier?

LA COMTESSE.

Je ne scay pas cela, Monsieur.

VALENTIN.

A t'on dîné icy ? car je vous avertis , foy de Gentilhomme , que je meurs de faim.

LA COMTESSE.

Non Monsieur. Mais ni Madame la Comtesse , ni son Oncle , n'auront l'honneur de vous faire compagnie. Ils sont allez dîner à une demie lieuë d'ici. Je vais les envoyer avertir de vôtre arrivée ; car , si je ne me trompe , vous êtes ce Marquis , ami , d'Argan , qu'on attendoit icy ?

VALENTIN.

Oüy , ma chere , vous avez deviné juste. Mais si nous ne voyons point Géronte , ni la Comtesse , nous ferons bien dédommager de dîner avec vous. Hem ? qu'en dis-tu , Valentin ?

LA COMTESSE.

Je vais , Monsieur , donner ordre qu'on vous prépare à dîner.

VALENTIN.

C'est ce qu'il y a de plus pressé Mais dites-moy un peu , vôtre Maîtresse est-elle aussi aimable qu'on me l'a dit ?

LA COMTESSE.

Vous en jugerez vous-même , Monsieur.

VALENTIN.

Ma foy , je doute qu'elle vous vaille. Voilà des

24 LES AMANTS DE GUISEZ,
yeux fripons qui pourroient bien gâter les affaires de
la Comtesse.

LA COMTESSE, *à part en s'en allant.*
Quel homme ! ô ciel ! je l'avois bien prévu.

VALENTIN.

Nous te suivons, belle suivante de mon ame, &
je veux m'enyvrer avec toy.

SCENE NEUVIEME.

LE MARQUIS. VALENTIN.

VALENTIN.

MA foy, Monsieur, ce début n'est point mal, &
je croy que je n'auray pas trop mauvaise grace
à faire le Marquis. Après tout, il n'y a qu'heur &
malheur en ce monde ; & je ne serois pas le premier
Marquis du Corps dont j'ay l'honneur d'être.

LE MARQUIS.

Soutiens bien ton caractere, mon cher Valentin.
Tu sçais dequoy nous sommes convenus.

VALENTIN.

Ne craignez rien, Monsieur, quand je seray une
fois possédé de l'esprit de Marquis, il y a des extra-
vagances d'Etat, qui ne peuvent m'échaper. Mais,
Monsieur, que dites-vous de la Suivante ? Elle est
parbleu, gentille.

LE MARQUIS.

Comment gentille ? je la trouve charmante.

VALENTIN.

Je vous l'ay vû lorgner d'assez bon œil.

LE MARQUIS.

Entrons, Valentin, & songe à toy.

VALENTIN.

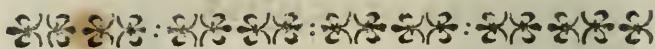
Allons. Valentin, suy-moy, & pense à me faire boire souvent. Ces mauvais chevaux de poste m'ont donné une soif de tous les diables.

LE MARQUIS.

Fort bien.

Fin du premier Acte.





ACTE SECOND.

SCÈNE PREMIERE.

LE MARQUIS. VALENTIN.

VALENTIN.

GRACES au Ciel, je suis complet. Nous sommes icy en bonne maison. Vive, vive, ma foy, la table, & le vin d'un riche Négociant. Mais, Monsieur, qu'en dites-vous ? n'ay je pas bien fait le Marquis ?

LE MARQUIS.

Oüy, Valentin, cela ne va pas mal. Je suis fort trompé si la belle Finette n'est déjà très prévenue contre toy ; & pour peu qu'elle ait de crédit sur l'esprit de sa Maîtresse, nous n'aurons pas besoin de faire jouer d'autres ressorts pour rompre un mariage que je commence à craindre, autant pour la tranquillité de mon cœur, qu'il avoit d'abord flatté mon ambition. Car, je te l'avouë, mon pauvre Valentin, plus je voy la charmante Finette, plus je la trouve aimable. Mais sa figure & sa taille ne sont encore rien auprès de son esprit & de sa raison. Un son de voix enchanteur, des sentimens divins. . . . Ah ! Valentin, qu'elle est dangereuse ! & qu'il s'en faut peu que tu ne me voye le plus amoureux de tous les hommes !

VALENTIN.

Tant pis.

COMEDIE.
LE MARQUIS.

17.

Comment? que veux-tu dire?

VALENTIN.

Tant pis , vous dis-je. Tenez , Monsieur , permettez-moy de vous parler un moment. Souffrez que je me mette à vôtre place , & que je vous mette à la mienne. Imaginez-vous que je suis un Marquis dans toutes les formes , mais un Marquis dont les affaires sont en desordre , dont toutes les Terres sont en decret ; en un mot , un Marquis ruiné. Le plus puissant & le plus entêté de mes créanciers me fournit luy-même une occasion favorable de rétablir ma fortune & ma maison par un mariage considérable avec la Nièce d'un de ses amis ; J'entreprends à ce dessein un voyage de plus de cent lieuës ; j'arrive à Paris avec toutes les belles idées dont ma tête se remplit aux approches d'une fortune brillante qui s'offre à moy : Je ne parle que d'équipages somptueux , d'habits magnifiques , de chiens , de chevaux , de valets , de grand' chere , sur tout ; & dans un instant ma tête se démonte ; je deviens délicat sans sçavoir pourquoy : je veux qu'un mariage qui ne se fait que pour accommoder mes affaires , devienne une affaire de goût. Je crains de ne pas trouver assez de charmes dans un objet Millionnaire. Il me passe cent extravagances dans l'esprit. Enfin je me détermine à me travestir avec vous , je vous fais Marquis ; je deviens vôtre Valet de chambre ; j'arrive dans cet équipage au Château de l'objet qui m'est destiné.

LE MARQUIS.

Eh bien , que veux-tu dire avec tout ce galimathias ?

VALENTIN.

Attendez, Monsieur. Il n'y a pas encore grand mal jusqu'icy ; mais voicy ce qu'il y a de pis. En arrivant chez la Comtesse, & sans l'avoir vûe, je me livre tout entier au minois affecté d'une soubrette, à une petite créature qui fait la sucrée, & qui, sur mon honneur, est une fine mouche ; j'en deviens amoureux comme un fou ; je suis tout prest à sacrifier pour elle une fortune certaine, & des appas que je ne connois point encore : & je vous dis tout transporté, mon pauvre Valentin, qu'elle est aimable ! De l'argent comptant, morbleu, de l'argent comptant. Voilà l'aimable & le solide tout ensemble. Ah ! Monsieur, qu'un coffre-fort bien rempli d'or & de pierres, est un objet ravissant, & qu'avec une beauté comme celle-là dans une maison, il s'y trouve de joyes, de plaisirs, & de Finettes même !

LE MARQUIS.

Tu as raison, Valentin : mais tu parle en homme libre, & je crains bien de ne l'être plus. Je voy bien comme toy que je ferois une grande faute, mais je ne sçay si j'auray assez de force pour l'éviter. Je commence à croire qu'il me seroit bien doux de vivre pour Finette ; & en un mot, je sens que les débris de ma fortune me deviendroient plus précieux avec elle que toutes les richesses de Gêronte, avec une femme que je n'aimeray point.

VALENTIN.

Mais, Monsieur, convenez avec moy que la Com-

tesse peut être plus belle , plus aimable cent fois que
vôtre Finette:

LE MARQUIS.

Elle seroit belle comme l'amour , que si je croyois
pouvoir être aimé de Finette , il me seroit impossible
de me résoudre à changer de sentiment.

VALENTIN *aux genoux de son Maître.*

Ah ! Monsieur , par pitié , songez à nôtre état dé-
plorable. Nous n'aurons pas le sol. . . . Ces bons
vins. . . . Cette bonne chere. . . .

LE MARQUIS.

Leve-toy , bourreau. A quoy penSES-tu ?

VALENTIN.

Ah ! Monsieur , je pense à vos affaires & aux miennes.
N'aurons-nous pas bon air à retourner chez nous
avec cette Dulcinée en croupe ? Encore , qui sçait si
elle voudra nous suivre ? Pour peu qu'elle ait de sens
commun , elle n'en fera rien ; & j'aimerois mieux ,
à sa place être la fille de chambre d'un Négociant ,
que Marquise ruinée.

LE MARQUIS.

Tay-toy. Ce seront ses affaires & les miennes.
Songe seulement à ne pas manquer ici de presence
d'esprit. Les gens de condition ont des ressources que
d'autres n'ont pas , & je m'en fie à l'étoile de la
belle Finette.

VALENTIN.

Elle pourra bien en effet apporter l'abondance chez

30 LES AMANTS DE' GUISEZ,
vous, mais gare que ce ne soit aux dépens de vôtre honneur ; & qu'après s'être fait Marquise pour donner plus de lustre à ses appas, elle ne les remette un peu dans le commerce pour avoir ses aises :

LE MARQUIS.

Comment, coquin, tu peux. . . .

VALENTIN.

Ah ! Monsieur. . . Mais chut ; j'apperçois vôtre adorable. *Valentin, demeure icy pour venir m'avertir de l'arrivée du Seigneur Géronte. Je vais faire un tour de promenade en attendant mon incomparable Comtesse.*

SCENE DEUXIEME.

LA COMTESSE.

cruë Finette.

LE MARQUIS.

cru Valentin.

LA COMTESSE.

EST-CE moy qui fais fuir vôtre Maître, Valentin ? & luy fais-je peur ?

LE MARQUIS.

Non, non, belle Finette ; il craint plutôt de s'exposer à vos appas ; & s'il veut conserver son cœur tout entier à Madame la Comtesse, il ne fait point mal d'éviter vos yeux ; ils pourroient bien luy dérober sa conquête.

LA COMTESSE.

Vous estes galant , Monsieur Valentin.

LE MARQUIS.

Je suis vray , belle Finette , & . . .

LA COMTESSE.

Il me seroit aisé de vous rendre le change. Si le Marquis avoit un rival aussi bien fait que vous , il pourroit bien y perdre quelque chose de son mérite.

LE MARQUIS.

Seroit-il vray que vous pûssiez me donner quelque préférence sur luy ? j'ose vous la demander : & mes sentimens sont peut-être en droit de l'exiger.

LA COMTESSE.

Doucement , doucement , Valentin. Ce que je vous ay dit est plus aux dépens de vôtre Maître , qu'il n'est à vôtre avantage. Je ne veux icy vous parler que des interêts de la Comtesse , & je regarderois tout autre discours comme une offence.

LE MARQUIS.

Quoy , belle Finette , ce seroit vous offencer que d'avoir pour vous tous les sentimens dont un cœur bien tendre soit capable ? Ah ! si cela est , je suis le plus cruel de tous vos ennemis.

LA COMTESSE.

Si vous m'en croyez , vous ne vous laisserez point séduire à une passion qui ne peut jamais faire vôtre

32 LES AMANTS DE'GUISEZ,
bonheur. Vous ne sçavez pas tous les obstacles qui
s'y opposent.

LE MARQUIS.

Quels peuvent donc être ces obstacles ? font-ils
invincibles ? Non charmante Finette ; non , rien ne
peut paroître insurmontable à ma constance , à la
tendresse la plus pure. . . . Vous riez ? Ah ! je sens
tout mon malheur. Ce cœur que vous deffendez si
bien contre moy , est sans doute engagé ailleurs ; ou
peut-être . . . hélas ! j'en tremble. . . Peut-être
êtes-vous mariée ?

LA COMTESSE.

Je ne puis vous dire ce qu'il en est ; mais , croyez-
moy , profitez de mes avis. Ne vous attachez point
mal-à-propos à une personne qui ne peut être à vous.
Je vous avouë pourtant que vos sentimens me don-
nent de l'estime pour vous. Il est rare parmy les gens
de vôtre sorte , de penser , & de s'exprimer avec tant
de galanterie , & de délicatesse.

LE MARQUIS.

Ah ! ma chere Finette , c'est ce que je voy ; c'est
ce que j'entens , qui est un prodige de la nature ; &
ce n'est pas dans la situation où je vous voy , une
chose ordinaire de penser comme vous faites. Votre
mérite , belle Finette , s'oppose à ce que vous voulez
de moy , & je sens bien que même sans espérance de
vous plaire , je vous aimeray toujourns. Non , il n'est
point pour moy d'autre bonheur que celuy de vaincre
ces obstacles que vous m'opposez , & je tenteray
tout. . . .

LA COMTESSE.

Ils sont insurmontables , vous dis-je , n'y pensez plus ; & à juger de vôtre ame par vos discours , vous me condamneriez vous-même si j'avois la foiblesse de flatter vôtre passion. Mais enfin , puisque vous pensez si avantageusement de moy , puis-je au moins vous parler avec confiance ?

LE MARQUIS.

Si vous le pouvez ? Ah ! Finette ?

LA COMTESSE.

Ce que je vais vous dire , est aussi une preuve de l'estime que j'ay pour vous. C'est le bonheur de la Comtesse que je veux remettre entre vos mains ; il dépend entierement de ne point épouser vôtre Maître , & j'attends de vous que vous le détourniez de ce dessein. Je feray de mon côté tout ce qui dépendra de moy. Les interêts de la Comtesse me sont trop chers pour n'y pas travailler avec affection ; & je vous répons de sa reconnoissance , si elle peut vous avoir cette obligation.

LE MARQUIS.

Eh bien , je feray tout pour vous : & quelque attaché que je sois aux interêts du Marquis , je puis vous répondre que sans les trahir , je sçauray le réduire à ce que vous voulez. La Comtesse a sans doute quelque autre inclination ?

LA COMTESSE.

Non , encore que je sçache ; mais elle craint un

second engagement, sur tout lorsqu'elle a lieu de penser qu'on en veut plutôt à sa fortune qu'à sa personne.

LE MARQUIS.

Je ne puis blâmer ses sentimens. Mais, dites-moy, Finette, vôtre maîtresse est-elle aussi aimable que vous ?

LA COMTESSE.

Vous en pourrez juger tout à l'heure par vous-même ; je crois entendre le carosse qui arrive.

LE MARQUIS.

Adieu donc, trop aimable, trop respectable Finette, je vais chercher mon maître. Ne soyez point inquiète s'il paroît d'abord vouloir épouser la Comtesse ; à quel point qu'on en vienne, vous pouvez compter qu'il ne l'épousera point que vous n'y consentiez.

SCENE TROISIE' ME.

LA COMTESSE, *seule.*

QUEL aveugle caprice de la nature, & de la fortune ! & quel injuste partage de leurs faveurs entre un Valet, & son Maître ! Ce n'est pas vous que je plains, malheureux Valentin, c'est le Marquis. Ne luy envie point sa naissance : vous en êtes bien dédommagé par des sentimens si purs & si raisonnables



SCENE QUATRIÈME.

GERONTE. LE CHEVALIER. FINETTE. LA COMTESSE.
crue la Comtesse. crüe Finette.

GERONTE.

IL n'est pas au Château ; il fera ici , apparemment.
à la Comtesse.

Ah ! te voilà , Finette ? Où est donc Monsieur le Marquis ?

LA COMTESSE.

Il est allé se promener de ce côté , & son Valet de chambre vient d'aller l'avertir de vôtre arrivée : il fera ici dans le moment.

GERONTE.

Allons le chercher , ma Nièce.

FINETTE.

Comment ? vous mômez-vous ? je le trouve plaisant vôtre Marquis , & je suis très étonnée qu'il ne soit pas venu au devant de moy.

LA COMTESSE.

Il vous étonnera bien davantage quand vous l'aurez vû.

GERONTE.

C'est un homme bien fait , n'est-ce pas ?

LA COMTESSE.

Tout ce que j'en ay remarqué c'est qu'il est arrivé

36 LES AMANTS DE' GUISEZ ,
icy avec un appetit desordonné ; il a beu & mangé
comme quatre.

LE CHEVALIER.

Parbleu , je brûle de le voir , ce Marquis qui vient
de si loin chasser sur nos Terres ; mais la Comtesse
a de bons yeux ; & elle fera la différence d'un Che-
valier de Cour , & d'un Marquis campagnard.

FINETTE.

A te dire vray , Chevalier , je ne sçay encore ce
que je feray ; & il pourra bien arriver que sans accor-
der de préférence à l'un ny à l'autre , je vous admette
tous deux à l'honneur de soupirer pour moy. Il faut
à une jolie femme des soupirans de toute espece , des
Traitans , des Gens de Robe , des Abbez , des Che-
valiers , des Barons , des Marquis , & pour son hon-
neur un Amant maltraité.

LE CHEVALIER.

Eh ! comment diable , belle Comtesse , vous mettez
les Traitans les premiers en datte ? J'en appelle pour
l'honneur de la Chevalerie. Nous sommes , parbleu ,
les premiers & les véritables serviteurs des Dames.

FINETTE.

Oh ! vous en appellerez tant qu'il vous plaira. Les
Traitans , Chevalier , les Traitans ; c'est-là le solide.
Les plaisirs , les jeux , les fêtes marchent à la suite
des Gens de cette étoffe. L'homme de Robe sollicite
nos affaires. Les Abbez sont les complaisans les plus
doux ; on les occupe aux petits soins du dedans. Les
Chevaliers sont pour les commissions du dehors. Le

reste nous donne du crédit à la Cour, & de la considération à la Ville.

GERONTE.

En verité, ma Nièce, vous tenez-là des discours extravagans; & je vous avoüe qu'avec ces façons-là je ne reconnois plus le monde.

LE CHEVALIER.

Oh! ma foy, Seigneur Geronte, vous êtes un peu du vieux temps.

GERONTE.

Je suis. . . je suis, Monsieur, d'un temps, où les hommes & les femmes, ma Nièce, valaient mieux que dans ce temps-cy. Et sans toutes ces belles façons, tout ce rouge, ces mouches, & ces colifichets-là, elles sçavoient plaire.

FINETTE.

C'étoit, je croy, de plaisantes créatures que vos femmes sans rouge? Et si, Monsieur, & si, vous-dis-je, des Agnès, des sottes.

LE CHEVALIER.

Vive le temps present, Monsieur, vive le temps present! les femmes valent aujourd'huy. . . oüy, elles valent aujourd'huy tout ce qu'elles peuvent valoit.

FINETTE.

Et elles font bien autrement valoir les hommes. Mon cher Oncle, vous ne reconnoissez plus le monde, j'en suis fâchée; mais c'est à vous desormais à vous

58 LES AMANTS DE'GUISEZ,
y conformer, & je vous suis caution que le Public
ne changera pas pour vous plaire.

GERONTE.

Tout cela me fait tourner l'esprit ; je vais chercher
le Marquis.

LA COMTESSE.

Vous n'irez pas loin, Monsieur, le voici.

SCENE CINQUIEME.

TOUS LES ACTEURS.

VALENTIN.

VOILA sans doute, Monsieur Geronte, & la Nièce ?
à Geronte.
Monsieur, je suis vôtre très-humble serviteur. Bon
jour adorable Comtesse. *regardant le Chevalier.* Quel
est celuy-cy ? est-ce vôtre Fils, vôtre Neveu ? vôtre
Cousin ?

GERONTE.

Non, Monsieur, c'est un Gentilhomme de nos
voisins.

VALENTIN.

Ah ! Monsieur le Gentilhomme, je suis vôtre valet,
& de tout mon cœur.

GERONTE.

Souffrez, Monsieur, que je vous embrasse, & vous
témoigne ma joye.

VALENTIN.

Ah ! parbleu , volontiers : j'aime l'embrassade,
Il embrasse Geronte.

Encore , encore. Et je vais , si vous le trouvez bon ,
au Chevalier qu'il embrasse.
embrasser toute la compagnie. A vous , nôtre voisin.
A toy , Valentin. *Il veut embrasser le Marquis.* Pour
vous les belles je vous garde pour la bonne bouche.
Il veut embrasser Finette.

FINETTE.

Alte-là , Marquis , alte-là , s'il vous-plaist.

VALENTIN.

Quoy ? vous ne voulez pas en être , ma foy , tant
pis pour vous. A toy , Finette. *Il va pour embrasser
la Comtesse.*

GERONTE à part.

Ma foy , le Marquis ne vaut pas mieux que les
autres. Est-ce qu'en effet le monde seroit si changé
en ce pais-cy ?

VALENTIN à la Comtesse.

Oh ! oh ! la belle enfant , vous faites aussi la difficile ?

LA COMTESSE.

Monsieur , vous me faites trop d'honneur.

GERONTE.

Trêve d'embrassades , Monsieur le Marquis ; &
parlons un peu. . . .

VALENTIN.

Oh ! parbleu , pour vous , mon Oncle futur , je

70 LES AMANTS DE'GUISEZ,
vous embrasseray encore, & vous payerez pour vôtre
Nièce. *Il embrasse encore Gêronte.*

GERONTE, *à part.*

Ah ! ah ! vous m'étouffez. Quelle amitié !

VALENTIN.

Je me sens, là, une tendresse pour vous qui n'est pas commune. Au moins, ma belle Comtesse, n'en foyez pas jalouse ; je meurs d'amour pour vous, je brûle, je me consume.

LE CHEVALIER.

Cela est vif, Madame ; & voilà sur mon honneur un Marquis tout de feu.

FINETTE.

Vrayment, Monsieur le Marquis, vous m'enchan-
tez. Voilà comme je veux plaire. J'aime les effets
subits.

VALENTIN.

Je suis, parbleu, vôtre affaire, belle Comtesse ;
mon cœur est party comme un éclair à vos premiers
regards ; & l'effet du canon n'est pas plus subit &
plus prompt que celui de vos appas. Mais, dites-
nous, sens mentir, ay-je fait le même dérangement
dans vôtre raison ? Vous êtes-vous sentie voler toute
entière vers moy, comme je me suis laissé entraîner
vers vous ? il doit y avoir de la sympathie.

FINETTE.

A vous dire le vray, Marquis, vous m'avez surprise,
vous m'avez étonnée ; mais je ne suis pas tout-à-fait

si vive ; & je ſçay retenir les mouvemens de mon cœur , ou du moins je n'en avouë pas aiſément les foibleſſes.

VALENTIN.

C'eſt bien fait. Une femme ne ſçauroit être trop diſcrete ſur cet article-là , ſur tout , avec un homme qu'elle regarde comme devant être ſon mary : car il n'eſt pas à propos pour la tranquillité des maris , de connoître le foible de leurs femmes.

LE CHEVALIER.

Eh ! morbleu , que dites-vous , Marquis ? Vous môquez-vous de nous ? Eſt-ce que les maris d'aujourd'huy s'inquietent des affaires de leurs femmes ?

VALENTIN.

Je ne dis pas cela , & je ſçay mon monde. Je parle icy en amant transporté , mais le Contract fait , je changeray de langage. Oüy , charmante Comteſſe , vous trouverez en moy tour-à-tour l'amant le plus tendre & le plus complaiſant de tous les maris ; jaloux en diable juſqu'à la concluſion , & après cela , le plus pacifique , le plus commode Marquis qui ſoit en France ,

FINETTE.

Chevalier , qu'en dites-vous ? voilà ce qui s'appelle un homme parfait , un modèle.

LE CHEVALIER.

Oüy , ma ſoy , Madame , & voilà la fine fleur de nos Marquis. Parbleu , je veux être de ſes amis.

VALENTIN.

Touchez-là, Chevalier, je suis vôtre homme. Vous m'avez toute l'encolure d'un Chevalier d'honneur, qui sçavez vôtre Cour sur le bout du doigt. Pour moy, ventrebleu, ce sont mes délices que la Cour. Nous y ferons bruit, belle Comtesse; & vous verrez de quel air je seray reçu dans ce pais-là: Sans vanité, je vous y mettray de pair avec le grand monde, & il n'y aura Prince, ni Duc, qui ne vous fasse la Cour.

FINETTE.

Ah! Marquis, pour le coup, vous me prenez par mon foible. J'aime la Cour, & je m'y promets de grands plaisirs. Avoïez, que vous serez bien content d'entendre dire par tout, aux spectacles, à la promenade, aux appartemens, voilà la belle Marquise; place à la belle Marquise. Je croy, sans trop d'amour propre, que j'y réüssiray un peu.

VALENTIN.

Vous êtes faites pour la Cour, vous dis-je: tous mes amis vous y attendent avec impatience; & je ne vous y donne pas un mois, que ce ne soit vous qui y fassiez la pluye & le beau temps.

FINETTE.

Chevalier, j'auray soin de vous; vous n'avez qu'à desirer, Charges, Régimens, Emplois, Gouvernemens, je veux vous accabler des graces du Prince. Pour vous, mon Oncle; je vous feray donner la permission d'aller à la Mer du Sud.

GERONTE.

Ma foy, je voudrois y être. *à part à la Comtesse.*
Finette, ma Nièce extravague.

FINETTE, *au Marquis qui la regarde.*

Qu'est-ce que c'est, mon amy ? vous me considérez ? je croy que vous me trouvez à vôtre goût ? tant mieux, mon enfant, tant mieux. C'est une marque que vous l'avez bon ; je ne vous en sçais pas mauvais gré, & je suis bien aise de plaire à tout le monde.
à Valentin.

Marquis, vous avez des Gens bien tournez ; vous avez raison : cela fait honneur.

VALENTIN.

Je l'ay mis à la Chambre, comme vous voyez ; & j'en veux faire au premier jour vôtre Intendant.

FINETTE.

Je ne m'y opposeray pas, assurément. Je l'avois déjà destiné à me servir à la chambre, moy. Mais Intendant ? soit Intendant.

VALENTIN.

Je le veux, comme vous, belle Comtesse, & il entrera dès aujourd'huy en exercice. Hola, Valentin.

LE MARQUIS.

Monsieur !

VALENTIN.

Rendez graces à Madame, je vous fais son Intendant : vous ne doutez pas où cela vous mene.

44 LES AMANTS DE'GUISEZ,
LE CHEVALIER *au Marquis.*

Parbleu, mon amy, voilà ta fortune faite, j'en suis ravy, tu me porte la physionomie d'un galand homme.

FINETTE.

Rentrons, en vérité je ne puis plus me tenir sur mes jambes; & nous ferons plus commodément dans le salon, ou la conversation, ou une pattie de Quadrille.

LE CHEVALIER.

Ah! très volontiers, ouïy, un Quadrille. Mais Monsieur vôtre Oncle ne joue point, qui fera nôtre quatrième?

FINETTE.

Qui? mon Intendant. Il ne fera pas le premier qui fasse la partie de sa Maîtresse.

VALENTIN.

Allons, parbleu, vous avez raison.

FINETTE à *Valentin.*

La main, Marquis, la main.

LE CHEVALIER.

Allons, mon amy, Monsieur l'Intendant, nous aurons soin de relever vos cartes.



SCÈNE SIXIÈME.

GERONTE. LA COMTESSE.

crüe Finette.

GERONTE.

DEMEURE, Finette ; j'ay à t'entretenir. Eh bien, que penfes-tu de tout cela ?

LA COMTESSE.

Moy, Monsieur, ce que j'en penſe ? Mais vous êtes prudent & ſage ; & vous n'avez pas, je croy, beſoin de mon avis pour prendre un party raifonnable.

GERONTE.

Tu es une fille ſenſée, & je ſuis bien aïſe de prendre ton confeil.

LA COMTESSE.

Puiſque vous le voulez, Monsieur, je vous diray naturellement que je vous croy trop ſenſé vous-même pour vouloir marier vôtre Nièce, jeune, aimable, & riche, à un fou, un extravagant.

GERONTE.

Si la Comteſſe étoit une perſonne raifonnable, comme elle devroit l'être, je ſerois de ton avis ; mais, ma foy, ma Nièce n'eſt pas, je crois, la plus ſage des deux ; & à te dire vray, je la trouve encore plus folle que luy.

46 LES AMANTS DE'GUISEZ,
LA COMTESSE.

Il est vray que j'ay peine à la reconnoître. Mais, qui vous a dit, Monsieur, qu'elle n'affecte point tous ces airs-là, pour rompre un mariage qui ne luy convient pas, sans que vous puissiez l'accuser d'être contraire à vos desseins? elle a dû même vous paroître plus raisonnable à vôtre arrivée.

GERONTE:

Eh! eh! à fort peu de chose près. Je l'ay toujours trouvée très-extraordinaire. Mais enfin j'ay fait plus d'une affaire en ma vie, & je ne serois pas fâché de me faire une protection à la Cour, en donnant ma Nièce à un homme du nom, & du rang du Marquis. On ne sçait pas ce qui peut arriver. Les gens riches ont toujours quelque revers à craindre.

LA COMTESSE.

Helas! Monsieur, on croit quelquefois se faire une protection d'un homme de qualité dont on fait la fortune, & l'on se fait souvent un ennemy de plus; d'autant plus à craindre, qu'impatient de jouir de la succession de son Bien-faïcteur, il est plus animé qu'un autre à sa perte. Croyez moy, Monsieur, ces sortes d'alliances sont ordinairement plus dangereuses qu'utiles.

GERONTE.

Que de raison dans une fille de cette sorte! mais enfin tu ne me tires point d'embarras: & si je romps avec le Marquis, je ne puis en sortir qu'en donnant ma Nièce à Argan luy-même; il est riche, mais il est

vieux , & avare ; ce sera encore pis. La Comtesse me defolera si je luy propose ce party.

LA COMTESSE.

Et en vérité, Monsieur, n'auroit-elle pas raison ? que voudriez-vous qu'elle fist d'un homme de cette espece ? & en quel danger ne jetteriez-vous pas sa vertu par un mariage si mal assorty ?

GERONTE.

Tout cela est vray. Mais il y va de ma fortune ; & tu dois t'y interesser. Tu sçais ce que je t'ay dit ; je veux faire la tienne. Plus je te vois , plus je t'aime ; & ma résolution est absolument prise de t'épouser.

LA COMTESSE.

Vous me faites trop d'honneur, Monsieur. Cette fortune n'est pas faite pour moy , & vôtre Nièce n'y consentira jamais.

GERONTE.

Eh ! vraiment, je m'embarrasse bien de son consentement.

LA COMTESSE.

Elle s'y opposera, vous dis-je, & vous ne pourrez luy résister.

GERONTE.

Moy ? oh ! je luy résisteray à merveille ; & je ne crains pas qu'elle ose me contredire. Que j'auray de plaisir ! Tiens , je veux te rendre si heureuse , si heureuse , que tu m'aimeras à la folie , j'en suis sûr.

LA COMTESSE.

Je n'ay pas besoin de cela pour vous aimer, Monsieur; vous pouvez être assuré que je vous aime de tout mon cœur.

GERONTE.

La pauvre enfant! je ne me sens pas d'aise. Quoy? tout de bon, ma chere Finette, ton cœur te dit quelque chose de moy?

LA COMTESSE.

N'en doutez point; Monsieur. Je sçay trop mon devoir pour n'avoir pas les sentimens que vos bontez doivent m'inspirer.

GERONTE.

Tu es trop aimable, mon cœur. Non, il n'y a rien là-dedans de ton devoir. Les inclinations sont libres; & je sens comme je doÿ. . . .

LA COMTESSE.

La mienne ne l'est pas, Monsieur; & je vous la dois plus que vous ne pensez.

GERONTE.

Non, je n'aurois jamais crû qu'elle m'eût tant aimé. C'en est fait. Je veux que ma Nièce épouse le Marquis dès aujourd'huy. Je ne puis différer plus longtemps ton bonheur & le mien. M'y voilà résolu. Je vais envoyer chercher un Notaire, & nous ferons deux Contracts tout-à-la-fois.

COMEDIE,
LA COMTESSE,

49

Mais, Monsieur. . . .

GERONTE.

Non, laissez-moy faire. Je suis si transporté de joye,
que je ne me tiens plus. Que je vais être heureux !
que je vais être heureux !

SCENE SEPTIEME,

LA COMTESSE ; *seule.*

IL fuit, & me laisse dans le plus cruel embarras où
je me fois encore trouvée. Ma crainte redouble à
chaque moment ; & je ne sçay quelle sera la fin de
tout cecy. Hélas ! quel party prendre dans une con-
joncture si délicate, où il n'y va pas moins que du
malheur de ma vie, ou de la perte de ma fortune ?
J'y suis plus embarrassée que jamais ; & je regrette les
momens heureux, où avec de moindres espérances je
jouïssois d'une tranquillité d'esprit & de cœur, que je
ne retrouveray peut-être plus. Helas ! pour ce qui se
passe dans mon cœur, je dois me le cacher à moy-
même, & l'en arracher si je puis. Ciel ! que n'est-il
permis d'aimer l'esprit & le mérite, dénués des avan-
tages de la fortune ? Et pourquoy faut-il que la folie
des hommes ait attaché la noblesse au hazard de la
naissance, & qu'elle n'en ait pas fait l'appâtage de
la vertu ? Finette vient ; cachons-luy mon trouble,



D

SCENE HUITIEME.

LA COMTESSE. FINETTE.

FINETTE *entre en riant.*

AH, ah, ah, ah. . . . cela est trop plaisant.

LA COMTESSE.

Qu'as-tu donc, Finette? quel est ce transport de joye?

FINETTE.

Nous avons voulu joüer, Madame, mais nôtre Marquis ne connoît pas une carte. Quand on luy parle de Spadille, Manille, & Baste, il dit que ce sont gens de condition qu'il a autrefois connus, & veut absolument que l'as de pique soit toujours l'as de pique. Les Matadors sont pour luy des Seigneurs Etrangers. Il n'est pas possible d'y tenir. Je l'ay laissé aux prises avec le Chevalier. C'est la scene du monde la plus commique. Le pauvre Intendant fait tout ce qu'il peut pour réparer les sottises de son Maître, & je m'aperçois qu'il les souffre impatiemment.

LA COMTESSE.

J'ay de trop vives inquiétudes pour en rire avec toy. Mon Oncle s'avise d'être amoureux de moy, il me desespere.

FINETTE.

Comment donc?

COMEDIE.
LA COMTESSE.

53

Ce n'est pas tout ; il me donne l'alternative du Marquis ou du vieil Argan , son associé , le plus dégoûtant de tous les hommes.

FINETTE.

Ah ! si , Madame , j'aimerois encore mieux l'imbécile Marquis , il me paroît qu'il aura , du moins , de bonnes manieres pour une femme.

LA COMTESSE.

Non , je ne pourray jamais me résoudre à épouser ni l'un , ni l'autre.

FINETTE.

Eh bien , vous épouserez vôtre Oncle.

LA COMTESSE.

Ne badinons point , & songeons sérieusement à nous défaire du Marquis. Quand j'auray l'esprit tranquille sur cet article , je seray plus en état de prendre les mesures convenables pour rompre le mariage d'Argan , & du moins nous aurons du temps.

FINETTE.

Mais , Madame , ce n'est pas une chose si aisée ; ce diable de Marquis ne s'effarouche de rien. Vous avez vû de quel air je m'y suis prise pour luy donner mauvaise opinion de moy : toute mon adresse , toutes mes folies , ne font que blanchir contre son imbécillité ; & je croy qu'il seroit homme à souscrire à son propre deshonneur , si j'avois le front de l'en menacer.

Dij

52 LES AMANTS DE'GUISEZ ;
LA COMTESSE.

Ah ! n'acheve point de m'accabler ; je ne sens que trop que c'est l'idée seule de la fortune de mon Oncle qui l'attire , & qui le retient : c'est un cœur incapable de sentiment.

FINETTE.

Il faut bien pour mon honneur que cela soit ; car , je croy , sans vanité pouvoir en inspirer ; & si je n'avois été obligée à faire pour vous le personnage que je fais , je me serois flattée de rendre mon Intendant plus sensible.

LA COMTESSE.

Que dis-tu , Finette ?

FINETTE.

Vous êtes donc bien distraite ? Je dis que Valentin me paroît plus aisé à ébranler que son Maître.

LA COMTESSE.

Je le croy. Effectivement , ce garçon-là a de l'esprit ; nous pourrions le mettre dans nos intérêts.

FINETTE.

Vous avez raison. Laissez-moy faire , je luy parleray . & je vous le livreray avant qu'il soit peu. Je veux un peu me vanger sur son cœur de l'indifférence de son Maître.

LA COMTESSE.

Non , non , Finette , ne prenons pas ce party , j'y vois des inconvéniens.

FINETTE.

Mais, Madame, il n'y en a aucun.

LA COMTESSE.

Non, te dis-je; j'ay mes raisons: il appartient au Marquis; & je ne voudrois pas luy avoir une obligation comme celle-là.

FINETTE.

Et pourquoy cette délicatesse, s'il vous plaît, Madame?

LA COMTESSE.

Je ne sçais: mais, enfin, cela ne pourroit se faire sans tromper ce pauvre malheureux; & j'ay peine à m'y résoudre.

FINETTE.

Quais! voilà qui me paroît obscur. Vous luy trouvez de l'esprit? vous craignez de luy avoir obligation? Vous ne voulez pas qu'on le trompe? Oh! ma foy, j'ay trouvé l'enclouure. Avoiez que si le Marquis avoit l'esprit & la figure de Valentin, vous seriez bien-tôt d'accord avec Gêronte.

LA COMTESSE.

Mais je ne puis sur cela répondre de mes sentimens.

FINETTE.

Madame?

LA COMTESSE.

Ah, Ciel! ne vas pas croire que je sois assez folle. . . .

FINETTE.

Cela seroit beau , vrayment , tandis que je fais mes efforts pour vous débarasser de vos ridicules conquêtes, que vous voulussiez m'enlever les miennes. Mais, enfin, laissez-moy conduire tout cecy à ma fantaisie. Attendez, j'apperçois le Chevalier ; il me vient encore une idée. Laissez-moy seule avec luy ; je vais, où je me trompe, faire un grand coup pour vous. Allez faire ce que je vous ay dit, Finette.

SCENE NEUVIE' ME.

FINETTE LE CHEVALIER.

crüe la Marquise.

LE CHEVALIER.

EH bien, Madame, eh bien, le sort en est-il jetté ? serez-vous Marquise ? Parbleu', je vous avouë que l'amour-propre d'un galand homme a beaucoup à souffrir dans cette occasion ; le mérite y est offensé, & c'est icy la cause commune de tous les honnêtes gens. Vous allez vous deshonorer, Comtesse, vous allez vous deshonorer par cette injuste préférence.

FINETTE.

Ah ! Chevalier, que vous me connoissez mal ! à quoy pensez-vous, si vous croyez que mon cœur en soit d'accord ? que vous pénétrez peu ce qui s'y passe !

LE CHEVALIER.

Oh ! parbleu, belle Comtesse, je ne m'en prends pas à votre cœur ; je sçais un peu me rendre justice. Mais

savez le discernement , Madame ; je le dégrade , s'il ose passer outre.

FINETTE.

Eh ! que veux-tu , Chevalier , que fasse ici mon discernement , quand on ne me laisse pas la liberté du choix ? j'ay des yeux , je connois mon monde à merveille ; mais on dispose de ma liberté ; on m'enchaîne , Chevalier , on m'enchaîne ; & je feray sacrifiée sans pouvoir y mettre remede. Ah ! si j'avois eu le temps d'écrire à Paris , je suis bien seure qu'un homme fait comme le Marquis eût couru quelque risque à vouloir m'épouser malgré moy ; il auroit eu vingt querelles sur les bras , & de l'humeur dont il est , il auroit bien-tôt quitté prise.

LE CHEVALIER.

Comment , ventrebleu , écrire à Paris ? me comptez-vous pour rien ? morbleu , Madame , ce doute me deshonore ; & je ne voudrois pas que le Cavalier de France le plus hardy , m'en eût dit autant.

FINETTE.

Je sçay que vous avez du cœur , Chevalier , vous me l'avez dit cent fois ; mais une femme un peu reconnoissante craint d'avoir des obligations de cette nature à un homme aussi dangereux que vous. D'ailleurs , croyez-vous , Chevalier , qu'on puisse se résoudre aisément à exposer des personnes pour qui on a des sentimens ? Mais , enfin , vous m'avez prévenu d'une façon trop obligeante : ouïy , mon cher Chevalier , c'en est fait , je veux bien vous devoir quelque chose Qu'avez-vous ? quoy ? vous réfléchez

36 LES AMANTS DE GUISEZ,
chiffez, je pense? Parlez, Chevalier, je ne prétends
point. . . .

LE CHEVALIER,

Moy, je réfléchis? . . . oh! pafambleu, vous
ne me connoiffez pas; je fuis franc du collier, Ma-
dame. . . c'est un lâche, dites-vous?

FINETTE.

Oüy, Chevalier, lâche, poltron, archi-poltron:
au premier mot de querelle à foutenir, vous le verrez
fuir, & vous céder le champ de bataille.

LE CHEVALIER.

Ce n'est pas-là ce qui m'inquiète; & je voudrois
qu'il fût brave comme un César, vous verriez de quel
air je le menerois.

FINETTE.

Au moins, ne tuez personne; il fuffit de luy faire
peur.

LE CHEVALIER.

Ne craignez rien, Madame, ne craignez rien.

FINETTE.

Allez, Chevalier, combattez pour la gloire, &
pour ma liberté, je vais faire des vœux pour vous.



SCENE DIXIÈME.

LE CHEVALIER *seul.*

MA foy, Madame la Comtesse, vous m'embarassez : Pourquoi diable aussi ay-je été si vif ? Chevalier, il en faut sortir à vôtre honneur. Voilà justement le Marquis : il est seul. . . . Ne brusquons rien. Il est bon de prendre quelques mesures.

SCENE ONZIÈME.

LE CHEVALIER. VALENTIN.

cru le Marquis.

LE CHEVALIER.

SERVITEUR, Marquis, serviteur.

VALENTIN.

Serviteur, Chevalier, *à part.* Morbleu, je ne le cherchois pas.

LE CHEVALIER.

Vous avez quelque chose en tête, Marquis. . . .

VALENTIN.

Il est vray ; je cherchois. . . .

LE CHEVALIER.

Cherchez, cherchez à vôtre aise, Marquis. Mais j'ay deux mots à vous dire en particulier ; & je me

58 LES AMANTS DE'GUISEZ,
trouveray dans une heure sous cette futaye. Venez
m'y joindre, je vous prie.

VALENTIN.

Volontiers.

LE CHEVALIER.

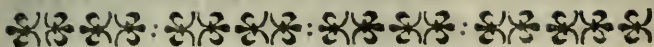
Adieu.

SCENE DOUZIEME.

VALENTIN *seul.*

A DIEU. Que diable me veut-il ? j'ay vû sortir Finette, & je voudrois l'entretenir. Au train que prennent les affaires de mon Maître, il ne pourra se deffendre d'épouser la Comtesse. L'Oncle est entêté comme une Mule ; & quelque folie que j'aye hazardée, je ne puis le guérir. Le Notaire est mandé ; c'est une affaire conclüe ; & je crois que je puis à present songer un peu à ce qui me regarde. Cette Finette est, vrayment gentille, & je me sens quelque goût pour elle. Je la cherche, & voudrois la trouver seule. L'état de Marquis m'embarasse en cette occasion ; mais aussi je puis m'en servir adroitement pour luy donner dans la vûë. N'est-ce pas elle que j'apperçois dans cette allée ? Oüy, c'est elle-même. Allons, Valentin mon amy, du tendre, du passionné : Ne perdons pas cette occasion favorable de luy parler.

Fin du second Acte.



ACTE TROISIEME.

SCENE PREMIERE.

LA COMTESSE.

crüe Finette.

LE MARQUIS.

*cru Valentin.*LA COMTESSE, *sans voir le Marquis.*

QUEL nouvel embarras ! & que dois-je penser de l'amour que le Marquis vient de me faire paroître ? auroit-il découvert qu'on le trompe ? je ne puis calmer le trouble qui m'agite : je ne puis trouver Finette. Je ne sçay ce qu'elle médite , & dans la crainte où je suis de rompre les mesures qu'elle prend , je ne puis me déterminer à rien.

LE MARQUIS *sans voir la Comtesse.*

Que puis-je penser des discours de la Comtesse ? sçauroit-elle qui je suis ?

LA COMTESSE.

à part.

J'apperçois Valentin, qui me paroît rêveur.

LE MARQUIS.

Ah, que ma situation est triste ! & qu'il est difficile en l'état où je me trouve, de prendre une résolution qui convienne à mes intérêts & à ma passion !

LA COMTESSE.

à part.

Finette luy aura parlé.

au Marquis.

Vous rêvez encore à

60 LES AMANTS DE'GUISEZ,
vôtre passion, Valentin ; & vous ne pensez pas à me
tenir ce que vous m'avez promis.

LE MARQUIS.

Helas ! charmante Finette , croyez que j'y fais tout
ce que je puis ; mais je vois Gêronte dans un entête-
ment si cruel sur le mariage de sa Nièce , & le succès
de mon amour pour vous , est si douteux , que je ne
puis ; dans l'incertitude où je me trouve , prendre au-
cun party qui ne soit contre moy.

LA COMTESSE.

D'où peut venir un changement si subit dans vos
sentimens ? Vous vouliez tantôt servir la Comtesse ,
m'obéir sans espérance , & l'intérêt est déjà rentré
dans vôtre cœur ?

LE MARQUIS.

Ah ! Finette , si je laissois regner l'intérêt sur mon
cœur , je ne serois pas aussi troublé que je vous paroïs
l'être ; mais connoissez-le ce cœur , par ce que je vais
vous apprendre. La Comtesse , malgré la différence
que le sort a mis entre nous , a daigné jeter les yeux
sur moy ; elle n'a pas craint de me faire l'aveu d'une
passion qui peut faire ma fortune. Elle a fait plus ;
elle m'a promis sa main , & sa foy , & veut bien se
charger du soin de surmonter les obstacles qui doivent
se rencontrer dans une union qui paroît si peu sortab-
le. Je vous l'avouëray même, son esprit, son caractère,
m'ont paru tout autres dans cet entretien.

LA COMTESSE.

Elle a sçeu vous toucher , Valentin , je le voy. Je

m'offre à vous servir auprès d'elle, si vous pouvez détourner le Marquis d'y prétendre.

LE MARQUIS.

Que vous pénétrez peu mes véritables sentimens ! non, ses promesses, ni sa fortune ne m'ont point ébloüi ; & la seule Finette peut toucher mon ame. Que ne ferois-je point si son amour, si sa main devoit être le prix de mes soins ?

LA COMTESSE.

Je vous l'ay déjà dit, mon pauvre Valentin, des raisons trop fortes s'y opposent : mais enfin croyez que de tous les obstacles que vous auriez à surmonter, le mariage de la Comtesse & de vôtre Maître, est le plus grand.

LE MARQUIS.

Je le sçay : & si ce mariage s'exécute, j'auray, sans doute, la douleur de vous voir entre les bras d'un autre.

LA COMTESSE.

Que dites-vous ? quoy ? la Comtesse vous auroit-elle dit quelque chose des desseins de Géronte ? & sçauriez-vous ?

LE MARQUIS.

Géronte vous aime ? Ah ! mon malheur n'est plus douteux.

LA COMTESSE.

Vous vous allarmez mal-à-propos ; & si je voulois vous rendre confidence pour confidence, je vous donneroie bien d'autres sujets de trouble.

62 LES AMANTS DE'GUISEZ;
LE MARQUIS.

Eh ! que pourriez-vous m'apprendre de plus cruel ? ne vois-je pas mon sort écrit dans la fortune que Géronte peut vous offrir ?

LA COMTESSE.

Mais ne croiriez-vous pas vôtre Maître un rival plus dangereux pour vous ?

LE MARQUIS.

Quoy ? mon Maître ? le . . . le Marquis ?

LA COMTESSE.

Oüy, le Marquis luy-même. Je ne vous le cache point, il ne tient qu'à moy de l'épouser, il m'en a fait la proposition ; & je puis vous dire qu'il m'aime autant que je le hais.

LE MARQUIS.

Si vous connoissiez bien le Marquis, belle Finette, vous ne le haïriez peut-être pas tant.

LA COMTESSE.

Quoy ? me conseillerez-vous de l'écouter, & de répondre à ses vœux ?

LE MARQUIS.

Du moins, je ne pourrois y trouver à redire ; & je vous avoüe que j'aurois quelque peine à m'opposer à son bonheur.

LA COMTESSE.

C'est assez, Valentin, c'est assez. Je démesle quels

sont vos véritables intérêts. Les prévenances de la Comtesse vous ont séduit. Suivez, suivez ce transport, & craignez que je n'épouse le Marquis.

LE MARQUIS.

Epousez-le, Finette, épousez-le, je ne m'en plaindray pas. Mais ma sincérité vous irrite, adieu; je vais travailler à le rendre heureux.

SCENE DEUXIÈME.

LA COMTESSE *seule.*

NON, je ne m'attendois pas à cette injure; & toute ma constance est à bout par ce mépris. Hélas! une ame commune ne peut se démentir; la fourbe, & la perfidie en sont inséparables; & je suis trop heureuse que ce retour m'ait rendue à moy-même.

SCENE TROISIÈME.

GERONTE. LA COMTESSE *crüe Finette.*

GERONTE.

HOLA, quelqu'un? Ah! te voilà, Finette? Où est donc ma Nièce, je veux luy parler.

LA COMTESSE.

Je ne sçay, Monsieur; mais je vais vous la chercher.

GERONTE.

Va, Finette, va, mon cœur, je pense à nos affaires, & tu seras contente.

LA COMTESSE:

Quoy, Monsieur?

GERONTE.

Va, te dis-je, je suis pressé : Ne te mets en peine de rien ; envoie-moy promptement ma Nièce:

SCÈNE QUATRIÈME.

GERONTE *seul.*

LÉ Notaire ne tardera pas à venir, & je veux absolument finir cette affaire ce soir. Plus j'attendois, & plus ma Nièce y mettroit d'obstacles. Je ne puis finir avantageusement avec Argan sans ce mariage : les Articles considérables qu'il me passe dans nos comptes en faveur de cette alliance ; me sont d'un intérêt personnel. Après cela, j'y trouve celui de mon amour ; & Finette est précisément ce qu'il me faut. Je seray heureux comme un Roy avec cette fille-là ; elle a le cœur bon ; & d'ailleurs elle m'aime assurément, je n'en puis douter.



SCÈNE

SCÈNE CINQUIÈME.

GÉRONTE.

FINETTE.

cruë la Comtesse;

FINETTE.

QU'Y-a-t'il de nouveau, Monsieur mon Oncle ?
On m'a dit que vous me demandez.

GÉRONTE.

Oùy, ma Nièce, je suis bien aise de vous parler un peu à cœur ouvert, & que vous me parliez de même : ça, vous avez vû le Marquis ? je conviendray avec vous qu'il n'est pas fort aimable, mais c'est un homme de grande qualité qui vous honore en vous recherchant : j'ay d'ailleurs mes raisons pour vouloir ce mariage, & sans vous en faire le détail, il me suffit de vous dire qu'il y va de la plus grande partie de ma fortune & de la vôtre ; c'est-là l'essentiel. Comptez ; ma Nièce, qu'un mary qui vous apporteroit cinq cens mille livres en mariage, vous en apporteroit moins que celui-cy ne peut vous en conserver. Pour ce qui est de son caractère, que vous pourriez m'opposer, je n'y vois rien de tout-à-fait mauvais, & à vous dire la vérité, j'y trouve assez de conformité avec le vôtre. Enfin, c'est un homme dont vous serez la maîtresse de toutes façons ; & ce n'est pas un petit avantage pour une femme. En un mot, c'est une affaire résoluë, où il n'y a plus à balancer : c'est à vous, ma Nièce, à la finir de bonne grace, & à ne point faire en cette occasion quelque

66 LES AMANTS DE'GUISEZ,
éclat inutile, & qui ne tourneroit qu'à vôtre confusion.

FINETTE.

Eh bien, Monsieur, avez-vous tout dit?

GERONTE.

Oüy.

FINETTE.

Et moy ; je vous dis à mon tour que je trouve vôtre Marquis, impertinent, mal-fait, déplaisant, imbécille ; que je ne m'embarasse point des raisons que vous pouvez avoir ; que je veux me marier pour moy, & non pour vous ; que la grande qualité du Marquis n'empêche pas qu'il ne soit un sot ; que je ne veux pas me donner la peine de conduire un pareil animal, que je ne puis le souffrir, que je le hais, que je ne l'épouseray jamais. Vous m'avez dit vos sentimens ; voilà les miens, & je suis vôtre servante.

GERONTE.

Un moment, ma Nièce, écoutez-moy.

FINETTE.

Qu'avez-vous encore à me dire ?

GERONTE.

Ecoutez-moy, vous dis-je. Jusqu'icy je vous ay parlé en Oncle qui s'interesse à vôtre bonheur ; je vais vous parler en homme qui veut être obéi. Vôtre fortune dépend de moy : je n'ay que deux mots à vous dire ; où le Notaire qui va arriver, fera ce soir vôtre Contract de mariage avec le Marquis, où par un bel

& bon acte que je luy feray faire, je vous ôteray tout mon bien pour le mettre sur une tête plus sentée que la vôtre, ma Nièce. Après cela, je n'écoute plus rien; prenez vôtre résolution; & faites vous-même vôtre ruine, ou vôtre fortune. Adieu.

SCENE SIXIEME.

FINETTE *seule.*

MA foy, cela est sec; & voilà ma pauvre maîtresse dans une étrange situation. Ah! la voilà.

SCENE SEPTIEME.

LA COMTESSE FINETTE.

LA COMTESSE.

J'AY tout entendu Finette, je suis perduë; & me voilà réduite au dernier desespoir.

FINETTE.

Eh, là, là, Madame, remettez-vous. Quoy? faut-il se laisser abbattre ainsi avant le coup? toute espérance n'est pas encore perduë.

LA COMTESSE.

De quelle espérance voudrois-tu me flatter? ne me vois-je pas obligée par la cruauté de mon Oncle à souscrire à ma ruine, ou au mariage que je déteste.

FINETTE.

Cela est embarrassant, je l'avoué ; mais encore un coup, il y a du remede ; & si le Chevalier me tient ce qu'il m'a promis, il peut encore vous tirer d'embarras.

LA COMTESSE.

Que t'a-t'il promis ? dis, rassure moy, si tu le peux ; je n'ay plus de confiance qu'en toy.

FINETTE.

Pardonnez-moy si je ne vous dis point dequoy il est question : ce sont expédiens, que peut-être vous n'approuveriez point, mais qui sont nécessaires dans des conjonctures aussi desesperées. Paix. . . . j'entends. . . . j'entrevoiy de ce côté le Chevalier, & le Marquis. Passons sans bruit de celuy-cy. Avant qu'il soit peu, nous sçaurons ce que nous aurons à esperer, ou à craindre.

LA COMTESSE.

Quoy ? quel mystere me fais-tu ?

FINETTE.

Venez, venez, vous dis-je ; éloignons-nous.

LA COMTESSE.

Il faut t'obéir.



SCENE HUITIEME.

LE CHEVALIER. VALENTIN *crû le Marquis.*

VALENTIN.

Oh! parbleu, je ne sçavois pas, moy, que vous eussiez des prétentions sur le cœur de la Comtesse; & il falloit me dire cela d'abord.

LE CHEVALIER.

Eh quoy, ventrebleu, pouviez-vous douter que je fusse aimé de cette belle?

VALENTIN.

Moy, je ne m'en suis point douté du tout; & puis que cela fait-il? chacun pousse sa pointe de son mieux.

LE CHEVALIER.

Oüy, morbleu, oüy, chacun pousse sa pointe: *Il met l'épée à la main.* Et voilà celle que je pousse, quand on ose m'outrager.

VALENTIN.

Moy, vous outrager? ma foy, je n'y ay pas pensé.

LE CHEVALIER.

Oh! vous n'y avez pas pensé, Monsieur, vous n'y avez pas pensé? Eh quoy, morbleu, je vous croyois homme d'honneur.

70 LES AMANTS DE'GUISEZ,
VALENTIN.

Je le prétends bien ainsi , & je vous le feray voir,
à part.
Ah, la maudite promenade !

LE CHEVALIER.

Allons , Marquis , allons ; où . . .

VALENTIN.

Marquis vous-même ? Pour qui me prenez-vous ?
à part
C'est fait de moy.

SCENE NEUVIÈME.

LE MARQUIS. LE CHEVALIER. VALENTIN.
crû Valentin. *crû le Marquis.*

LE MARQUIS.

QUE veut dire cela , Messieurs ? trêve un moment ;
que je sçache , au moins , le sujet de vôtre que-
relle.

LE CHEVALIER.

Moins que rien. Vôtre Maître vient icy m'enlever
ma conquête , & je luy ay fait mettre l'épée à la
main.

VALENTIN.

Oüy , morbleu , & nous nous sommes battus en
gens de cœur.

LE CHEVALIER.

Adieu ; je suis content du petit àvantage que j'ay eu sur le Marquis. *Il veut se retirer.*

LE MARQUIS.

Un mot , un mot , Monsieur le Chevalier.

LE CHEVALIER.

Je n'ay que faire à vous , mon amy , je ne vous connois pas.

LE MARQUIS.

Vous m'allez connoître , Chevalier , vous m'allez
à Valentin.
connoître. Eloigne toy , & prens garde que personne ne vienne icy nous interrompre.

VALENTIN.

Quoy , Monsieur ?

LE MARQUIS.

Tout est perdu pour moy , Valentin , Géronte épouse Finette , & je ne hazarde plus rien.

LE CHEVALIER. *à part.*

Valentin ? Qu'est-ce que tout cecy veut dire ?

LE MARQUIS.

Que c'est moy qui suis ce Marquis , sur lequel vous oseriez peut-être vous vanter d'avoir eu quelque avantage , & que je ne suis pas homme à vous en

72 LES AMANTS DE'GUISEZ,
céder aucun. Vous êtes homme d'honneur, & vous
m'en ferez raison.

LE CHEVALIER.

Oh ! parlez. . . . *Voyant entrer Gêronte.* très vo-
lontiers.

SCENE DIXIEME.

GERONTE. LEMARQUIS. LE CHEVALIER. VALENTIN.

GERONTE.

QU'y a-t'il donc, Messieurs ? & qu'est-ce que je
vois ?

LE CHEVALIER.

Ce n'est rien. Ne faites point de bruit de tout
cecy. On vous trompoit, Seigneur Gêronte ; j'ay
voulu débrouïller toute cette aventure, j'en suis venu
à bout. Voilà le vray Marquis ; l'autre est un fourbe.
Je vous souhaite le bon soir. Adieu. *Au Marquis.*
Épouse, mon amy, épouse, tu es le maître ; je ne
m'y oppose plus.

SCENE ONZIEME.

GERONTE. LE MARQUIS. VALENTIN.

GERONTE.

QU'ENTENS-JE ? & que veut dire tout ce cy ?

LE MARQUIS.

Monſieur, vous voyez un homme au deſeſpoir d'avoir abuſé de vôtre crédulité. Je ſuis, il eſt vray, le Marquis, dont le Seigneur Argan vous a propoſé l'alliance ; & je dois. . . .

GERONTE.

Ah ! vrayment, Monſieur, j'en ſuis ravy ; & ma Nièce n'aura pas de peine. . . .

LE MARQUIS.

Non, Monſieur, Madame vôtre Nièce ne doit point approuver un choix, dans lequel elle trouveroit ſi peu d'avantage.

GERONTE.

Vous vous môquez, Monſieur ; c'en eſt un conſidérable pour ma Nièce, & pour moy, qu'une alliance comme la vôtre ; & vous devez compter. . . .

LE MARQUIS.

Mais, Monſieur, il faut vous l'avouer, j'aime ailleurs ; & ma paſſion eſt telle, que je ne ſeray jamais le maître de la vaincre.

GERONTE.

Je voy bien, Monſieur, que vôtre politèſſe rejette ſur une cauſe étrangere un refus, dont les extravagances de ma Nièce ſont la ſeule cauſe. Mais quand vous ſçaurez, . . .

LE MARQUIS.

Non, Monsieur, n'en accusez point Madame la Comtesse ; son mérite, sa beauté, n'étoient que trop capables de séduire mon cœur ; mais, hélas ! vous sçavez quelle est la force d'une premiere inclination.

GERONTE.

Vôtre procedé m'étonne, à ne vous point mentir, & je ne voy pas à quel dessein vous prenez la peine de venir de si loin pour m'apprendre que vous êtes amoureux.

VALENTIN.

Au moins, Monsieur, ce n'est pas ma faute.

LE MARQUIS.

C'est chez vous, Monsieur, que j'ay pris cet amour dont vous avez à vous plaindre : c'est par les yeux de la charmante Finette qu'il s'est introduit dans mon cœur, & que j'ay perdu la raison & la liberté.

VALENTIN.

Il n'a jamais rien dit de si vray.

GERONTE.

Comment, Finette ?

LE MARQUIS.

Oüy, Monsieur ; & je ne vous le dis qu'en tremblant.

GERONTE.

Oh ! oh ! dites-moy, je vous prie, à t'elle répondu à cette belle passion là ?

LE MARQUIS.

Non , non , Monsieur , ne craignez rien : Elle a de trop bons yeux , & trop de raison. La fortune de Géronte doit l'emporter sur le defastre de ma maison.

VALENTIN.

Oh ! Monsieur , elle a pris le bon party.

GERONTE.

Que voulez-vous dire ? Est-ce qu'elle a été assez imprudente ?

LE MARQUIS.

Toute l'imprudence vient de ma part , Monsieur , foyez assuré de son innocence. La voicy. Accordez-moy pour grace unique qu'elle ne soit point la victime de mon indiscretion.

SCENE DOUZIEME.

GERONTE. LE MARQUIS. LA COMTESSE.

crië Finette.

FINETTE

VALENTIN.

crië la Comtesse.

GERONTE.

APPROCHEZ , approchez , je vous le conseille , ma foy , de vous joüer ainsi de nous.

LA COMTESSE.

Quoy , Monsieur , vous sçavez ?

GERONTE.

Oüy, oüy, je sçais tout ; & je vous apprendray.

LA COMTESSE.

Helas ! Monsieur, point de courroux, je venois à dessein de vous instruire de tout moy-même, & de vous en demander pardon. La seule crainte du mariage que vous me proposiez, a fait tout mon crime ; & je viens vous demander à genoux de ne me point contraindre à un hymen, que je crains plus que la mort. *Elle se jette aux genoux de Géronte.*

GERONTE.

Le compliment est des plus doux : Allez, vous êtes une impertinente.

LA COMTESSE.

Non, Monsieur, après cet éclat, je me trouve moy-même indigne de vos bontez : je ne vous demande rien de tous vos biens ; & je n'attens de vous que la seule permission de demeurer dans mon état, & de me retirer même.

GERONTE.

Comment de vous retirer ? pour suivre apparemment un homme qui vous a démonté la cervelle ? Vous me paroissiez tantôt si raisonnable. Oh ! oh ! la vûz d'un joly homme vous a bien fait faire du chemin en peu de temps.

LA COMTESSE.

O Ciel ! que me dites-vous ?

LE MARQUIS.

Seroit-il possible, charmante Finette?

LA COMTESSE.

Il n'est plus question de Finette, Valentin, depuis que mon Oncle sçait qui je suis. Cette déclaration doit vous apprendre vôtre devoir.

GERONTE.

Quoy? que voulez-vous dire? Vous, ma Nièce?

LA COMTESSE.

D'où vous vient cette surprise, Monsieur? ne m'avez-vous pas dit que vous le sçaviez déjà?

GERONTE.

Moy? non.

FINETTE.

Oüy, Monsieur, voilà vôtre véritable Nièce, & je suis, moy, Finette, vôtre servante.

GERONTE.

Ouf!

LE MARQUIS.

Ah! Madame, ne nous trompez-vous point? vous êtes la Comtesse? & c'est pour vous que j'ay ressenty l'amour le plus pur & le plus tendre.

LA COMTESSE.

Cessez de m'offencer, Valentin.

78 LES AMANTS DE'GUISEZ,
LE MARQUIS.

Non, Madame, ce n'est plus Valentin qui vous offense; c'est le Marquis, c'est l'amant le plus tendre & le plus passionné, qui vous adore. Monsieur votre Oncle peut vous dire ce qui en est, & de quelle façon je vous aime.

GERONTE.

à part.

Je suis confondu.

LA COMTESSE.

Quoy, Monsieur, seroit-il possible? . . .

GERONTE.

Et oüy, Madame ma Nièce, cela est possible. Voilà, je vous avoüe, une aventure qui me met l'esprit à l'envers.

LE MARQUIS *aux genoux de Géronte.*

Monsieur!

LA COMTESSE *aux genoux de Géronte.*

Mon cher Oncle!

GERONTE.

J'ay peine à reprendre mes sens. Mais dites-moy de bonne foy, vous étiez-vous donné le mot?

FINETTE.

Tenez, Monsieur, je v'oy le fin de tout cecy. Ils ont eu tous deux la même crainte, qu'un mariage fait par Procureur, ne convînt pas à leurs inclina-

tions ; & à vous dire vray, c'est un coup du hazard que vous ayez si bien rencontré. Tous ces mariages qu'on fait sans se connoître, ne réussissent pas aussi bien que celui-cy. Mais ils ont du moins cette obligation à leur déguisement, d'être assurez du cœur l'un de l'autre. Ce n'a été ny le rang, ny l'interêt qui a donné naissance à leur passion. Pour moy, Monsieur, j'espère qu'en faveur d'une si belle union, vous me pardonneriez toutes mes impertinences. Je reprends desormais ma place, & ma raison ; reprenez aussi la vôtre.

GERONTE.

Oüy, ma chere Nièce, oüy, je t'ay trop fait voir ma tendresse, pour la vouloir démentir : sois heureuse avec le Marquis, j'y consens.

FINETTE.

Mais, Monsieur, de cette belle affaire là, voilà un Marquis & une Comtesse dégradés de noblesse, & il est de votre honneur qu'un mariage que vous souhaitiez si ardemment, s'accomplisse.

à Valentin.

Le cœur t'en dit-il, Marquis ?

VALENTIN.

Oüy, belle Comtesse de mon ame, je veux que l'on nous dégrade tous deux, si je ne t'aime à la folie.

GERONTE.

Allez mes enfans, je consens à tout, & je veux vous faire du bien à l'un & à l'autre. J'ay trop de

80 LES AMANTS DE'GUISEZ,
joye de tout cecy, pour que vous ne vous en sen-
tiez pas.

VALENTIN.

Vivat le Seigneur Gêronte ! Ma foy ! nous pour-
rions bien faire un jour des Marquis, belle Com-
tesse ; & il y en a bien dont les premiers titres ne
valent pas mieux que les nôtres.

FIN.

PHARAMOND,

TRAGÉDIE.

*Par Monsieur de C****



A PARIS;

Chez PRAULT Fils, Quay de Conty, vis-à-vis la
descente du Pont-Neuf, à la Charité.

M. DCC. XXXVI.

Avec Approbation & Privilège du Roy.

THE HISTORY OF THE

ROYAL SOCIETY OF LONDON



1662

Printed by J. Sturges, at the Royal Society, in the Strand, near St. Dunstons Church, London.

THE HISTORY OF THE
ROYAL SOCIETY OF LONDON



A MONSEIGNEUR
LE COMTE
DE SAINT-FLORENTINE
MINISTRE
ET SECRETAIRE D'ÉTAT;
ET COMMANDEUR DES ORDRES DU ROY;



MONSEIGNEUR,

*Vos bontez ont agréé mon respect &
mon attachement ; mais je souffrois de ne
pouvoir faire éclater ma reconnoissance par*

EPI T R E.

un hommage public. LA TRAGÉDIE DE PHARAMOND m'en fournit une occasion bien précieuse; Et tel que soit son succès, il remplit toute mon espérance, puisque Vous me permettez de la faire paroître sous vos auspices.

Je pourrois m'acquitter envers un autre, en lui offrant dans un Epitre Dédicatoire, un tissu de louanges, peut-être peu méritées. Mais pour Vous, MONSEIGNEUR, il faut se taire sur vos vertus : on ne peut vous louer sans vous déplaire.

Comment après cela oserois-je Vous dire que le caractère de VINDORIX, qui a mérité sur le Théâtre quelques applaudissemens, que son amour pour son Roy, son zele pour la Patrie, sa probité exacte, sa fermeté inébranlable, son attachement à tous les intérêts de l'Etat : Que tous les traits

ÉPI T R E.

en un mot, que j'ai rassemblés pour tracer l'idée d'un excellent Ministre, ne sont point un tableau d'imagination; mais que c'est un portrait ressemblant, que j'ai voulu exposer aux yeux du Public.

J'ai l'honneur d'être avec un très-profond respect,

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble & très-obéissant
Serviteur, C * * *

A C T E U R S.

PHARAMOND, Roy des François.

VINDORIX, Ministre & Favori du
Roy.

MAXIME, Général des Romains, &
Préteur de la Belgique.

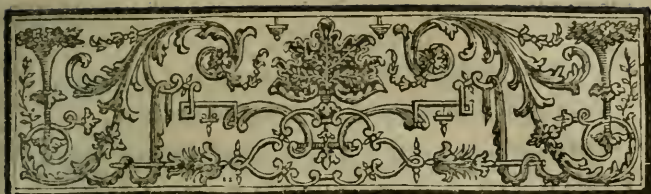
ARMINIE, Captive, reconnue fille de
Vindorix.

AMBIOMER, Chef des Gaulois de la
Celtique.

SEGESTE, Gaulois attaché à Vindorix.

Suite de Francs, de Gaulois & de Romains
vaincus.

*La Scene est à Reims dans le Palais du
Roy.*



PHARAMOND,

T R A G E D I E.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE

ARMINIE, AMBIOMER.

A M B I O M E R.



U I, je reviens dans Reims faire éclater ma joie

Vers le Roy. des François la Celtique m'envoie.

J'amene des secours pour soutenir ses droits.
La Cause de ce Prince est celle des Gaulois.

A

Il vient briser le joug d'un honteux esclavage.
 Descendu de Francus, la Gaule est son partage ;
 Tout semble concourir à servir son dessein ,
 Nos cœurs , comme son bras, l'ont élu Souverain ;
 Et le Ciel est pour lui contre la tyrannie.
 S'il connoît un Vainqueur, c'est vous, belle Arminie ;
 Et c'est avec transport qu'Ambiomer apprend
 Que vos yeux ont soumis ce jeune Conquérant.
 Sa Captive l'arrête, & l'enchaîne auprès d'elle.
 Ce triomphe éclatant, cette gloire nouvelle ;
 Aux yeux de l'univers réparent vos malheurs.
 Et la main d'un Héros doit essuier vos pleurs.

A R M I N I E.

C'est cette même gloire, à vos yeux si flatteuse,
 Qui comble sans retour ma destinée affreuse.

A M B I O M E R.

D'un juste étonnement vous frappez mes esprits.

A R M I N I E.

Ambiomer, doit-il en paroître surpris ?
 Il a connu mon cœur, ignore-t'il mes peines,
 Lui, qui fut si long-tems compagnon de mes chaînes ?
 A-t'il donc oublié, depuis qu'il ne l'est plus
 Que pour un autre objet mes sens sont prévenus ?
 Que les soins d'un Romain obtinrent mon estime ;
 Et que ma main est dûe à l'amour de Maxime ?

A M B I O M E R.

Vos destins ne sont plus asservis à sa loy.

A R M I N I E.

En ai-je plus de droit de lui manquer de foy ?

A M B I O M E R.

Il est notre ennemi. Ce titre vous dégage.

A R M I N I E.

Je n'en ferois pas moins infidèle & volage.

A M B I O M E R.

Dans un attachement par l'honneur combattu ;
 Notre infidélité devient une vertu ;
 Quand la raison s'oppose au feu qui nous anime ;
 L'amour est une erreur , & la constance un crime.
 Suivons les sages mœurs des François généreux ,
 La gloire a seule droit de fixer tous leurs vœux.
 Fidèles à leur Roy , plutôt qu'à leur tendresse ;
 Constans dans leur devoir , & non dans leur foiblesse :

A R M I N I E.

Donnez un plus beau nom au feu qui me retient.
 L'estime l'a produit ; la raison le soutient :
 Maxime doit sur-tout vous être respectable.
 Songez qu'à ses bontez vous êtes redevable ,
 Et que vos fers rompus sont un de ses bienfaits.

A M B I O M E R.

Je dois ma liberté plutôt à vos attraits ,

En vain fans votre appui , je l'aurois demandée ,
 C'est à vos seuls desirs qu'elle fut accordée ,
 Et ma reconnoissance éclate en ces momens ,
 En osant vous parler contre vos sentimens .

A R M I N I E .

Quels que soient vos discours , & quoiqu'on ose dire ,
 Rien ne peut dans mon ame affoiblir son empire .
 Tout me rappelle en lui la perte que je fais .
 Et mon destin présent augmente mes regrets ,
 L'himen alloit tous deux nous lier de sa chaîne ,
 Quand Cesar l'appella , pour se rendre à Ravene .
 Il partit pénétré d'un noir pressentiment ,
 Moi-même je frémis de ce retardement ,
 Il rassura mes feux par l'adieu le plus tendre ;
 Et laissa dans ces murs Varus pour les défendre .
 Vous n'étiez que trop vrais , présages de son cœur !
 Le Prince des François guidé par la valeur ,
 Comme un torrent fougueux , part des bords Ger-
 maniques ,
 Franchit le Rhin & fond dans les plaines Belgiques ,
 Abbat l'Aigle Romaine , en son rapide cours ,
 Paroît , assiege Reims , & le prend en deux jours :
 Retour dur & cruel ! Fatale destinée !
 Qui dans de nouveaux fers plonge une infortunée ,
 Et si près de l'unir au plus grand des Romains ,
 Lui fait subir le joug des Francs & des Germains .

A M B I O M E R.

Qu'entens-je ? Juste Ciel ! se peut-il qu'Arminie ,
 Regarde comme un mal le bien de sa patrie ?
 C'est pour nous affranchir d'un pouvoir étranger ,
 Que sous ses justes loix leur Chef vient nous ranger.
 Sa conquête en ces lieux devient une justice :
 Si vous devez gémir , c'est d'aimer un patrice.
 Vous , Gauloise , brûler pour un de nos Tyrans ,
 Qui d'un supplice infâme ont flétri vos parens !
 Avez-vous oublié leur barbarie extrême ?
 A votre seul récit j'en ai frémi moi-même.
 C'est peu , me disiez-vous , d'avoir subi par eux ,
 Dès mes plus jeunes ans , un esclavage affreux :
 Les cruels de douleur ont fait mourir ma mere ;
 J'ai , pour comble d'horreur , vû mon pere & mon frere ;
 Accablés sous le poids de leurs fers inhumains ,
 Et traînés pour servir de spectacle aux Romains.
 Après un tel aveu , se peut-il que votre ame ,
 Ose dire qu'elle aime , & qu'un Romain l'enflame ?

A R M I N I E.

Vous-même oubliez-vous que d'un trépas honteux ,
 Ce Romain a sauvé mon pere malheureux ?
 C'est un trait éclatant dont j'ai sçû vous instruire.

A M B I O M E R.

Ce pere infortuné , sçavez-vous s'il respire ?

A R M I N I E .

Si j'ignore son sort , je suis instruite au moins ,
 Qu'il se vit arraché du Cirque par ses soins .
 Voilà ce que j'ai sçu de Maxime lui-même :
 Voilà ce qui m'attache à sa vertu que j'aime ;
 Et voilà dans mon cœur ce qui doit lui donner
 Un pouvoir , & des droits que rien ne peut borner ;
 Il l'a trop mérité par un si grand service .
 Je ne puis l'oublier sans lui faire injustice ;
 Il ne doit point souffrir d'un fatal préjugé ,
 Du crime des Romains il s'est trop bien purgé ;
 Ma haine agit contre eux sans nuire à ce grand homme ,
 Et je chéris Maxime autant que je hais Rome .

A M B R I O M B R .

Il est par votre estime assez récompensé :
 D'un sentiment plus vif , votre devoir blessé ,
 Veut que vous réserviez , votre amour pour un autre ;
 Qui ne combatte pas mon país & le vôtre .
 Pouvez-vous balancer entre son Prince & lui ?
 L'un est son destructeur , & l'autre est son appui .
 Voyez dans Pharamond un Héros qui vous aime ,
 Appelé par les Dieux & par les Gaulois même ;
 Qui fait subir à tous son ascendant vainqueur ,
 Et peut vous faire part un jour de sa grandeur .

ARMINIE.

Son bras , peut à son gré triompher dans la guerre ;
 Il peut renouveler la face de la terre ,
 Selon sa volonté , transporter les Etats ,
 Créer un nouveau peuple , & changer les climats ;
 Mais toute la valeur de ce Chef magnanime ,
 Ne peut soumettre un cœur défendu par Maxime.

AMBIOMER.

En aimant ce Romain , quel est donc votre espoir ?
 Songez que Pharamond vous tient en son pouvoir.
 Il est grand , généreux , & sensible au mérite ,
 Mais fier , impétueux , quand un refus l'irrite.

ARMINIE.

Eh , voilà ce qui met le comble à mes ennuis.
 Son amour fait l'horreur de l'état où je suis.
 Mon ame , comme Roy , le révère & l'admire ,
 Mais mon cœur , comme amant , redoute son empire.
 S'il a tous mes respects , Maxime a mes désirs ,
 Tous deux différemment partagent mes soupirs.

AMBIOMER.

Ah ! ne souffrez donc plus qu'un si grand Roy s'oublie,
 Retarder ses exploits , c'est trahir la patrie.

ARMINIE.

Depuis un mois entier , c'est de quoi je gémis ;
 Mais ce n'est pas assez. Aux yeux de mon païs ,

Je prétends me laver d'un si cruel reproche.
 Je vois dans ce moment Pharamond qui s'approche.
 Par vos discours ici réveillez sa fierté.
 Je fors pour vous laisser parler en liberté :

(Elle sort.)

S C E N E I I.

P H A R A M O N D , A M B I O M E R.

A M B I O M E R.

S Eigneur, de vos succès la Celtique informée ;
 Vous apprend par ma voix combien elle est char-
 mée.

Elle vient se placer au rang de vos sujets.
 Et pour contribuer à vos justes projets ,
 Des Guerriers qu'elle enfante, elle a choisi l'élite,
 Et les a fait ici marcher sous ma conduite ;
 Ils sont impatiens de combattre pour vous ,
 Et le seul nom de Rome excite leur courroux.

P H A R A M O N D.

J'aime un courroux si noble, & je vous associe ,
 De tous les vrais Gaulois mon Camp est la patrie.
 Vous aviez cent Tyrans, & vous n'aurez qu'un Roy.
 Je veux que l'amour seul vous soumette à ma loy ;

Je vais être pour vous ce que furent mes peres;
Et dans tous mes François vous trouverez des freres.

S C E N E I I I.

PHARAMOND, VINDORIX, AMBIOMER.

V I N D O R I X.

Venez, Seigneur, venez dans un péril si prompt;
Hâtez-vous aux Soldats de montrer Pharamond,
Votre absence est pour eux une cruelle injure.
Et jusqu'à l'insolence ils portent le murmure;
Ils ne se bornent point aux cris séditieux,
Ils sement contre vous des bruits injurieux.

P H A R A M O N D.

Contre moi, Vindorix? eh! que peuvent-ils dire?

V I N D O R I X.

Un autre en ce moment craindroit de vous instruire;
Mais je dois vous parler avec sincérité.

P H A R A M O N D.

Tu sçais que j'ai toujours aimé la vérité:
Qu'un Gaulois que j'estime a droit de me l'apprendre,
Et qu'un Prince François mérite de l'entendre.

V I N D O R I X.

Par vos ordres, Seigneur, absent depuis un mois;
J'arrive ce matin dans le Camp des François.

Sur le front des Soldats je vois la douleur peinte ;
Et leur silence affreux , glace mon cœur de crainte.

Je conjure l'un d'eux d'éclaircir mon effroy ,

Et plein d'empressement je demande mon Roy.

» Va le chercher , dit-il , aux genoux d'une esclave ;

» Ce Conquérant si fier , & ce Guerrier si brave ;

» Qui renfermé dans Reims , s'endort dans les plaisirs ,

» Et perd le tems de vainere à pouffer des soupirs.

» C'est ainsi qu'il répond à nos destins prosperes :

» Et qu'il fonde un Empire , ou régnerent ses peres :

» Voilà le prix des maux que nous avons soufferts ,

» Et des coups dont pour lui nous sommes tous couverts.

» Pour faire triompher ce Chef qui nous oublie ,

» Nous avons tout quitté , famille , amis , patrie :

» De nous servir de pere il nous avoit promis ,

» Il manque à son serment , ne soyons plus ses fils ,

» Il deserte son Camp , pour suivre une captive ,

» Pour revoir nos paréns fuyons de cette rive :

» Ces derniers ont sur nous un plus juste pouvoir ,

» L'un est une foiblesse , & l'autre est un devoir.

Je veux d'un tel discours réprimer la licence ;

Mais tous les Compagnons s'arment pour sa défense ,

Tous font voir à mes yeux un désespoir égal.

Le désordre s'augmente & devient général.

Tout le Camp mutiné , vous demande en tumulte ,
La voix de la raison n'est plus ce qu'il consulte.
Si vous ne paroissez pour calmer ces esprits ,
Il ne s'en tiendra point à d'inutiles cris.
Songez qu'il ne fuivra que sa rage enflammée ;
Et que la fin du jour peut vous voir sans armée.

P H A R A M O N D.

Les lâches , loin de moi sont sortis du respect.
Mais tu les verras tous trembler à mon aspect.
Tel est du vil Soldat l'ordinaire bassesse ;
Il se plaint par envie , & se tait par foiblesse.
Mon ame est au-dessus de ces vaines rumeurs ,
Et ne s'abaisse point à craindre ses clameurs.

V I N D O R I X.

Mais le Soldat , Seigneur , est fondé dans sa plainte ,
Et doit , tout vil qu'il est , vous donner de la crainte.
Il est votre Public , & des bruits qu'il répand ,
Malgré vos fiers dédains , votre grandeur dépend.
Vous devez à ses yeux vous montrer estimable.
Et ce titre le rend un Juge respectable.
A vos commandemens asservi chaque jour ,
Il devient sous ce nom , votre Maître à son tour.
Le dernier des Guerriers qui rampe dans l'armée ,
Se voit l'arbitre né de votre renommée.
Il peut du moindre soufle en obscurcir l'éclat ;
Et la gloire du Chef est aux mains du Soldat.

Son estime pour lui sert de règle à la terre ,
 Et formé un Tribunal , souverain dans la guerre ,
 Qui jugeant ses exploits , & péfiant ses travaux ,
 Elève un Conquérant , ou dégrade un Héros ;
 Elle trace de lui cette premiere idée ,
 Sur qui l'opinion paroît toujours fondée ,
 Et dans tous les esprits en imprime les traits ,
 Qui gravés une fois , ne s'effacent jamais.
 De la prévention c'est en vain qu'il appelle ,
 Son pouvoir rend l'estime , ou la haine éternelle.
 Vous devez plus qu'un autre en craindre les effets ,
 Vous , qui venez régner sur de nouveaux fujets ,
 Et jettant d'un Etat les fondemens solides ,
 Voulez fixer ici vos conquêtes rapides.
 Dans cette grande époque , où l'univers jaloux ,
 Attache avidement tous ses regards sur vous ;
 Vous devez sur vos pas veiller d'un soin extrême ,
 Et dans chaque Guerrier vous respecter vous-même.
 Captiver leur suffrage ; & Roy par la valeur ,
 Vaincre votre ame enfin , pour subjuguier la leur .

P H A R A M O N D .

Qui, moi? Je ne prends point pour Juge leur caprice ;
 J'ai les plus nobles Chefs qui me rendront justice .

V I N D O R I X .

Vous n'aurez point leur voix , ne vous en flattez point ,
 Et comme le Soldat , ils pensent sur ce point .

Tous d'un commun accord , condamnent votre ab-
sence ,

Ceux même qui vous sont liés par la naissance ,
Clotaire , Sigebert , Marcomire , & Sunnon ,
Moi-même , si près d'eux j'osois placer mon nom ,
Je blâmerois l'oubli qui du camp vous sépare.

P H A R A M O N D.

Quoi ! Vindorix aussi contre moi se déclare ?

V I N D O R I X.

Seigneur , je fus toujours l'esclave de l'honneur ,
Et l'ami de mon Roy , sans être son flatteur .
C'est moi qui dans la Gaule , où le Ciel me fit naître ,
Ai conduit Pharamond pour s'en rendre le maître ,
Je ne laisserai point mon ouvrage imparfait ;
Et je dois vous presser à vaincre tout-à-fait .
Ce jour doit décider du destin de la France .
Le tems est précieux , partons en diligence :
Le péril est plus grand que je ne vous l'ai peint .
C'est peu , Seigneur , c'est peu du François qui se
plaint ,

Votre fier Allié le Bourguignon murmure .
Votre séjour ici lui paroît une injure ,
Faites par votre amour à la sœur de son Roy ,
A qui par un Traité j'ai promis votre foy .

SCÈNE IV.

PHARAMOND, VINDORIX,
AMBIOMER, SEGESTE.

SEGESTE.

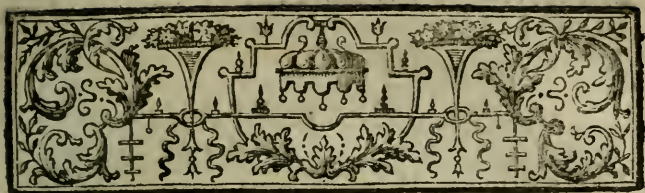
AH! Seigneur, pardonnez à l'effroi qui m'amène;
On voit déjà vers nous marcher l'Aigle Romaine;
Et pour venger Varus; vaincu par votre bras,
Maxime est de retour & s'avance à grands pas.

PHARAMOND.

Dissipe la frayeur de ton ame allarmée:
Je vais, puisqu'il le faut, me montrer à l'armée:
Je sçaurai, Vindorix, couronner mes exploits;
Et triompher de Rome avec les seuls Gaulois:
A mon destin déjà son étoile est soumise;
* Veille dans ce Palais, de peur d'une surprise:
Je ne veux qu'un instant pour calmer les mutins;
Pour combattre Maxime & chasser les Romains:

* A Vindorix.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

VINDORIX, SEGESTE.

SEGESTE.

D'Où naît l'inquiétude, où vous paroissez être ?

VINDORIX.

Faut-il que le devoir retienne ici ton Maître ?

Trop heureux le Soldat qui combat les Romains.

SEGESTE.

Cette ardeur me surprend

VINDORIX.

Les François sont aux mains ,

Et je ne puis comme eux dans un sang que j'abhorre ,
Me baignant tout entier

S E G E S T E .

Mais quel sujet encore ,
Peut contre ces Romains vous donner tant d'hor-
reur ?

Votre haine contre eux dégénéré en fureur .

V I N D O R I X .

Les monstres ! je voudrois en éteindre la race ,
Effacer de leur nom jusqu'à la moindre trace :
Et dans leurs flancs ouverts , laver l'affront honteux . . .
Je n'en puis rappeler le souvenir affreux ,
Sans un frémissement qui redouble ma rage ,
Et leur destruction est peu pour cet outrage .
Par ces tyrans cruels & détestés par tout ,
Qui sont polis par art , & barbares par goût ,
En vil Gladiateur je me suis vû traduire ,
Et livré dans un Cirque aux yeux de tout l'Empire .

S E G E S T E .

Vous, Seigneur, né d'un sang illustre & révééré ,
Vous être vû l'acteur d'un spectacle abhorré !
Mais comment , & pourquoi leur jalouse puissance ,
A-t'elle pris de vous cette affreuse vengeance ?

V I N D O R I X .

Pour avoir fait le trait d'un digne Citoyen ,
Et soustrait à leur joug mon païs & le tien .

La Gaule respiroit , & de mon seul courage ;
La liberté publique étoit l'heureux ouvrage ;
De ses douceurs en paix déjà nous jouissions ,
Quand Stilicon jaloux du bien des Nations ,
Ce Ministre absolu , le tyran de son Maître ,
Et de ses ennemis le plus mortel peut-être ,
M'assiéga dans Tournai , qu'il prit & saccagea :
Comme un vil criminel de fers il me chargea :
Ma fille d'un Préteur fut le triste partage ,
L'enfance ne la put sauver de l'esclavage ,
De mes bras tout sanglans je la vis arracher :
Stilicon sur ses pas me força de marcher ;
Mais c'étoit peu de moi , ce Vainqueur sanguinaire
Associa mon fils aux malheurs de son pere ;
Honteusement liés , nous ornâmes son char ,
Et nous fumes traînés à la Cour de César.
Alors on nous plongea dans des prisons affreuses ;
Pour attendre le jour de ces Fêtes honteuses ,
Où le Romain se fait un plaisir inhumain ,
De voir avidement couler le sang humain ,
Et paroît plus cruel que le tigre sauvage
Que déchaîne sa main , & que nourrit sa rage ;
Le sexe né timide , & fait pour la pitié ,
Se pare pour ces Jeux , loin d'en être effraïé.
Peuple avide de sang , sans avoir de courage ,
Qui goûte dans la paix les horreurs du carnage.

Des coups loin du danger juge tranquillement ,
Et de la cruauté fait son amusement :

S E G E S T E .

J'écoute ce récit avec impatience ,
Et je suis du péril effraïé par avance.

V I N D O R I X .

L'Instant fatal arrive , où dans le Cirque ouvert ,
Je me vois en spectacle indignement offert ;
On me force à combattre , & d'horribles trompettes ,
Animent contre moi les plus vils des Athlètes.
Ce barbare appareil me pénètre d'horreur ;
Mais bien-tôt leur audace excite ma fureur ,
Mes plus fiers assaillans sont autant de victimes ,
Que j'immole à ma honte , & punis de leurs crimes.
A ces tristes exploits , Rome entière applaudit ,
Ma fierté s'en indigne , & mon front en rougit ;
Avantage odieux , & funeste victoire ,
Indigne de mon bras , & honteuse à ma gloire !
Triomphe humiliant , qui souille la valeur ,
Qui blesse la nature & flétrit le Vainqueur !
Gaulois , dont le courage illustre l'origine ,
Ce sont là les lauriers que Rome vous destine ;
On y voit dans les fers le Héros abbatu ;
Et l'opprobre y devient le prix de la vertu.
Mais, ô comble d'effroi, de vengeance , & de haine !
Un nouveau combatant est conduit sur l'arene ,

J'allois fondre sur lui. C'étoit mon fils. Hélas !
 Il reconnoit son pere, & vole dans mes bras :
 Dieux ! Le meurtre, dit-il, est peu pour ces perfides !
 Et pour plaire à leurs yeux, il faut des parricides.
 De pleurs en même tems, il inonde mon sein,
 Et le fer, à tous deux ; nous tombe de la main.
 Je le tiens embrassé, dans l'instant éfroiable ;
 Qu'on déchaîne sur nous un Tigre épouvantable,
 Il alloit me saisir ; mais d'un pas courageux,
 Mon fils infortuné se jette entre nous deux :
 Pour défendre ma vie, il se livre à sa rage ;
 Je vois au même instant succomber son courage.
 Je le vois expirer, je le vois tout sanglant.
 Pour un pere, grand Dieux ! quel objet accablant !
 Le monstre le déchire, ah ! j'en frémis encore !
 Et partage à mes yeux ses membres qu'il dévore.
 Eperdu, désolé, j'allois venger sa mort,
 Ou plutôt éprouver son déplorable sort,
 Lorsqu'à mon désespoir un seul Romain sensible ;
 Fit rougir l'Empereur de ce spectacle horrible.
 Son secours m'arracha du Cirque redouté,
 Et je lui dois la vie avec la liberté.
 Juge après ce revers, si ma haine est fondée,
 Et si d'un vain transport mon ame est possédée.

SEGESTE.

Mes sens sont pénétrés d'épouvante, & d'horreur,
 Et tous vos mouvemens ont passé dans mon cœur.

Je voudrois , pour punir sa fureur meurtriere :
 Je voudrois comme vous détruire Rome entiere :
 Mais , dites moi , Seigneur , échapé du trépas ,
 Dans quels lieux inconnus portates-vous vos pas ?

V I N D O R I X .

Je m'éloignai de Rome , & dans la Germanie
 J'allois cacher mon nom , & mon ignominie ;
 Mais enfin la raison sçut me faire sentir
 Que des forfaits d'autrui j'avois tort de rougir ;
 Et qu'un suplice injuste , & qui n'est dû qu'au crime ,
 Deshonore l'auteur , & non pas la victime.
 J'osai me présenter au Chef des Saliens ,
 Et de ses interêts je fis bientôt les miens.
 Instruit que Pharamond descendoit des nos Princes ,
 Je conduisis ses pas au sein de nos Provinces.
 Par ce moyen heureux , & seul digne de moy ,
 J'établis dans la Gaule un légitime Roy :
 Je tirai des Romains une noble vengeance ,
 Et de mon bienfaicteur je fondai la puissance.
 C'est ainsi qu'un Guerrier reconnoît les bienfaits ;
 Et c'est par la vertu qu'il punit les forfaits.

S E C E S T E .

L'estime de ce Prince avec sa confiance ,
 Est d'un zele si beau la juste récompense ;
 Et les dons que sur vous sa faveur a versés ,
 Effacent tous les traits de vos malheurs passés.

V I N D O R I X.

Rien ne peut réparer les maux de ma famille ,
J'ai vû périr mon fils , & j'ai perdu ma fille ;
L'heureux sort de mon Roy peut seul me consoler.
Sa captive paroît , & je dois lui parler ;
Segeste ; laissez-nous.

S C E N E II.

V I N D O R I X , A R M I N I E

V I N D O R I X.

LE bien de cet Empire ,
L'interêt de mon Prince , & l'honneur qui m'inspire ;
Mon âge , mon rang même , & votre sûreté
Veulent que je vous parle avec sincérité.
L'amour du Roy , pour vous est funeste à sa gloire,
Et l'austere vertu que vous devez en croire ,
Vous défend d'écouter malgré l'orgueil jaloux,
Les soupirs d'un Héros qui n'est pas né pour vous.
Loin de flatter ses vœux , & de nourrir sa flamme .
Vous devez par vos soins l'arracher de son ame ;
Et ne point préférer l'honneur de l'avilir ,
A celui de le rendre au rang qu'il doit remplir.

A R M I N I E .

A suivre vos conseils , Seigneur , je suis portée ;
 Des hommages du Roy loin que je sois flattée ,
 Ils ne font qu'ajouter à mes ennuis affreux.
 Que je puisse obtenir dans mon fort rigoureux ,
 La liberté de fuir pour jamais sa présence ,
 Et le bien de revoir les lieux de ma naissance ,
 C'est tout ce que je veux , & tout ce que j'attens.

V I N D O R I X .

Vous verrez vos desirs remplis dans peu de tems.

A R M I N I E .

Mais qu'osai-je esperer , & quelle est mon envie !
 Tristes murs de Tournai ! Malheureuse patrie !
 Vous n'êtes plus pour moi qu'un objet de douleur.

V I N D O R I X .

Vous avez dans Tournai vû le jour ?

A R M I N I E .

Oùi , Seigneur.

V I N D O R I X .

J'y suis né comme vous , & c'est assez pour prendre

A vos jours malheureux l'interêt le plus tendre.
 D'une fille que j'eus , & qu'un destin jaloux
 Enleva dès l'enfance à mes vœux les plus doux ,
 Vos malheurs & vos traits me rappellent l'image.
 Elle est morte , ou languit dans un triste esclavage.

ARMINIE.

De barbares Soldats, dès mes plus jeunes ans,
M'arracherent comme elle aux bras de mes parens.

VINDORIX.

Ce rapport à mes yeux vous rend encor plus chere.

ARMINIE.

Vous retracez aux miens le souvenir d'un pere,
Seigneur, quoique ses traits légèrement gravés,
Se soient dans ma mémoire à peine conservés,
Vous semblez m'en offrir une image confuse,
Et mon esprit se plaît dans l'erreur qui l'abuse,
Mais hélas ! il n'est plus ce pere infortuné,
Ou dans un lieu-désert, il vit abandonné.

VINDORIX.

Je sens à ce discours que ma pitié redouble,
Parlez, jeune Captive, éclaircissez mon trouble,
De l'auteur de vos jours quels furent les mal-
heurs ?

Je ne veux les sçavoir que pour sécher vos pleurs.

ARMINIE.

Ah ! Je ne puis, Seigneur, sans frémir d'épouvante
Tracer à vos regards sa disgrace effraïante !
Les perfides Romains lui firent éprouver,
Dans le Cirque. Seigneur, je ne puis achever.

VINDORIX.

Dans le Cirque, Grands Dieux !

Oui leur rage inhumaine
 Avec son triste fils l'exposa sur l'arene.
 Un monstre y déchira mon frere malheureux
 Seigneur, vous pâlissez à ce récit affreux ?

V I N D O R I X .

Vindorix ! à ces traits peux-tu te méconnoître !

A R M I N I E .

Vindorix ! Ciel qu'entens-je !

V I N D O R I X .

Oui tu le vois paroître,

Arminie ! O ma fille !

A R M I N I E .

O surprise ! O bonheur !

Je reconnois mon pere aux transports de mon cœur

V I N D O R I X .

Après tant de regrets , je te revois ma fille ,
 La fortune me rend l'espoir de ma famille.
 Mes maux sont réparés, & ces instans flatteurs
 De douze ans de revers réparent les horreurs.
 Je sens par le plaisir d'une vûe aussi chere ,
 Que le bien le plus doux est celui d'être pere.
 Il semble que le sort soit extrême pour nous.
 Après m'avoir frappé de ses plus rudes coups ,
 Il épuisse sur moi ses faveurs ramassées ,
 Et mesure ses dons à ses rigueurs passées.

J'ai retrouvé ma fille , & suis cher à mon Roy.
Elle partagera ses bienfaits avec moi
Mais je me laisse trop emporter par ma joye ,
Et trop plein du bonheur que le Ciel me renvoye
Je paroïs oublier qu'un intérêt plus fort ,
Veut qu'au fond de mon cœur je cache mon transport.
Et tiens un tel secret dans un profond silence.

A R M I N I E.

Vous Seigneur , Qui vous porte à taire ma naissance ?

V I N D O R I X.

L'amour que Pharamond a puisé dans tes yeux.
Il flatte , mais en vain, mes vœux ambitieux.
Cette flâme est contraire à sa gloire jalouse ,
La sœur de Gondebaud doit être son épouse.
Ce nœud doit dans la Gaule affermir sa grandeur ;
Ton destin découvert porteroit son ardeur
A violer bien-tôt sa parole donnée ;
Au mépris de sa foi tu serois couronnée.
Je ne détruirai point ce que j'ai commencé ,
J'aurois même à rougir si j'avois balancé ,
Et je dois immoler dans ce danger sinistre,
Les intérêts du pere aux devoirs du Ministre.
L'avantage du Prince , & le bien des sujets ,
Mon honneur , tout me porte à l'effort que je fais ,
Quand j'étouffe pour eux la voix de la nature ;
Ma fille , de tes sens fais taire le murmure ,

Laisse dans son erreur le Monarque des Francs :
 Fuis plutôt ses regards & sa Cour quelque tems.
 Tu lui dois ces efforts pour guérir sa foiblesse,
 Songe qu'il est plus beau d'écouter la sagesse
 Et d'oser au devoir sacrifier l'orgueil,
 Que d'obtenir un rang qui seroit son écueil.

A R M I N I E.

Ne craignez rien, Seigneur, des désirs d'Arminie ;
 Ce rang ne fut jamais l'objet de son envie.
 L'interdire à son cœur, c'est répondre à ses vœux,
 Et si vous l'exigiez, il seroit malheureux.

V I N D O R I X.

Je suis aussi content de ton obéissance,
 Que je suis étonné de cette répugnance,
 Pour un bonheur qui doit flatter un jeune esprit.
 L'éclat de la grandeur, le charme, & l'éblouit,
 A moins que le pouvoir d'une plus douce ivresse,
 N'efface des honneurs l'image enchanteresse.
 Ma fille, tu rougis, il t'échappe un soupir ?

A R M I N I E.

Du soin qui me l'arrache il faut vous éclaircir.
 D'un pere tel que vous l'amour & la prudence,
 Méritent de mon cœur toute la confiance,
 Mon seul respect pour vous est ma règle aujourd'hui,
 Je dois vous faire juge, entre mon cœur & lui.
 Je vais vous dévoiler ses replis les plus sombres,
 Et vous ôter le soin d'en pénétrer les ombres,

Moins pour justifier ce qu'il ose sentir ,
 Que pour subir l'arrêt qui doit l'affujettir.
 S'il est dans le péril , vous sçavez le conduire,
 Et vous le punirez s'il s'est laissé séduire.
 Malgré le poids des fers & de l'abbatement ,
 Ce cœur a prévenu votre consentement ;
 Il s'est donné , Seigneur ; mais c'est au vrai mérite,
 Et la vertu régit l'ardeur qu'il a produite.

VINDORIX.

Parle , quel est celui que ton cœur ose aimer ?
 Son nom justifiera

ARMINIE.

Je tremble à le nommer ;

C'est

VINDORIX.

Achevez

ARMINIE.

Maxime.

VINDORIX.

Ah ! Quel amant , Grands Dieux !

Le chef des Ennemis , un Romain odieux !

ARMINIE.

Vous ne connoissez pas , Seigneur , quel est Maxime.
 Il doit plus que tout autre attirer votre estime ,
 C'est un Romain illustre , égal aux Marcellus ,
 Digne du tems d'Auguste , & non d'Honorius ;

Dans ma captivité mon Protecteur sincere :
 Mais un titre plus grand fait que je le révére ,
 Du bonheur que je goute , il est l'heureux auteur,
 Et pour tout dire enfin votre Libérateur.

V I N D O R I X .

Mon Libérateur ?

A R M I N I E .

Oui : C'est son secours propice ,
 Qui déroba vos jours à l'indigne supplice ,
 Où les auroit livrés le cruel Stilicon ;
 Et ce trait à l'aimer a forcé ma raison.

V I N D O R I X .

Sur Vindorix lui-même, il a tant de puissance ,
 Qu'il fait céder sa haine à la reconnoissance :
 A la fureur des siens Maxime mit un frein ,
 Et le grand homme en lui rétablit le Romain.
 C'est aux esprits communs, aux ames ordinaires,
 A plier sous le joug des préjugés vulgaires ;
 Mais les cœurs généreux jugent sans passions ,
 Regardent les vertus, & non les nations ;
 Divisés d'interêt la probité les lie ,
 Et Romains ou Gaulois, ils n'ont qu'une Patrie.
 Les climats differens ne changent point leurs mœurs ,
 Ennemis aux combats, amis partout ailleurs.
 Loin de blâmer ton choix, & de gêner ton ame,
 Ma fille, je te loue, & j'applaudis ta flâme.

Du bien que j'ai reçû , tu r'acquittes pour moy ,
Et qui sauva mes jours , est seul digne de toy.

A R M I N I E.

Ah ! Que ne dois-je point aux bontez de mon Pere ?

S C E N E III.

VINDORIX , ARMINIE , AMBIOMER.

A M B I O M E R à *Vindorix.*

A Nos armes , Seigneur , la fortune est prospere.
Pharamond est vainqueur , son triomphe est
entier ,

Les Romains sont défaits , leur Chêf est prisonnier ;
Maxime pris par moi , suit le char de mon Maître.

A R M I N I E à *part.*

Qu'entens-je ?

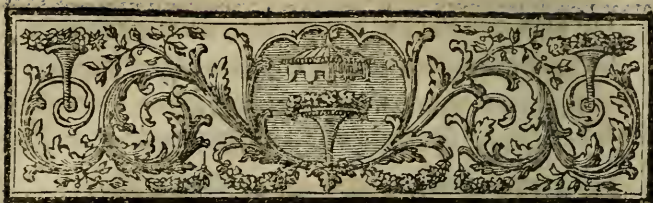
A M B I O M E R.

À ses regards hâtez-vous de paroître :
Déjà vers ce Palais , le Roy marche à grands pas ,
Applaudi par le peuple , & porté des Soldats.

V I N D O R I X.

Jour heureux ! jour célèbre , où la Gaule affranchie.
Voit naître une nouvelle , & juste Monarchie ,
Qui fait un peuple seul des Francs & des Gaulois ;
Et chasse les Tyrans , pour établir les Rois.

Fin du second Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

PHARAMOND, MAXIME *désarmé* ;
AMBIOMER, *Suite de François vainqueurs* ;
& *de Romains vaincus.*

PHARAMOND.



Le Ciel s'est déclaré pour notre juste au-
dace ,

Et l'univers va prendre une nouvelle face.
Ses Tyrans sont vaincus , & nos vaillan-
tes mains

Portent le dernier coup au pouvoir des Romains.
Leur force divisée annonce leur ruine ;
Vers sa fin chaque jour ce grand corps s'achemine :
On voit de tous côtez son Empire affoibli ,
Les tems sont arrivés , l'oracle est accompli .

De l'Espagne chassés, par l'effort du Vandale ,
Par l'audace des Gots pris dans leur Capitale ,
Et par nous dans la Gaule heureusement défaits ;
Ils sont forcés d'attendre une honteuse paix.
A son dernier instant leur gloire est parvenue ,
Du foible Honorius la mollesse connue.,
La prise de leur Chef * qui paroît à vos yeux ,
Tout vous est de leur chute un garant précieux.
D'autres loix, d'autres mœurs, vont regner sur la terre ;
De nouveaux Conquérans y portent le tonnerre ,
Et du Trône avili relevant la splendeur ,
Sur les débris de Rome élevent leur grandeur.
Livrez-vous à la joye , heureux peuples de France ,
Son Regne va finir , & le vôtre commence ;
Le sort irrévocable en a marqué l'instant ,
Et promis de le rendre aussi long qu'éclatant ;
Son bonheur doit du monde égaler la durée ,
Et portant le flambeau dans l'Europe éclairée ,
Cet Etat fortuné qui s'éleve aujourd'hui ,
Sera des Nations le modèle & l'appui.

M A X I M E .

Roy des Francs , la victoire aveugle ton courage ,
Et tu pousses trop loin l'orgueil qui nous outrage ,
Ton dessein est plus grand que facile à remplir ,
Et ta prédiction est loin de s'accomplir :

* Montrant Maxime,

Apprends que mon malheur n'a point épuisé Rome ;
 En triomphant de moi tu n'as défait qu'un homme :
 D'autres chefs plus heureux , en s'armant pour les
 droits ,

Reprendront l'ascendant qu'elle eut sur tant de Rois ;
 Ta conquête n'est pas encor bien affermie ,
 Un jour peut renverser ta foible Monarchie ;
 De tes premiers succès sois moins enorgueilli ,
 Et sous ses fondemens crains d'être enseveli.

Oui , quoique le destin lui soit moins favorable ;
 Songe que cette Rome est toujours redoutable ,
 Qu'elle est la Reine encor de plus d'un Souverain ;
 Et qu'un Sceptre brisé n'est qu'un jeu de sa main.

P H A R A M O N D .

C'est ainsi qu'auroient pû répondre tes Ancêtres ,
 Mais leurs fils n'ont plus droit de nous parler en
 Maîtres.

Du nom Romain comme eux vous êtes revêtus ;
 Vous avez leurs discours , mais non pas leurs vertus .
 De vos pertes sans cesse on voit grossir le nombre ,
 Et de ce qu'elle fut , Rome n'est plus que l'ombre ,
 Ses enfans sont plongés dans un lâche repos .

L'esclave a pris chez eux la place du Héros :
 Leur nom n'impose plus dans le siècle où nous som-
 mes ,

Et les Dieux de la terre à peine sont des hommes ,
 Devant

Devant nos étendarts ils ont appris à fuir ,
Et souples courtifans , ne sçavent qu'obéir.

M A X I M I E.

Pharamond , contre nous quoi que tu puisses dire ;
Jamais tant de grandeur n'a regné dans l'Empire :
Tout ce qu'ont d'éclatant l'abondance & les Arts
Se trouvent réunis dans la Cour des Cézars.
Rome est plus que jamais en grands hommes féconde ,
Elle est toujours l'Arbitre , & l'Ecole du monde ;
Le courage des siens n'est plus une fureur ,
L'esprit & la prudence éclairent leur valeur.
Les Romains cultivés au fein de la richesse
De leurs ayeux grossiers ont perdu la rudesse ;
L'étude parmi nous passe jusqu'au soldat :
Poli dans le repos , & fier dans le combat ,
Il orne en même tems & défend sa Patrie ,
Il sçait braver la mort , & jouir de la vie.

P H A R A M O N D.

Des Romains d'aujourd'hui tu flattes le portrait ,
Et ces Arts dangereux dont tu vantes l'attrait ,
Ont corrompu leurs mœurs , énérvé leur courage ;
C'est un fléau pour eux ; plutôt qu'un avantage ;
Leurs cœurs effeminés que la fatigue abbat ,
Vivent dans l'indolence , & meurent sans éclat ;
Et tout ce vain sçavoir , dont ils font leurs délices ,
Est l'oubli des devoirs & l'étude des vices.

Habiles dans la fraude & dans la volupté ,
 Ils en font leur mérite & leur félicité ,
 Et devant leur raison qu'un faux brillant égare ,
 L'honneur est étranger , & la candeur barbare ;
 Nous sommes trop heureux , Soldats qu'elle a nourris ,
 De mériter ce titre & d'avoir leur mépris :
 Ils sont dignes du nôtre ; & l'amour de la gloire
 Du côté des François passe avec la victoire ,
 Au faste qui les suit nous devons ce bonheur ,
 Et leur luxe fatal est leur premier vainqueur.
 C'est le seul ennemi que Pharamond redoute.
 Tout ce que je demande au Ciel qui nous écoute ,
 Est de nous garantir de ce poison honteux ,
 Et puisse-t'il toujours épargner nos neveux !
 Puissent-ils conserver notre heureuse ignorance ,
 Et ne jamais subir le joug de l'opulence !

S C E N E II.

Les Acteurs précédens, VINDORIX, Suite de Gaulois.

V I N D O R I X .

Vainqueur de nos tirans, Vindorix devant vous ,
 Au nom de nos Gaulois vient fléchir les genoux,
 Et vous jurer pour eux les hommages sincères
 Et la fidélité qu'ils eurent pour vos peres.

La Gaule en même tems vous presse par ma voix ,
De retablir les siens dans leurs premières Loix ;
Avec le joug de Rôme éteignez ses usages ,
Et faites refleurir nos mœurs simples & sages.

P H A R A M O N D.

Oui , je promets , pour prix de leur fidélité
De ramener les tiens à leur simplicité ;
Telle que le François la conserve encor pure ;
Et telle qu'il la tient des mains de la nature.
Sa justice est son bras ; sa loi , la probité ,
Sa replique , le fer ; son bien , la liberté ;
Pour ce bien précieux il n'est rien que je n'ose ;
Au péril de mes jours je défendrai leur cause
Si je fonde un état , & prétends le regir ,
C'est pour le rendre libre & non pour l'affervir.
Laiissons aux vils Tirans l'urbanité Romaine ,
Et sans leur envier cette qualité vaine ,
Pour la liberté seule illustrons notre rang ,
Et faisons voir un Roy digne d'un Peuple Franc.
Dans la Gaule à jamais j'abolis l'esclavage ;
La nature gémit d'un si cruel usage.
Tous les Peuples sont faits pour être gouvernés ,
Mais les coupables seuls doivent être enchaînés ;
Et parmi les Germains , les Francs & les Baraves ;
L'honneur fait les sujets , le crime les esclaves ;

Dans mes justes desseins ils m'ont sçû maintenir ,
 Dans leurs droits à mon tour je dois les soutenir.
 Je veux que tout soit libre entrant dans cet empire ,
 La franchise est un droit de l'air qu'on y respire :
 J'étends cette faveur jusqu'à mes ennemis ,
 Et je brise leurs fers quand je les ai soumis.
 Maxime dans ma Cour n'a plus rien qui le lie ,
 Il peut avec les siens partir pour l'Italie ,
 Et dire à leur Cezar qu'un Prince des Germains
 Fait sur l'humanité des leçons aux Romains ,
 Que nous suivons sans art l'équité naturelle ,
 Et que nous préferons, en combattant pour elle ,
 L'ignorance aux clartez qui vous ont amolis ,
 Et la vertu sauvage à des vices polis.

M A X I M E .

Tu m'as vaincu deux fois, & je mettrai ma gloire
 A publier par tout ta dernière victoire ;
 J'obtiens la liberté, mais je ne la reçois ,
 Que pour me souvenir que je la tiens de toi.
 Heureux , si je puis rendre un Roi si magnanime ,
 L'allié des Romains , & l'ami de Maxime !

P H A R A M O N D .

Les nobles sentimens que tu fais éclater ,
 Me frappent à leur tour & te font respecter.
 Pharamond est touché de ta reconnoissance ;
 Il pourra des Romains accepter l'alliance ,

Si ton cœur le désire, & s'il l'obtient par toi,
 Sans abbaïsser le sceptre & dégrader le Roi ;
 Et que me distinguant de la foule des Princes ,
 Ils renoncent aux droits qu'ils ont sur ces Provinces :
 Qu'Honorius & lui marchent d'un pas égal,
 Et qu'il soit son ami sans être son vassal.

(*Maxime sort.*)

SCENE III.

PHARAMOND, VINDORIX, *Suite.*

PHARAMOND, à sa *Suite.*

ALlez, braves Soldats, fiers vengeurs de la terre,
 Jouir dans le repos des honneurs de la guerre.

(*La Suite sort.*)

SCENE IV.

PHARAMOND, *seul.*

DEbarrassé des soins du Prince & du Guerrier,
 Je puis à mon ardeur me livrer tout entier.
 Je n'ai plus de mon camp à redouter le blâme ;
 Ma gloire satisfaite autorise ma flâme.

C iij

L'amour doit délasser un Monarque vainqueur ,
 Et de tous ses travaux être le prix flatteur .
 J'ai le droit desormais de brûler sans foiblesse ,
 Ma Captive s'avance , & prévient ma tendresse .

SCENE V.

P H A R A M O N D , A R M I N I E .

A R M I N I E .

DU bruit de vos bienfaits ce Palais retentit ,
 Tout est libre, Seigneur, & tout vous applaudit,
 Souffrez que partageant l'allegresse publique ,
 Je joigne mes transports à ceux de la Belgique .
 Plus qu'un autre je dois louer votre bonté ,
 Puisqu'elle rompt le cours de ma captivité .
 Je ressens vivement le don que vous me faites ,
 Et profitant des droits qu'ont toutes vos Sujettes ,
 Pour revoir mes parens , je quitte votre Cour ,
 Et je vais , dans les lieux où j'ai reçu le jour ,
 Publier vos bienfaits , & goûter les premices
 D'un régime florissant qui fera nos délices .

P H A R A M O N D .

A ce discours fatal tous mes sens étonnés
 Demeurent suspendus , & sont comme enchainés .

Vous voulez me quitter , ô Ciel ! est-il possible ?
 Vous osez me porter le coup le plus sensible ,
 Et sous l'humble dehors d'une fausse douceur ;
 En me remerciant , vous me percez le cœur.

ARMINIE.

Je vous porte à regret cette atteinte cruelle ;
 Mais , Seigneur , mon devoir dans d'autres lieux
 m'appelle.

Un espace trop grand vous sépare de moi :
 Je sçai que pour me voir l'épouse de mon Roi ,
 La source de mon sang n'est pas assez brillante ;
 Et j'aurois à rougir du nom de son Amante.

PHARAMOND.

Ah ! sortez au plutôt d'une fatale erreur ;
 Je prétens par mes soins m'assurer votre cœur ;
 Il peut faire lui seul mon bonheur véritable.
 Si je puis obtenir un bien si desirable
 De toute ma grandeur je sçaurai l'acheter ,
 Et la Couronne encor ne pourra m'acquitter.

ARMINIE.

Votre gloire , Seigneur , en seroit offensée ,
 Et le bien de l'Etat m'en défend la pensée.
 Adieu : votre repos me presse de partir.

PHARAMOND.

Non , non , cruelle , non je n'y puis consentir ,
 C. iiij

Demeurez dans ma Cour , il y va de ma vie :
 Votre Prince le veut , votre Amant vous en prie.

A R M I N I E,

Pharamond malgré moi veut donc me retenir ?
 Dans un jour où chacun s'empresse à le bénir ,
 Où le plus vil esclave obtient de sa puissance ,
 La liberté qu'il donne aux Sujets de la France ,
 Il me prive d'un bien dont il fait une loi ,
 Et le pere du Peuple est un tyran pour moi.

P H A R A M O N D.

Ingrate , pouvez-vous de ce nom que j'abhorre ,
 Pouvez-vous appeller un Roi qui vous adore !
 Je ne vous retiens point en Maître impériefx ,
 Qui se sert contre vous d'un pouvoir odieux.
 C'est en amant rempli de l'ardeur la plus vive ,
 Qui s'attache lui-même au char de sa captive.
 Si j'arrête vos pas , c'est pour votre bonheur :
 Est-ce un tourment pour vous de regner sur mon cœur ?
 Vous ne sentirez point le poids de ma puissance ;
 Les bienfaits , les honneurs & la reconnoissance ,
 Sont les nœuds dont je veux vous lier à ma Cour.
 Vous voir , est le seul prix qu'exige mon amour.
 Vous ne pouvez me fuir , sans me faire un outrage ;
 Vivre auprès de son Roi , n'est pas un esclavage ,
 J'ai de la servitude affranchi mes Etats ,
 Pour faire des lieureux , & non pas des ingrats.

Gardez-vous d'abuser des fruits de ma clémence ;
Et songez que je souffre avec impatience ,
Qu'on s'arme contre moi de mes propres bienfaits ,
Et qu'on m'ose punir des graces que je fais.
Une autre récompense est dûe à ma tendresse.
C'est vous en dire assez : pensez-y , je vous laisse.
Avant la fin du jour , je verrai si je doi
Me conduire en amant , ou commander en Roi.
(Il sort.)

SCÈNE VI.

ARMINIE, *seule.*

A Languir dans sa Cour me voilà condamnée,
Par son amour fatal je m'y vois enchaînée.
D'une autre cet amour feroit tout le bonheur ,
Et de mon cœur fidele il comble la douleur.

SCÈNE VII.

MAXIME, ARMINIE.

MAXIME.

JE vous revois enfin , ô ma chere Arminie !
Et le destin me rend le seul bien que j'envis

Au pouvoir des François sa rigueur m'a livré ;
 Mais, puisque je vous parle, il a tout réparé :
 J'attache à ce bonheur & ma vie & ma gloire ,
 Et si j'ai dans ces lieux souhaité la victoire ,
 C'étoit moins pour venger notre Empire jaloux ,
 Que pour y revenir plus digne encor de vous
 Vous ne répondez rien à mon ardeur pressante ,
 Et je lis dans vos yeux une froideur glaçante.
 Au malheur qui me suit sans doute je la dois ,
 Et Maxime vaincu n'a plus les mêmes droits.

A R M I N I E .

Ah ! Seigneur , étouffez un soupçon qui m'offense ,
 C'est mon amour pour vous qui cause mon silence ,
 Le coup le plus cruel nous menace en ce jour ,
 Et va nous séparer peut-être sans retour.

M A X I M E .

Quel obstacle s'oppose au nœud que je souhaite ,
 Quand tout sert mes desirs jusques à ma défaite ,
 Elle vient de porter votre Roi généreux ,
 A détruire des fers l'usage rigoureux.
 De la captivité tous deux il nous délivre :
 J'abandonne la Gaule , & vous pouvez me suivre.

A R M I N I E .

Par de nouveaux liens mes pas sont retenus ,
 Et nos plus grands revers ne vous sont pas connus.

Ce Monarque si grand, que vous louez vous-même...
Dont je suis la Sujette...

MAXIME.

Eh-bien ?

ARMINIE.

Seigneur, il m'aime.

Et ce penchant fatal qui l'attache à mes pas,
M'ôte la liberté qui régné en ses Etats.

MAXIME.

Pharamond mon rival ! ah ! ce nom dans mon ame
Allume ma colére, & révolte ma flâme.
Mon cœur, qui dans sa Cour vous voit avec terreur,
Lui pardonne sa gloire, & non pas son ardeur.
Vous êtes le seul bien où ma tendresse aspire :
J'armerai pour ce bien tous les bras de l'Empire.
Fuyez, si vous m'aimez, fuyez de ce Palais ;
Épargnez à mes feux les plus cruels excès :
Je vois en frémissant le danger qui vous presse.

ARMINIE.

Vous voulez que je fuie ; en suis-je la maitresse ?
Pharamond, malgré moi, m'arrête dans sa Cour ;
Et rien n'abuse un Prince éclairé par l'amour.

MAXIME.

Par ce fier Souverain vous m'êtes donc ravie ?
Non, il faudra plutôt qu'il m'arrache la vie.

Frappé de ses vertus , séduit par ses bienfaits ,
 J'allois porter César & les miens à la paix ;
 Mais le prix qu'il m'enleve , & que je lui dispute ,
 Entraînera ma perte , ou causera sa chute.
 La rage est mon seul guide , & mon bras furieux
 Va reporter la flâme & le fer en ces lieux.
 Je puis dans mon parti ramener la victoire :
 J'ai des secours tous prêts aux rives de la Loire ,
 Je cours les rassembler , & je laisse dans Reims
 La moitié des Gaulois , qui sont encor Romains.
 Ils feront les premiers à m'en ouvrir les portes.
 J'y reviendrai suivi de nos fieres cohortes ,
 Vous arracher des bras d'un rival odieux ,
 L'immoler sur son Trône , ou périr à vos yeux.

A R M I N I E.

Ah ! cruel , arrêtez , prenez-moi pour victime ,
 Plutôt que d'attaquer mon Prince légitime.
 A ce noir attentat je préfere la mort ,
 Et ne reconnois plus Maxime à ce transport.
 Il a par la vertu mérité mon estime ,
 Veut-il donc aujourd'hui la perdre par le crime ?
 Non , mon honneur blessé ne le souffrira pas ;
 Et , si contre mon Roi vous armiez votre bras ,
 Des horreurs qui suivroient une injuste querelle
 Je me verrois , Seigneur , la cause criminelle ;

Mon amour deviendroit funeste à nos Gaulois,
Et je rendrois mon nom exécration aux François :
J'irois porter le fer au sein de ma Patrie,
Exposer de mon Prince & le sceptre & la vie,
Mes yeux verroient pour eux ravager ses Etats !
Que la terre plutôt s'entrouvre sous mes pas.
Il a brisé vos fers, & la reconnoissance
Vous défend, comme moi, d'écouter la vengeance.
Songez par ce moïen que vous perdrez mon cœur :
Il ne fera jamais le prix de la fureur.

M A X I M E.

Mais pour vous posséder je n'ai que cette voie,
Vous n'êtes plus à moi, si mon bras ne l'emploie.
Si comme mon amour vos feux étoient ardens,
Ils auroient plus d'audace, & feroient moins prudens.
Le devoir prend sur vous un trop puissant empire,
Ou la grandeur plutôt a l'art de vous séduire ;
Vos sens sont éblouis d'un éclat enchanteur,
Et suivent en secret les Drapeaux du Vainqueur.
Mais Maxime jaloux d'un si grand avantage,
Doit, pour l'en dépouiller, signaler son courage ;
Et forçant la fortune à changer d'Etendards,
Le punir de sa gloire & de tous vos regards.

A R M I N I E.

Pouvez-vous soupçonner ma tendresse fidelle ;
Et faire à ma vertu cette injure mortelle ?

Sçachez que ma foiblesse est de vous trop aimer ;
 Et c'est la seule, ingrat, dont on peut me blâmer.
 Votre seul intérêt a réglé ma conduite ;
 Et par l'éclat du Roy, loin que je sois séduite ;
 Apprenez que ses soins ont fait couler mes pleurs ;
 Et que j'ai mis ses feux au rang de mes malheurs :
 J'ai refusé pour vous son cœur, son diadème ;
 Et toute sa grandeur que vous croyez que j'aime.
 Ma flame a dans ces murs de sa fidélité
 Un garant sans reproche, un témoin respecté.
 C'est Vindorix, Seigneur,

M A X I M E.

Votre pere ?

A R M I N I E.

Oui mon pere ;
 Il a le sort propice autant qu'il l'eut contraire.
 Il est de Pharamond le Ministre & l'appui,
 Vous pouvez dans ces lieux tout espérer de lui ;
 Il sçait qu'il tient de vous la clarté qu'il respire,
 Moi-même de nos feux j'ai pris soin de l'instruire,
 A cet aveu pour vous, j'ai sçu forcer mon cœur ;
 J'ai plus fait : à m'unir à son liberateur
 J'ai porté sa tendresse & sa reconnoissance ;
 Et renonçant pour vous aux droits de ma naissance
 J'aurois suivi vos pas, si le Roy l'eût permis.
 Cruel ! de tant d'amour vos fureurs sont le prix,

Vous ne me croyez pas ; mais je le vois paroître ,
Et vous allez enfin apprendre à me connoître.

SCÈNE VIII.

ARMINIE , MAXIME , VINDORIX.

ARMINIE , à *Vindorix*.

S Eigneur à vos bontez votre fille a recours ,
Elle n'a plus d'espoir que dans votre secours.
Quand mon Roy me retient , Maxime me soupçonne ;
A d'aveugles transports son ame s'abandonne.
Daignez à ses regards justifier mon cœur ,
Détournez les effets d'une injuste fureur.
Vous sçavez à quel point son estime m'est chere ;
Et je puis l'avouer en présence d'un pere :
D'un retour mérité je ne dois point rougir ,
Vous l'approuvez vous-même , & devez le régir.
C'est à des feux honteux , à des ardeurs coupables ,
A craindre les regards des parens redoutables :
Mais une flâme juste , un amour vertueux
Les prend pour confidens , & se conduit par eux ;
Daignez regler , Seigneur , ma démarche timide ;
Soyez dans ce péril mon conseil & mon guide.

Pour quitter ce Palais & fuir mon Souverain ,
 Vôtre secours peut seul me frayer un chemin :
 Je ne puis deormais y demeurer fans crime ;
 J'expose ma Patrie au courroux de Maxime.
 Me séparer de vous , fait toute ma douleur ;
 Mais ce regret mortel doit céder au malheur
 De devenir ici le flambeau de la guerre ,
 Le fléau de la Gaule & l'horreur de la Terre.

V I N D O R I X .

Ta priere est trop juste , & je dois l'exaucer
 Ta fuite est nécessaire , & je cours la presser.
 A votre himen , Seigneur , je suis prêt de souscrire.
 Quels que soient vos soupçons, ce mot doit les détruire.
 Maxime obtient de moi par ses nobles bienfaits
 Ce que par son pouvoir Césâr n'auroit jamais.
 Qu'il soit sûr de sa main , puisqu'il a la puissance
 De me faire oublier la plus mortelle offense ,
 Et m'inspire l'amour que j'aurois pour un fils ;
 Au milieu de l'horreur que j'ai pour son País.

M A X I M E .

Ce bien inespéré , cette gloire imprevûe
 Est de toutes les honneurs le plus cher à ma vûe.
 Seigneur , votre vertu qui fait votre splendeur ,
 Vous rend à mes regards plus grand que l'Empéreur.
 Le Thrône n'est qu'un don de l'aveugle fortune ,
 Il n'éleve qu'aux yeux de la foule commune ,
 L'heroïsme

L'heroïsme parfait a seul de si beaux droits ,
 Et par là le grand homme est au-dessus des Rois.
 Je viens par mes soupçons d'offenser Arminie ,
 Permettez qu'à ses pieds mon amour les expie.

V I N D O R I X *l'arrêtant.*

Ils prouvent votre flâme & vous sont pardonnés ,
 Ces instans précieux doivent être donnés
 Au soin plus important de dérober sa fuite ;
 Mais aux yeux de la Cour cachons notre conduite ;
 Rentrons ; Nos pas ici peuvent être éclairés .
 Pour choisir des moyens aussi prompts qu'assurés ,
 Allons dans d'autres lieux consulter la prudence.
 Hâtons votre bonheur , & celui de la France ;
 Je trompe les desirs d'un Prince généreux ,
 Mais je dois préférer sa grandeur à ses feux ,
 Et l'on ne rougit point d'employer l'artifice ,
 Quand l'honneur le commande, & qu'on suit la justice.

S C E N E I X.

M A X I M E *seul.*

R Eigne, heureux Pharamond, & sois tout à la
 fois,

L'arbitre, le modele, & le vengeur des Rois :

D

Je ne suis point jaloux de ta grandeur nouvelle ,
La gloire qu'on m'accorde est plus flatteuse qu'elle.
Sûr d'être possesseur d'un bien si précieux ,
Tout défait que je suis , je parts victorieux :
Je quitterois pour lui l'empire de la Terre ,
Et ce prix de l'amour vaut tous ceux de la guerre.

Fin du troisième Acte.





ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ARMINIE, AMBIOMER.

AMBIOMER.



Es secrets importants que vous m'avez
appris

Je connois le danger , & je sens tout le
prix.

Je ne trahirai point les vœux de votre pere ,
Et sur tous vos desseins je jure de me taire.
Le repos de l'Etat , est pour Ambiomere ,
L'interêt le plus fort , & l'honneur le plus cher.
Je sens que vous devez fuir loin de cette Ville ,
Et que votre départ est un malheur utile.
Madame , je suis prêt à le favoriser ,
Et pour le rendre sûr , je vais tout disposer.

D ij

Vous pouvez d'autant plus compter sur ma promesse,
 Que je fers Pharamond en trompant sa tendresse.
 Pour sa gloire , je dois vous prêter mon appui ,
 Il porte ici ses pas , je vous laisse avec lui.

S C E N E II.

P H A R A M O N D , A R M I N I E.

P H A R A M O N D.

EH ! Bien dans vos desseins êtes-vous affermie ;
 Et vous déclarez-vous ma constante ennemie ?

A R M I N I E.

Pour vous rendre à l'Etat , tout m'ordonné de fuir ,
 Et mon cœur par respect doit vous desobéir.

P H A R A M O N D.

C'en est trop , mes regards percent votre conduite.
 C'est une autre raison qui presse votre fuite.
 Vous vous parez en vain d'un prétexte imposant ;
 Et pour abandonner votre bonheur présent ,
 Pour mépriser l'honneur d'enchaîner votre Prince ,
 Et préférer l'ennui d'une obscure Province ,
 A l'éclat d'une Cour , qui prévient vos souhaits ;
 Où Pharamond lui-même est un de vos sujets ,

Où de nos rangs, l'amour rapprochant la distance,
 Peut un jour vous placer au Trône de la France ;
 Le repos de l'Etat , le soin de mon honneur ,
 Sont de foibles motifs , que rejette mon cœur ;
 Votre sexe n'a point ces craintes politiques :
 Ces frivoles respects , ces périls chimériques ,
 Sont un voile trompeur , qui ne sert qu'à couvrir
 La secrette raison , qui vous oblige à fuir.
 Elle fait le sujet de mon inquiétude.
 Je ne puis demeurer dans cette incertitude ;
 Pour dévoiler ici l'obscur vérité ,
 Je vous demande enfin , de la sincérité.
 Pour ne me rien cacher , faites-vous violence ;
 Je n'exige de vous que cette récompense.

A R M I N I E.

Ah ! Seigneur , se peut-il que le plus grands des Rois,
 Dont les hautes vertus égalent les exploits ,
 Et qui remplit les vœux

P H A R A M O N D.

Quand je vous interroge,
 Je veux de la franchise , & non pas un éloge.
 Parlez , & sans détour , ouvrez-moi votre cœur.
 Un autre n'a-t'il point prévenu mon ardeur ?

A R M I N I E.

Puisqu'il faut vous répondre avec cette franchise ,
 Que votre ame demande , & ma gloire autorise ,

Apprenez que mon cœur plus fort que les revers
 S'est toujours conservé libre au milieu des fers;
 Et qu'il ne reconnoît de maître , & de puissance,
 Que l'honneur , le devoir , & la reconnoissance.
 Il a le Ciel pour Juge , & sans m'humilier ,
 Ma conduite suffit pour me justifier.
 Ce cœur ne s'est jamais nourri que de tristesse ;
 Mais quand même il seroit capable de foiblesse,
 Le droit de le sçavoir ne vous est point acquis ,
 Il n'appartient qu'aux Dieux , d'en percer les replis.

P H A R A M O N D .

Vain détour , qui ne fait que révolter mon ame ,
 Et convaincre mes yeux de ta secrette flâme !

A R M I N I E .

Seigneur , je n'aime point , & ce soupçon fatal

P H A R A M O N D .

Ton trouble le confirme , & me nomme un Rival ,
 Qu'un autre avant ton Roy , t'ait sçu paroître aimable ;
 C'est un crime , du sort tu n'en es point coupable ;
 Mais quand ce même Roy , t'en demande l'aveu ;
 Que ton ame s'obstine à déguiser son feu ,
 C'est une trahison , qui part de ton audace ,
 Et qui devant ses yeux ne doit point trouver grace.
 Un Guerrier de mon sang , & de ma Nation ,
 Aisément de l'amour ressent l'impression ;

Mais si son cœur est prompt à se laisser séduire ,
 D'un sexe séducteur , il sçait borner l'empire ,
 Il veut en l'adorant n'être point méprisé ,
 Et redoute sur tout l'affront d'être abusé .
 Quelque ardeur qui l'entraîne , il rougiroit dans l'ame
 S'il étoit le jouet des détours d'une femme ;
 A triompher par tout , il est accoutumé ,
 S'il n'étoit prévenu , ton Roy seroit aimé .

A R M I N I E .

A d'injustes aveux vous voulez me contraindre ;
 Vous me croïez coupable , & je ne suis qu'à plaindre .

S C E N E III.

PHARAMOND, VINDORIX, ARMINIE

V I N D O R I X .

PRince , en votre faveur tout se déclare enfin .
 La sœur de Gondebaud doit arriver demain ,
 Pour former l'union que la Gaule désire ,
 Un Envoïé , Seigneur , vient ici vous le dire :
 Hâtez-vous de répondre à son empressement .

P H A R A M O N D .

Quel parti dois-je prendre en ce cruel moment ?
 Et pour mon cœur troublé quelle atteinte mortelle

A R M I N I E .

Ne me retenez plus , Seigneur ; cette nouvelle

Vous dit votre devoir , & presse mon départ.

P H A R A M O N D .

Cruelle , à ce devoir vous avez trop d'égard.

V I N D O R I X .

Pharamond , un moment peut-il être en balance ;
 Pour remplir un traité nécessaire à la France ?
 Aux transports de l'amour , peut-il s'abandonner ,
 Dans un jour solennel , qui doit le couronner ,
 Et servir de modele au reste de sa vie ?
 Un Guerrier dont le bras fonde une Monarchie ,
 Peut-il être incertain , quand il faut l'affermir ,
 S'il doit suivre la gloire , ou croire un vain desir ;
 Et peser l'interêt d'une flâme frivole ,
 Avec l'honneur sacré de tenir sa parole.

P H A R A M O N D .

Quel est le joug cruel d'un rang trop éclatant !

V I N D O R I X .

L'Envoïé , par ma voix , vous presse encet instant.

P H A R A M O N D .

Il faut à mes sujets , que je me sacrifie.
 Je m'arrache à moi-même , en quittant Arminie ;
 Et c'est me préparer un éternel regret.

A R M I N I E .

Ma présence retarde un si noble projet.

P H A R A M O N D .

Non , ne me quittez point dans mon trouble éfroïable ,
 Vous ne pouvez partir , sans vous rendre coupable.

VINDORIX.

Ne tardez plus, Seigneur, c'est trop vous arrêter.

PHARAMOND *sortant.*

Quelle contrainte affreuse, & qu'il va m'en coûter!

SCÈNE IV.

ARMINIE *seule.*

Pour sortir de l'abîme, où le sort ma conduite a
 Je ne vois que la mort, ou qu'une prompte fuite.
 L'amour de Pharamond, est la terreur du mien.
 Si je devois subir un second entretien,
 Je ne soutiendrois point cette attaque nouvelle,
 Et je succomberois à ma peine mortelle.
 Il faudroit dans la gêne où l'on mettroit mon feu,
 Expirer du silence, ou mourir de l'aveu.
 Quel supplice pour moi, qui suis tendre & sincère,
 D'être réduite au point de manquer à mon pere !
 D'exposer mon amant, ou de tromper mon Roy,
 De déguiser mon ame, ou de trahir ma foy !



S C E N E V.

VINDORIX, ARMINIE, MAXIME.

V I N D O R I X.

MA fille, à nos desseins le sort est favorable,
 Ambiomer nous prête un appui secourable.
 Tandis que Pharamond est ailleurs occupé,
 Et que de ses regards je me suis échappé;
 Il faut fuir de ces lieux, & le péril te presse:
 Profite du loisir que ce Prince te laisse.
 Cede au sort inflexible, & viens dans ces momens
 Recevoir mes adieux, & mes embrassemens.

A R M I N I E.

Hélas! je n'ai goûté dans mon destin contraire,
 Qu'un instant, la douceur de recouvrer un pere;
 Pour le perdre si-tôt, faut-il le retrouver!
 Le jour qui me le rend, me force à m'en priver.

V I N D O R I X.

L'honneur du Roy le veut, ton repos le demande;
 L'intérêt de la Gaule enfin te le commande.
 Mais je dois m'occuper d'un autre soin pour toi,
 Et la nécessité m'en impose la loi.
 Maxime, mon pouvoir l'un à l'autre vous lie.
 Je vous remets le bien le plus cher de ma vie.

Qu'il m'acquite envers vous, du jour que je vous dois;
Et quand je vous préfere au Chef de nos Gaulois;
Et que ses yeux vont voir une Terre ennemie,
Soiez-y son époux, son pere, & sa patrie.

MAXIME.

Oui devant vous, Seigneur, j'en atteste le Ciel,
Garant de ma parole & du nœud mutuel....

VINDORIX.

Il suffit, & j'en crois votre simple promesse.
Pour former un himen, & lier la tendresse,
Le commun des mortels a besoin de sermens,
Mais l'honneur entre nous fait les engagements.
Quand je donne à ma fille un époux que j'estime,
Pour rendre cette chaîne auguste & légitime,
Mon seul aveu suffit avec leur volonté;
Votre nom & le mien en font la seureté.
Je veux Maxime seul pour garant autentique;
Vindorix pour Ministre, & pour témoin unique,)
Ma fille & son amour pour lien solemnel;
Vos vertus pour serment, & vos cœurs pour autel.

MAXIME.

Vous comblez mon bonheur; & me rendez justice.

VINDORIX.

Hâtez-vous de saisir le seul moment propice.
Pour mieux tromper l'amour & les yeux d'un Rival,
Maxime, fuyez seul de ce Palais fatal. (*Maxime sort.*)

Et toi, ma fille; adieu : va joindre les captives
 Qui doivent avec toi s'éloigner de ces rives :
 Ton destin pour jamais t'appelle en d'autres lieux.

A R M I N I E.

Mon pere recevez mes larmes pour adieux.

(Elle sort.)

S C E N E V I.

V I N D O R I X *seul.*

Pour la seconde fois, Grands Dieux ! je perds ma
 fille.

Je n'ai plus desormais que l'Etat pour famille :
 J'imvole la nature à son bien , à sa paix,
 Qu'il fleurisse à ce prix , mes vœux sont satisfaits ;
 Puisse l'ame du Roy n'être plus retenue
 Mais il vient & son trouble éclate dans sa vûe.

S C E N E V I I.

P H A R A M O N D , V I N D O R I X , U N G A R D E.

P H A R A M O N D.

AH ! cruel Vindorix , j'ai trop crû tes conseils ,
 Je n'ai jamais souffert des supplices pareils ,

J'ai trop subi le joug d'une raison barbare.
Si mon cœur est heureux, qu'importe s'il s'égare.
Mon bonheur plus que tout doit m'être précieux.
Quoi, pour mon Peuple seul ai-je affranchi ces lieux?
Non, c'est un préjugé qu'il est tems que je brave ;
Tout est libre par moi ; serai-je seul esclave ?

V I N D O R I X.

Eh ! ne l'êtes-vous pas d'une fatale ardeur ?
S'il faut subir des fers , portez ceux de l'honneur ,
D'un Roy digne de l'être ils sont le vrai partage ,
Et vous ne regnerez que par cet esclavage ;
Les liens de l'amour sont faits pour avilir ;
Rompez , rompez les seuls dont vous devez rougir ;
Et foyez par l'effet d'une plus noble ivresse ,
L'esclave de la gloire , & non de la foiblesse.

P H A R A M O N D.

Non , tu fais sur mon cœur des efforts superflus ,
Dans l'excès de sa flâme il ne se connoît plus ;
L'amour peut faire seul le bonheur de ma vie ,
Et pour me rendre heureux , je dois voir Arminie.
Qu'on aille l'avertir. (à un Garde.)

V I N D O R I X à part.

Dieux ! quelle est ma terreur !

P H A R A M O N D au Garde.

Obéis , qu'attens-tu ? vole ; fers mon ardeur.

L E G A R D E .

Seigneur , de ses liens votre esclave affranchie,
A quitté ce Palais pour revoir sa patrie.

P H A R A M O N D .

Elle a fui de ces lieux sans l'ordre de son Roy ?
Quelle audace ! mon cœur n'est plus maître de soi.

V I N D O R I X .

Seigneur , c'est un départ , & non pas une fuite ;
Vous devez pour vous-même approuver sa conduite ;
Et c'est vous épargner

P H A R A M O N D .

Non , non , je suis bravé.
C'est un affront sanglant , il doit être lavé.
L'amour a préparé cette fuite hardie ;
Je dois punir l'auteur de cette perfidie ,
Et pour le découvrir , employer les moyens . . .

V I N D O R I X .

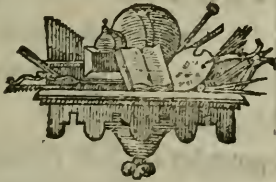
Efforcez - vous plutôt de briser vos liens.

P H A R A M O N D .

Tout le sang abhorré d'un rival qui m'outrage ,
A peine suffira pour éteindre ma rage ;
Soldats , de toutes parts que l'on vole après eux ,
Ma bouche , quel qu'il soit , fait un serment affreux ,
D'exposer le coupable à toute ma justice ,
Et d'effrayer ces lieux de son cruel supplice ;

Je jure en même tems par mon pouvoir sacré
Et par tout ce que l'homme a de plus révééré,
D'accorder à celui qui, découvrant le traître
Viendra me le livrer, ou le faire connoître,
La faveur qu'il voudra pour le prix d'un tel sang.
Pharamond outragé, n'excepte que son rang;
Et faisant publier la peine avec la grace,
Il veut montrer à tous, pour étonner l'audace,
Qu'un Prince généreux que l'on ose offenser,
Est extrême à punir, comme à récompenser.

Fin du quatrième Acte.





ACTE V.

SCENE PREMIERE.

VINDORIX *seul.*



IEUX ! la fureur du Prince à son
comble est montée ,
Et par aucun pouvoir , ne peut être
domptée.

L'amour est pour les Rois le plus grand des fléaux ;
Et va faire peut-être un Tyran d'un Héros.
Par ses ordres cruels ma fille infortunée ,
Bien-tôt dans cette Cour va se voir ramenée.
Si pour surcroît d'horreur , Maxime est découvert...
Je pâlis à l'aspect de cet abîme ouvert.
Malheureux Vindorix ! à ce coup effroyable ,
Reconnois l'ascendant d'un astre impitoyable.
Ta vie est destinée aux revers éclatans.
Voici l'heure où tu vas pleurer en même tems ,

La

La gloire de ton Roy qui se couvre de blâme ,
 Le malheur de ta fille exposée à sa flâme ,
 La mort de son époux , que l'aveugle fureur ,
 Va punir & traiter en lâche ravisseur ;
 Et le renversement peut-être de la France ,
 Qui va voir sa grandeur périr dans sa naissance.
 Pernicieux amour , ce sont là de tes coups !
 Et les Thrônes détruits font tes jeux les plus doux.
 Mon cœur impatient . . .

SCÈNE II.

VINDORIX, SEGESTE.

VINDORIX.

AH ! te voilà , Segeste ?

Sur ton front abbatu je lis mon sort funeste :
 Ramene-t'on ma fille ? Eclairci mon effroi.

SEGESTE.

Oui, les Francs ont, Seigneur, trop bien servi leur Roy
 Par eux elle s'est vûe arrêtée en sa fuite.
 Et devant Pharamond ils l'ont déjà conduite.

VINDORIX.

Maxime est pris sans doute, & le sort déchaîné . . .

SEGESTE.

Il n'est point pris , Seigneur , ni même soupçonné ,

Et ce Héros trompant la fortune jalouse ,
N'avoit point par bonheur joint encor son épouse ,
Quand on a sur sa trace envoié des soldats ,
Ni même aucun Romain n'accompagnoit ses pas.
Elle avoit seulement des Captives près d'elle :
Un Gaulois leur servoit de Conducteur fidelle.
C'étoit d'Ambiomer un serviteur zélé ;
Comme aux yeux des François il a paru troublé ,
Ils l'ont chargé de fers & conduit comme un traître.
Sa prise a fait tomber les soupçons sur son Maître.
Les jours d'Ambiomer , Seigneur , sont en danger.
Dans d'obscures prisons le Roy l'a fait plonger :
Il a votre secret & celui d'Arminie ,
Il peut le découvrir pour conserver sa vie.

V I N D O R I X .

Je n'ai point cette crainte après ce qu'il a fait :
Je tremble pour ses jours , & non pour mon secret ;
Et plutôt qu'à la mort j'oppose l'innocence ,
Je serai le premier à rompre le silence.
Pour la sauver , Segeste , & la justifier ,
Il faut oser tout perdre & tout sacrifier.
Au lieu de ce malheur , que ton ame redoute ,
La vérité prendra peut-être une autre route ,
Pour se développer & sortir de la nuit ;
Et par la trahison ce coup sera conduit.

Que ne découvre point l'avarice perfide !
 Les regards pénétrants du délateur avide ,
 Excités par l'éclat du prix qu'on lui promet ,
 Sçauront percer le voile , & démêlant l'objet ,
 Qui doit fixer sur lui l'horreur de la tempête ,
 Acheter la fortune aux dépens de sa tête.
 O Ciel ! sauve Maxime , & détourne l'effet ,
 De l'horrible ferment que Pharamond a fait ,
 Ou par ta volonté , s'il faut qu'il s'accomplisse ,
 Rempli-le sur moi seul , & je vole au supplice.

S E G E S T E .

Seigneur , par un des miens secretement parti ;
 Déjà de ces revers Maxime est averti.

SCENE III.

VINDORIX, ARMINIE, SEGESTE,

Gardes qui accompagnent Arminie.

V I N D O R I X .

Dieux ! ma fille paroît ... ô ! trop malheureux pere !
 Faut-il que le retour d'une fille si chere ,
 Mette aujourd'hui le comble à mes vives douleurs ?
 Je ne puis te revoir sans répandre des pleurs.

E ij

A R M I N I E.

Mon malheur est affreux. Toute son étendue ,
 Seigneur , dans cet instant ne vous est pas connue.
 C'est peu de me revoir captive en ce Palais ,
 Et de mon triste époux séparée à jamais.
 Pharamond veut forcer ma main infortunée ,
 D'allumer le flambeau d'un nouvel himenée.

V I N D O R I X.

Ah! Ciel!

A R M I N I E.

— Du Diadème il veut orner mon front ,
 Et pour moi cet honneur est le plus grand affront.
 Je vois de toutes parts l'aspect d'un précipice :
 Si je parle , Seigneur , je vous livre au supplice :
 Si je me tais , le Prince absolu dans ses vœux ,
 Va m'attacher à lui par un lien affreux.
 Il assemble son peuple , & de ce nœud barbare ,
 Par son ordre déjà l'appareil se prépare ;
 Il ne laisse à mon ame aucun retardement ,
 Pour me déterminer , je n'ai que ce moment.
 Dans un si juste effroi j'ai recours à mon pere.

V I N D O R I X.

Dans ce péril pressant , Grands Dieux ! que dois-je
 faire ?

A R M I N I E.

Détournez les apprêts d'un nœud fatal.

VINDORIX.

J'y cours,

J'empêcherai le crime aux dépens de mes jours.

(Il sort.)

SCÈNE IV.

ARMINIE, seule.

AUX dépens de ses jours ! qu'est-ce donc qu'il projette ?

Il porte dans mon ame une terreur secrète.

Peut-être qu'à la mort mon malheur le conduit.

Mais, Dieux ! le Roy paroît, & son peuple le fuit.

SCÈNE V.

PHARAMOND, ARMINIE, Suite.

PHARAMOND.

FRANÇOIS, j'ai dans ce jour satisfait à la gloire,
Et je veux que l'himen couronne ma victoire.

J'ai fait votre bonheur, & par ce doux lien,

Il est juste, à mon tour, que j'assure le mien.

Il dépend de l'objet que ma main vous présente,

Si mon bras est vainqueur, sa vôe est triomphante :

Elle doit attirer l'univers à ses pieds.

Vous approuvez mon choix , puisque vous la voïez.

Les cœurs en l'approchant la nomment Souveraine.

La valeur m'a fait Roy , la beauté l'a fait Reine.

A des peuples guerriers , je puis parler ainsi ,

Et pour me rendre heureux je les assemble ici.

Quand je viens d'affranchir des Nations sujettes ,

Je demande à jouir des graces que j'ai faites :

Les cris de Gondebaud ne m'intimident pas ,

J'aurai pour moi vos cœurs , vos armes , & mon bras.

Sur vos fronts satisfaits , je lis votre suffrage.

Venez , belle Arminie , acceptez leur hommage ,

Et qu'un lien flatteur nous lie en ces instans.

A R M I N I E.

Seigneur , je sens le prix de ces nœuds éclatans ,

Mais malgré mon respect & ma reconnoissance ,

Jouir d'un tel honneur , n'est pas en ma puissance.

P H A R A M O N D.

Quel motif vous retient....

A R M I N I E.

Le plus puissant de tous ,

Et puisqu'il faut le dire , un autre est mon époux.

P H A R A M O N D.

Un autre est ton époux ? Ah ! quelle perfidie !

Je ne laisserai point cet audace impunie.

Perfide Ambiomer !...

A R M E N I E.

Non , un autre a ma foy.

P H A R A M O N D.

Quel qu'il soit, ne crois point qu'il fléchisse ton Roy,
Tremble, si de ses jours, je puis me rendre maître.

S C E N E V I.

P H A R A M O N D, A R M I N I E, M A X I M E, *Suite.*

M A X I M E.

P Haramond, je puis seul te le faire connoître,
Et vais te le livrer dans ce même moment;
Mais promets avant tout de remplir ton serment.

P H A R A M O N D.

A la face des miens je te le renouvelle.

Que mon nom soit flétri d'une tache éternelle,
Si m'offrant ce rival que je ne connois pas,
Tu n'en obtiens le prix que tu demanderas.
Périsse en même tems notre grandeur naissante,
S'il n'éprouve soudain la mort la plus sanglante.

M A X I M E.

Tu n'as qu'à le punir, il est devant tes yeux.

P H A R A M O N D.

Maxime est mon rival!

M A X I M E.

Oui, je le suis.

P H A R A M O N D.

Ah ! Dieux !
E iij

M A X I M E .

J'ai livré la victime , & j'attens le falaire.

P H A R A M O N D .

Parles sans balancer , je vais te satisfaire.

Je tiendrai ma parole avec fidélité.

Quel prix demandes-tu , réponds !

M A X I M E , *montrant Arminie.*

Sa liberté.

Ne retiens plus ses pas , & fais périr Maxime.

P H A R A M O N D .

Dieux ! toujours de mes dons , serai-je la victime ?

Quand j'ai rompu tes fers de mes nobles bienfaits ,

Perfide , voilà donc l'usage que tu fais ?

C'est ainsi que par toi ma Captive est séduite ;

Tu prends le nom d'époux pour colorer sa fuite ;

Et sous un faux himen couvrant ton attentat ,

Tu viens me l'enlever au sein de mon Etat.

Tu te pares en vain du masque de grand homme ,

Tu n'as que les vertus d'un habitant de Rome.

M A X I M E .

J'affranchis mon épouse , & j'en suis estimé ;

Je mourrai glorieux , & tu vivras blâmé.

Par un heureux trépas illustre ma mémoire ;

En ordonnant ma mort , tu prépares ma gloire.

P H A R A M O N D .

Tes vœux seront remplis. Soldats , exécutez

L'Arrêt qu'il me demande

SCÈNE VII. ET DERNIÈRE.

PHARAMOND, VINDORIX, ARMINIE,
MAXIME, *Suite.*

VINDORIX.

AH ! Seigneur , arrêtez !

Vous allez vous couvrir du sang de l'innocence ,
Et flétrir votre nom par l'injuste vengeance.

Non, Maxime n'est point un lâche ravisseur.

Vous allez , en suivant une aveugle fureur ,

Immoler un époux avoué par un pere.

C'est moi qui les ai joints d'un nœud que l'on révère :

PHARAMOND.

Qu'entens-je , Vindorix ?

VINDORIX.

Ils n'ont fait qu'obéir.

Je suis l'auteur de tout , c'est moi qu'il faut punir.

PHARAMOND.

Dieux ! c'est peu de me voir trompé par ce que j'aime,

Je suis encore trahi par Vindorix lui-même ;

Lui, qui dans mes devoirs m'a toujours affermi ,

Mon guide , mon conseil , & mon plus tendre ami.

Quand ta fille pouvoit partager sa puissance,
 Qui t'as porté, cruel, à cacher sa naissance?

V I N D O R I X .

Votre gloire, Seigneur, le bien de vos sujets,
 Mon devoir, son repos & l'amour de la paix.

P H A R A M O N D .

T'obligeoient-ils d'unir un Romain avec elle?

V I N D O R I X .

Mes jours qu'il a sauvés, leur ardeur mutuelle,
 Ont exigé, Seigneur, ce grand effort de moi.
 Votre propre péril m'en a fait une loi.
 En éloignant l'objet d'une funeste flâme,
 Je voulois épargner des combats à votre ame,
 Et lui sauver sur-tout l'affront d'y succomber.
 Aux yeux de vos sujets je voulois dérober
 Le spectacle fatal où l'aveugle tendresse
 Expose un Souverain, jouet de sa foiblesse :
 Et jaloux des Traitez dont je suis le garant,
 Vous forcer d'être juste en les accomplissant ;
 Faire voir qu'un Ministre ami de la droiture,
 Doit toujours au devoir immoler la nature,
 Et les cris de l'orgueil dont il est combattu,
 A l'honneur d'affermir son Roy dans la vertu.
 Je vous devois, Seigneur, cet aveu véritable,
 Punissez Vindorix, s'il vous paroît coupable :

Il n'a pû de son cœur fléchir l'austérité,
Et sa règle toujours fut l'exacte équité.

PHARAMOND.

Elle fera la mienne, & ta vertu m'éclaire;
Ton exemple à ton Prince apprend ce qu'il doit faire.
Il auroit à rougir si quelqu'un aujourd'hui,
Se montreroit dans sa Cour plus généreux que lui.
Non, vous ne l'aurez pas surpassé l'un & l'autre,
Et son courage au moins doit égaler le vôtre.
Maxime, quel que soit le pouvoir de l'amour,
Pour suivre le devoir, je le dompte en ce jour.
Vis heureux, ton rival renonce à ce qu'il aime:
Le Vainqueur des Romains doit l'être de lui-même.

MAXIME.

Seigneur, un trait si grand me ravit, me confond,
Et Maxime est toujours vaincu par Pharamond.

PHARAMOND.

Qu'on tire Ambiomer d'une prison injuste.
* Toi, jouis désormais du rang le plus auguste;
Après ce qu'il a fait, un sujet tel que toi,
Ne sçauroit être assis assez près de son Roy.

VINDORIX.

Seigneur, dans ces momens j'aime à vous reconnoître,
Vous me rendez mon Prince enfin tel qu'il doit être.

* A Vindorix.

PHARAMOND.

Mon retour à la gloire est ton ouvrage heureux.

Un Ministre éclairé , prudent & vertueux ,

Est du Ciel pour les Rois la faveur la plus chere ;

Pour regner sagement il leur est nécessaire.

Dans la paix qu'il procure il met tout son éclat ,

Fait la grandeur du Prince & le bien de l'Etat.

Fin du cinquième & dernier Acte.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, *Pharamond*, Tragédie. A Paris ce 27 Septembre 1736.

LA SERRE.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS par la grace de Dieu Roi de France & de Navarre, à nos amez & feaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, **SALUT.** Notre bien amé **LAURENT-FRANÇOIS PRAULT** fils, Libraire à Paris, Nous ayant fait supplier de lui accorder nos Lettres de Permission pour l'impression d'un Manuscrit qui a pour titre, *Pharamond Tragédie, par le Sieur de C****, offrant pour cet effet de le faire imprimer en bon papier & beaux caractères, suivant la feuille imprimée & attachée pour modele sous le contre-scel des Présentes; Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer ledit Livre cy-dessus spécifié, conjointement ou séparément, & autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le tems de trois années consecutives, à compter du jour de la date desdites Présentes: Faisons défenses à tous Libraires, Imprimeurs & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance; à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression de ce Livre sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, & que l'impétrant se conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du dix Avril 1725. & qu'avant que de l'exposer en vente, le Manuscrit ou Impri-

né qui aura servi de copie à l'impression dudit Livre , sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée , es mains de notre très-cher & feal le Sieur Chauvelin , Chevalier , Garde des Sceaux de France , Commandeur de nos Ordres ; & qu'il en fera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique , un dans celle de notre Château du Louvre , & un dans celle de notre très-cher & feal Chevalier Garde des Sceaux de France le Sieur Chauvelin , Commandeur de nos Ordres ; letout à peine de nullité des Présentes : Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Exposant ou ses ayans cause pleinement & paisiblement , sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons qu'à la copie desdites Présentes , qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Livre , foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & nécessaires , sans demander autre permission , & nonobstant clameur de Haro , Charte Normande & Lettres à ce contraires ; Car tel est notre plaisir. Donné à Versailles le deuxième jour d'Octobre l'an de grace mil sept cens trente-six , & de notre Règne le vingt-deux. Par le Roy en son Conseil.

SAINSON.

Registré sur le Registre IX. de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris , N. 363. fol. 314. conformément aux anciens Réglemens , confirmés par celui du 25 Février 1723. A Paris ce 13 Octobre 1736.

G. MARTIN , Syndic.

LE
RETOUR
DE
MARS.

LE

RETOUR

DE

MARS

L E
R E T O U R
D E
M A R S.

COMEDIE EN UN ACTE
en vers, avec un divertissement

PAR M^R. DE LANOUE.



A PARIS,
Chez PRAULT Fils, Quay de Conty; vis-à-vis la
descente du Pont-Neuf, à la Charité.

M. DCC. XXXVI.

Avec Approbation & Privilège du Roy.

PERSONNAGES.

MARS.

APOLLON.

L'AMOUR.

MERCURE.

PLUTUS.

VENUS.

LA FIDELITE.

THEMIS.

La Scène est à Cythere.



LE RETOUR
DE
MARS.

SCENE PREMIERE.

VENUS, LA FIDELITE.

VENUS.

N

ON, je ne conçois point de plus cruel
martyre,
Que de vivre sous votre empire;

LA FIDELITE.

La Déesse de la beauté;
Soumise à la fidélité?

En bonne foi, Venus, vous voulez rire.

VENUS.

Vous plaisantez encor ?

LA FIDELITE.

Je ne dirai plus rien.

A

V E N U S.

Vous m'ennuyez.

L A F I D E L I T É.

Je le sçai bien.

D'aujourd'hui cependant vous m'avez rappelée.

V E N U S.

Et je voudrois déjà vous avoir exilée.

Une belle avec vous est toujours en procès.

L A F I D E L I T É.

Helas ! J'ai beau plaider , je ne gagne jamais.
 Sans raison toutefois vous me grondez , Déesse ;
 Le jour que Mars partit. Rappelions - nous les faits ;
 Dans ces tendres momens , que rassemblant ses traits
 L'amour dans un adieu confond avec adresse

Et sa rigueur & ses bienfaits ;

Lorsqu'épuisant la plus vive tendresse

Deux cœurs ne craignent plus que la fin d'une ivresse ;

Qui malgré de tendres regrets

S'échappe & fuit avec vitesse ;

Quand l'aimable essein des plaisirs ;

Indigens dans leur abondance ,

Plus vifs par leur prochaine absence ;

Sont prêts à s'envoler sur l'aîle des soupirs :

Dans ces tendres momens vous m'avez appelée.

» Allez , dites vous à Mars ,

» Emmenez des Amours la troupe désolée ,

- » A l'abri de vos Etendarts
- » Qu'ils vous suivent dans les hazards :
- » Pendant votre absence cruelle ,
- » Voilà ma compagne éternelle ;
- » Partez , pressez votre retour.

Mars partit , emmena l'amour ;

Je restai près de vous : combien de tems Déesse ?

Le premier jour on m'embrassa ,

Le second mon abord glaça

Et le troisiéme on me chassa.

L'histoire est vraie , elle vous blesse.

V E N U S.

Elle me blesse , j'en conviens.

Et voilà les beaux entretiens

Qui vous font tant aimer des belles ;

Vos cris , vos plaintes éternelles

Ont toujours fait détester vos liens.

L A F I D E L I T É.

Toujours ? Non. Et j'ai vû ma puissance affermie

Faire le charme de la vie.

Jadis compagne de l'amour

Ses sujets & les miens ne formoient qu'une Cour ;

De nos états communs je réglois l'harmonie ,

Avec prudence , avec économie ,

De ses aimables dons je verfois la douceur ,

Ce que l'amant gagnoit sur l'amante ravie

Etoit toujours salaire , étoit toujours faveur.

Par de nouveaux desirs augmentée & nourrie ;
Sa flamme par le tems n'étoit point amortie.

Près du temple de la beauté ;
Long-tems avec un œil avide ,
Contraint dans sa temerité

Voltigeoit le plaisir , aujourd'hui moins timide ;

Long-tems exclus il gemissoit ;

Privé de son aîle perfide

Je l'admettois , il se fixoit ;

Par mes soins il rajeunissoit ;

Il n'étoit point alors de légère piqûre

Je conduisois d'une main sûre :

Tous les traits que l'Amour lançoit ;

Et de deux cœurs qu'il unissoit

J'éternifois la profonde blessure.

V E N U S .

Ce portrait, Déesse , est flatté ;

On chercheroit envain les douceurs qu'il rassemble ;

Pour en faire un qui vous ressemble ;

Interrogeons la verité.

Incommode autant qu'ennuyeuse ;

Tyrannifant un triste cœur ,

La passion la plus joyeuse

Par vous dégenere en langueur.]

Dans votre sombre pruderie

Habile à tout empoisonner ,

L'enjoüement seducteur , l'aimable étourderie ;

Un seul grain de coquetterie ,

Sont des crimes chez vous qu'on ne peut pardonner.

D E M A R S.

A vos côtez ont pris séance
Le respect timide & muet,
Le devoir imposant, le scrupule inquiet,
L'insipide persévérance,
L'ennui, le dégoût; l'indolence;
L'offensante satiété,
Et la triste uniformité:
Pour la laideur, pour la vieillesse
Gardez vos plaisirs peu touchans;
Vrai partage de la jeunesse
L'inconstance a les siens plus doux & plus piquans

LA FIDELITE'.

De la beauté qui me chasse
Le pouvoir est passager;
La honte saisit ma place;
Le remord sçait me vanger!

V E N U S.

Bon, vous chasser! Qui songe à vous exclure?
Quelle amante jamais a formé le dessein
De devenir inconstante & parjure?
Le hazard fournit l'aventure
Votre foiblesse en avance la fin.
Mais ne disputons plus de grace:
En faveur du Dieu des combats;
Au près de moi reprenez votre place;
A son retour s'il ne vous trouvoit pas,
Il est d'une humeur peu tranquille;

LE RETOUR

D'un emportement inutile
Je veux éviter le fracas.

Pendant l'Eté, la trompette guerrière
A guidé loin de moi les amours éperdus ;
Abandonnée & solitaire ;
Pour m'égayer un peu , j'ai reçu dans Cythere
Themis , Apollon , & Plutus :
Mais voyez mon malheur Déesse ;
En introduisant la richesse
Plutus avoit oublié net
Le gout & la delicateffe ;
Sous les replis de sa robe traitresse
Themis nous apporta l'ennui , la secheresse
Echappez de son cabinet ;
Et pour achever mon martyre
Apollon vint sans la satire.

LA FIDELITE'.

Mais s'ils vous ennuyoient , pourquoi jusqu'à ce jour
Sont-ils resté dans votre cour ?

V E N U S.

Les chasser c'eût été me montrer trop sévere ;
Car enfin ce sont ses amans ;
Et fussenteils sans agrémens
Leur perte n'est jamais légère.

LA FIDELITE'.

Je ne sçai comment Mars recevra tout ceci.

V E N U S.

Taisons-nous , Themis vient ici.

S C E N E II.

V E N U S , T H E M I S ;

T H E M I S.

O N dit que Mars arrive de l'armée :

V E N U S.

Oùï, si j'en crois la renommée :

T H E M I S.

Aujourd'hui ?

V E N U S.

Je le crois.

T H E M I S.

Adieu belle Venus !

V E N U S.

Quoi, sitôt ?

T H E M I S.

Ne m'arrêtez plus ;

Il est tems que je me retire.

V E N U S.

Ecoutez-donc, on a quelque chose à vous dire :

Hé bien, qu'avez-vous fait du Seigneur Apollon ?

Vous quittez ma Cour l'un & l'autre ;

Qu'il vous donne son cœur, qu'il reçoive le vôtre ;

Vous-êtes fille, il est garçon ;

Vous auriez dû déjà faire ce mariage.

THEMIS.

Apollon & Themis ! Le plaisant assemblage !

VENUS.

Hé, mais Déesse, pourquoi non ?

Il est entre vous deux certaine convenance

THEMIS.

De la convenance entre nous !

Et de grace, où la trouvez vous ?

C'est un fou, plein de pécunance ;

Sans gravité, sans consistance,

Dont l'esprit libertin voltige incessamment

Sur des riens, dont-il fait son subtil aliment :

Tête sans poids, cervelle sans prudence ;

Il parcourt en moins d'un moment

Dés flots, des airs, l'espace immense ;

Il s'élève, il tombe, il s'élance

Au gré du Caprice & du vent.

Il feroit beau le voir dans son extravagance

Prononcer de mon tribunal

Une Sentence en madrigal !

Adieu, je vais dans mon domaine

Rassembler mes fujets épars.

VENUS.

Mais pourquoi donc fuyez-vous Mars ?

D'où vous peut venir tant de haine ?

THEMIS.

T H E M I S.

C'est un petit brutal , qui sans ménagement
 Brusque souvent mon caractère ;
 Ses sujets & les miens s'accordent rarement.
 Il prétend que tout cede à son audace altière.
 Près des belles sur tout , Mars & ses favoris
 Nous poursuivent avec outrance ;
 Venus , je soutiens que mes fils
 Doivent sur ses enfans avoir la préférence.

V E N U S.

Dans mes Etats , ce point est contesté.

T H E M I S.

On dit que Mars est estimable ;
 Je le crois ; mais en vérité
 J'ignore ce que la beauté
 Peut en lui découvrir d'aimable ;
 Dans le portrait qu'Apollon m'en a fait
 Je ne l'ai trouvé qu'effroyable ;
 Je l'ai retenu trait pour trait ,
 Écoutez s'il est véritable.
 Loin devant lui la farouche terreur
 D'un bras sanglant , d'une voix menaçante
 Chasse la peur & la froide épouvante.
 Plus près du Dieu , l'intrépide valeur
 Le glaive haut , l'œil fier , l'ame rassise ;
 Porte en tous lieux la mort qu'elle méprise.

L E R E T O U R

Du Char d'acier chef-d'œuvre de Vulcain ;
 L'activité tient les rênes en main ,
 Fiers tourbillons , ses courriers indomptables
 Sement au loin des feux inévitables ,
 Le Dieu terrible environné d'éclairs
 Brise en passant les Sceptres , les Couronnes ;
 Frappe les Rois écrasez sous leurs Thrônes ,
 Lance la foudre , ébranle l'univers ,
 Et fait trembler Pluton en peuplant les enfers.

V E N U S .

Oüi, tel il est dans sa colere ;
 Tels sont ses genereux enfans ;
 Mais quant à la beauté les fripons veulent plaire ;
 Ah Déesse qu'ils sont charmans !
 Heureux s'ils n'étoient inconstans ;
 Plus heureux s'ils pouvoient se taire.

T H E M I S .

Et les miens donc ? Ah qu'ils sont
 doux !

V E N U S .

Oüi , vos jeunes sujets sont tous petits bijoux ;
 Auprès d'une beauté qu'ils plaident bien leur cause !
 Regards poupins , tons précieux ,
 Discours musquez tout distilans d'eau-rose ;
 Tout en eux satisfait & l'oreille & les yeux.
 Graceyant avec art , riant par habitude ,
 Gesticulant avec étude ,

Esprits legers à railler inclinez ,
 Esprits clincans tout à jour façonnez ;
 Le semillant papillonage ,
 L'éloquent petit badinage ,
 Que de soins , quelle propreté ;
 Quel teint mignard , quelle peau douce & fine !
 Joignez-y la mouche assassine

Un jeune Sénateur , est presque une beauté.

T H E M I S.

En effet rien n'est plus aimable.
 Je vois avec ravissement
 Que la beauté leur devient favorable ;
 Pour vous remercier d'un portrait si galant,
 Pendant la Campagne future
 Vous en aurez chez vous bon nombre je vous jure.

Elle sort.

V E N U S.

Hé ! non , je peins *gratis*.



SCENE III.

LA FIDELITE', VENUS:

LA FIDELITE'.

AH Déesse! voic
Mon plus implacable ennemi.

VENUS.

Hé qui donc?

LA FIDELITE'.

C'est Plutus.

VENUS.

Ah! vous-êtes perduë.

LA FIDELITE'.

Soumettez-vous toute entiere à mes loix ;
Jurez le moi, sa force est confonduë.

VENUS.

Hélas je l'ai juré cent fois ;
Et j'ai cent fois été vaincuë.

LA FIDELITE'.

Il vient, un peu de fermeté.

SCENE IV.

VENUS, LA FIDELITE', PLUTUS.

P L U T U S.

AH, je vous trouve en compagnie!
Pourquoi donc cette nouveauté?

à la Fidélité.

Ma bonne, laisse-nous de grace en liberté;
Delogeons, le trio m'ennuye.

L A F I D E L I T E'.

Plutus & ses enfans font sans cérémonie.

Me connois-tu?

P L U T U S.

Moi? Non en vérité;

Et n'en ai même aucune envie.

Allons, allons, sans compliment;

Sors vite. . . . Attendez donc. . . . Je rappelle en mon
ame. . . .

C'est la fidélité! C'est elle assurément. . . .

Hé! que faites-vous donc ici de cette femme?

V E N U S.

Plutus. . . .

L A F I D E L I T E'.

Point de discours foible divinité;
Devant Plutus la beauté doit se taire

Pour ne laisser parler que la fidélité ;
C'est le moyen de s'en défaire.

PLUTUS.

Qui Diable eût deviné qu'elle étoit en ces lieux ?

LA FIDELITE'.

Tu ne me connois pas ?

PLUTUS.

Moi ? chez plus d'une belle
J'ai vû jadis ton Phantôme ennuyeux ;
Mais il s'offre aujourd'hui rarement à mes yeux.

LA FIDELITE'.

Que viens-tu faire ici ?

PLUTUS.

La demande est nouvelle.
Ce que je fais par tout , donner , pour recevoir.

LA FIDELITE'.

Vas, fors , on ne veut plus te voir.

PLUTUS.

On ne veut plus me voir , dit-elle ?
Tai-toi babillarde éternelle.
Nous sçavons jusqu'où va ton fragile pouvoir ;
Sur terre ardents à te détruire
Mes Sujets ont sçu m'en instruire.

Subalternes commis , d'auprès de la beauté
 Tu les exclus avec fierté ;
 Sur eux je jette un œil de pere ;
 Ils percent les degrez , soustraits à tes rigueurs ;
 De tems en tems ils voguent à Cythere ;
 Toujours chiffrant , nombrant , les voilà directeurs :
 Contre toi dans l'instant éclate leur colere ,
 Tu les fuis en tous lieux , par tout ils sont vainqueurs ;
 Et si je voulois moi , j'obtiendrois tes faveurs.

L A F I D E L I T É.

Tes enfans t'ont flatté d'un triomphe facile ;
 Je reconnois leur vanité.
 Sur la terre, Plutus , tout n'est pas infecté :
 Il est encor plus d'un azile ;
 Où mon pouvoir est respecté :
 Il est des beautés mortelles
 Tendres autant que fidelles ;
 Au-dessus de tes efforts ;
 Leur cœur à mes loix docile
 Dédaigne l'appas servile
 De tes immenses thrésors ;
 Je connois leur petit nombre ;
 Et je couvre de mon ombre
 Leurs plaisirs & leurs transports.

P L U T U S.

Ne diroit-on pas à t'entendre
 Que sur terre on m'a revêtu

D'un pouvoir qui ne m'est pas dû ?
Que je suis un Tyran dont-on doit se défendre ?

Qu'est-ce sans moi que la beauté ?
Un flambeau fumant sans clarté ,
Une étoile obscurcie , une fleur ignorée

Sous l'humble buisson enterrée ;
Seul j'en connois & rehausse le prix.

Au feu des yeux d'une brune piquante
J'allume du rubis le vivant incarnat ,

Du diamant je brillante l'éclat ;

J'unis d'une main sçavante

Sur de somptueux habits ,

L'or & la perle innocente

Au superbe Coloris

De la fleur la plus brillante ;

Ajustemens & traits par moi sont assortis.

Pour conserver cette beauté chérie ;

Seul je dispense les secours :

L'astre brulant sèche-t'il la prairie ?

Des bois j'ombrage les détours :

L'Aquilon glace-t'il la plaine refroidie ?

Sous un lambris doré j'échauffe les amours.

J'écarte les chagrins sinistres ,

Je conduis l'embonpoint sur les pas de Comus ;

J'ouvre les celliers de Bacchus ,

Et les plaisirs sont mes ministres.

LA FIDELITÉ.

De ton pouvoir voila l'éloge fait,

Faisons celui de ta personne

Premierement. . . .

P L U T U S.

Tout beau ma bonne ;

Si je suis curieux de me voir en portrait

J'ai des peintres en abondance ;

Et j'ai déjà choisi pour me tirer au net

Un batard d'Apollon que j'ai payé d'avance !

L A F I D E L I T É'.

En attendant laissez-nous en repos :

P L U T U S.

Tête à tête à Venus je veux dire deux mots ;

Tiens , prends ce Diamant & laisse moi tranquille ;

L A F I D E L I T É'.

Garde de m'approcher.

P L U T U S.

Ah ! Duegne indocile !

Quoi Venus , à vos yeux je serai mal mené

Comme un soutraitant ruiné !

V E N U S.

Mais , Plutus , ce n'est pas ma faute :

Vous le traitez aussi d'une façon trop haute ,

Il ne reviendra plus.

L A F I D E L I T É'.

Vous le plaignez encor ?

P L U T U S.

Lançons lui notre fleche d'or :

C

Fleche univerfelle & puiffante ;
 Arme doublement trenchante,
 Tu fçais porter des coups infaillibles & fûrs ;
 Seul mobile de la terre
 Tu ramenes la paix, tu fuscites la guerre,
 Tu perces les rochers , tu renverfes les murs,
 Poffeffeur de qui te poffede ,
 A ton éclat à ta force tout cede :
 Par toi l'hymen allume fon flambeau ,
 Par toi Themis écarte fon bandeau ,
 Par toi la vertu fommeille ;
 Par toi la beauté s'éveille,
 Pour vaincre Danaé Jupiter t'emprunta,
 Pour foumettre Daphné Phœbus te fouhaita :
 Sois moi fecourable & fidelle ;
 Paffe par le cœur de ma belle ;
 Et va percer cette mégere-là.

L A F I D E L I T É .

Ta fleche eft fans effet , apprens à me connoître ;
 Porte ailleurs ta honte & tes pas.
 Quand d'un cœur tu te rens le maître
 Ou j'y fuis languiffante , ou bien je n'y fuis pas.

V E N U S .

Fidelité notre victoire eft belle ,
 Et nouvelle.
 J'ai refifté Plutus , & je reffens
 Qu'il eft bien glorieux d'avoir été fidelle ;
 Mais qu'il eft mal aifé de l'être bien long-tems.

L A F I D E L I T É'.

D'un instant seulement j'ai hâté ta défaite ,
Mars revient , songe à la retraite.

PLUTUS , *ramasse la fleche & dit d'un
ton excedé.*

Adieu.

S C E N E V.

A P O L L O N , P L U T U S , V E N U S ;
L A F I D E L I T É'.

A P O L L O N , *arretant Plutus.*

SEigneur Plutus , quoi comme un exilé
Vous fuyez la Cour de Cythere ?
Arretez donc.

P L U T U S.

Redoute ma colere ;
Fais rimeur , pedant doublé ;
Ne sçauras-tu jamais qu'ennuyer & deplaire ?

A P O L L O N.

Ah je vois d'où naît ton chagrin !
Mars revient aujourd'hui ; l'avanture est cruelle.
Tiens toi clos & couvert jusqu'au printems prochain ;
Tes favoris chez plus d'une mortelle
Ont bien l'air d'essuyer un semblable destin.

L E R E T O U R

P L U T U S.

Railleur glacé , caustique impitoyable ;
 Tu ris du revers qui m'accable ;
 Tremble , tu vas avoir ton tour ;
 Et de plus , je jure en ce jour

De conserver une haine immortelle
 Pour tes muses , pour toi , pour toute ta sequelle.
 Tes enfans amaigris m'imploreront envain ,
 J'aurai pour eux le cœur d'airain :
 Dans les bras de la faim cruelle
 Aujourd'hui pour jamais je fixe leur destin ;
 Jusque sur le plus vil faquin
 Je verserai plutôt ma prodigue abondance ,
 Que d'arracher à l'indigence
 Ton élève le plus divin.

Il sort.

A P O L L O N.

Le gout sçaura sauver les bons de ta vengeance ;
 J'abandonne le reste à ton courroux mutin.

S C E N E V I.

A P O L L O N , V E N U S , L A F I D E L I T E'.

A P O L L O N.

Reine des cœurs , beauté puissante,
 Voyez rassembler votre Cour ;
 Je ramene les jeux dans ce brillant séjour ,
 Mars & sa troupe florissante

Y conduiront bientôt l'amour.

Impatient de revoir tant de charmes

Il vole vers ces lieux guidé par ses desirs ;

Quelqu'amour qu'on ait pour les armes ;

On quitte sans regret le séjour des allarmes ,

Pour arriver au séjour des plaisirs.

V E N U S.

Je connois Apollon à ce trait de prudence.

A la faveur des plaisirs qu'il dispense ;

Il veut rester auprès de nous.

L A F I D E L I T É.

Hé bien, Mars n'en est point jaloux. ¶

V E N U S.

Mars ne le connoît pas. C'est un fin hypocrite

Dont la tendresse parasite

Tournant sans cesse auprès d'une beauté

Goute souvent un mets pour un autre apprêté.

Sur vingt tons differens il sçait monter sa lire ,

Il anime , élève , attendrit ,

Il échauffe le cœur , il entraîne l'esprit ,

Par la douceur des accens qu'il en tire :

Là dans le tête à tête en ses vivants portraits

D'un pinceau delicat il emprunte la touche ,

Déguise la raison sous un air moins farouche ,

Prête à la volupté les plus rians attraits ,

L'expression est dans ses traits ,

La séduction dans sa bouche.

Est-ce Apollon que vous peignez Venus ?
A ce portrait je ne le connois plus.

A P O L L O N .

Sujet zélé de votre empire ;
A regret je l'ai vû détruire ;
Je vous aime toujours vous le sçavez ; jadis
Aux pieds d'une beauté , respectueux , soumis ;
Tendre , delicat & fidelle
Je nourrissois une flame éternelle ;
Pour arriver au séjour enchanteur
Que le plaisir de loin offroit à ma constance ;
Je ne sçavois que la route du cœur :
J'attaquois de ce cœur la fiere résistance
Par l'assemblage scrupuleux
De mille soins , de mille vœux ;
De mille soupirs tout de feux ;
Mais quelle étoit ma récompense ?
Jouïet d'une inflexible & constante rigueur
J'emportoïis , penêtré de rage & de douleur ;
Le mépris insultant , la mordante Ironie ,
Le degout & la raillerie :
J'ai vû d'autres chemins ouverts ;
Ainsi que la beauté j'ai changé de méthode ,
Elle est plus courte , plus commode ;
Je la méprise , & je m'en fers.

L A F I D E L I T É.

'Apollon devient petit maître !
Je meurs si j'y puis rien connoître.

V E N U S.

Il s'est moqué de Plutus exilé ;
Mais à son tour il faut qu'il forte ;
Et qu'il forte bien querellé.

A P O L L O N.

Toutes deux contre moi ? la partie est trop forte.
Mars revient aujourd'hui , je cede sans aigreur.
Sous l'étendart de la France
Il conduisoit la vaillance
La victoire & la terreur ;
Effrayé de leur presence
L'ennemi dans le silence
A respecté son vainqueur.

Je cours de mes sujets renouveler l'ardeur ;
Je veux à leurs travaux que la beauté préside ;
De leurs succès je veux qu'elle decide ;
Et je promets de n'inspirer
Que ceux qui pour lui plaire oseront m'implorer.
Il sort.

V E N U S.

Mars & moi , nous l'aimons , Déesse ;
Il nous amuse & nous instruit.

L A F I D E L I T É.

C'en est fait , pour jamais mon pouvoir est détruit ;
J'ai tout perdu, jusqu'au Dieu du Permesse.

S C E N È V I I.

L'AMOUR, LA FIDELITE', VENUS.

VENUS.

On apporte l'amour.

Que vois-je ? c'est mon fils ! qu'il est foible, grands Dieux !

Il se meurt ? Ah faut-il qu'il expire à mes yeux !

Fidélité, je vous en prie,
Aidez moi donc à lui rendre la vie.

LA FIDELITE'.

Ne fais point sourd aux cris de la Fidélité

Amour, c'est ma voix qui t'appelle!

Il renaît. . . Connoissez ma puissance immortelle.

L'AMOUR *ouvrant les yeux.*

La Fidélité ! La beauté !

L'amour ne peut mourir quand il vous trouve ensemble,

Mais rarement il vous rassemble.

Ma mere !

VENUS.

Hé bien.

L'AMOUR.

Ma mere !

VENUS.

Hé bien mon fils.

L'AMOUR.

L'AMOUR.

Ne m'envoyez plus à la guerre.
 Voyez l'état où Mars m'a mis.
 Laissez-moi comme à l'ordinaire
 En tapinois & sans éclat ,

La Campagne prochaine arborer le rabat :

J'y ferai bien mieux mes affaires:

V E N U S.

Mais qu'avez-vous fait de vos freres ?

L'AMOUR.

Nous partîmes trois mille , & par un triste sort
 Nous revenons dix-sept tous malades à mort.

V E N U S.

Dix-sept ! O Ciel dix-sept ! qu'est devenu le reste ?

L'AMOUR.

Tout a senti les coups d'une absence funeste !

Les uns sont morts, d'autres plus libertins

Ont deserté sur les chemins ;

En partant de ces lieux, sous diverses brigades

Chef habile , j'avois rangé mes Camarades.

Tous frais , luisants , potelez , biens nourris

Tels qu'on les voit folâtrer dans Paris.

Tous bruloient de me suivre , & leur bouillante audace

Bravoit dans sa fiere menace

Le tems , l'absence & la langueur ;

Inutile fierté , trop fugitive ardeur ,

L E R E T O U R

J'ai vû perir ma troupe entiere ;
 De l'oublî le vent nébuleux
 En renverse plusieurs la tête la premiere ;
 Tel en courant la poste a perdu la lumiere ,
 Tel reçoit son congé dans un hameau bourbeux ;
 Tel autre expire de foiblesse
 Aux pieds de la premiere Hôteffe.

V E N U S .

Ne pleurez plus mon fils , moderez vos transports ;
 Si les amours , si vos freres sont morts
 Sçachez que bientôt de leurs cendres
 Il en renaîtra de plus tendres ,
 Qui jureront d'être à jamais constants.

L' A M O U R .

Ma mere pour les croire attendons le printems :
 Je vous épargne hélas la moitié de l'histoire
 Des maux que nous avons soufferts ;
 La fatigue en son humeur noire
 Nous laissoit au fond des deserts ;
 La gloire nous mettoit aux fers ,
 Et Bacchus nous crevoit de boire.
 Je n'y pense point sans frémir ;
 Avec Mars , avec ses élèves ,
 Les amours n'ont ni paix ni treves.
 A leur retour , loin de les accueillir ,
 Les belles sans pitié les devroient tous bannir ;
 Elles n'en feront rien , les traitres sont aimables.

L A F I D E L I T É'.

Et les belles sont traitables.

V E N U S.

Prenez des sentimens plus doux.

Mais de la part de Mars qu'avez-vous à me dire ?

L' A M O U R.

Ah pourquoi m'interrogez-vous ?

V E N U S.

Quoi donc , a-t'il abjuré mon empire ?

L' A M O U R.

Oublions le passé , bientôt il vous verra ;
Croyez à son retour tout ce qu'il vous dira.

Dans un détail qui lui peut nuire
Ma douleur contre lui vient de s'émanciper ,
Mais si vous ne voulez tout à fait me détruire
Ma mere , laissez vous tromper.

V E N U S.

à la fidélité.

Plaignez-vous donc encor des belles ,
Chicaneuse divinité ;
Mon fils est bien plus maltraité
Par les amants , que vous par elles.

L A F I D E L I T É'.

De pretexte jamais les belles n'ont manqué ,
Ou c'est aujourd'hui par vengeance

L E R E T O U R

Que leur cœur est revendiqué ;
 Ou ce sera demain par inconstance ,
 Un jour en fait la différence.

L' A M O U R.

Voilà votre éternel jargon.
 Toujours entre vous deux la dispute foisonne ;
 Je juge , & je soutiens mon jugement fort bon ;
 Que tout amant est un fripon ,
 Et toute amante une friponne ,
 Demandez , aujourd'hui l'on s'aime sur ce ton.

L A F I D E L I T E'.

Avant-coureur de bon augure
 Tenez voici déjà Mercure ,
 Bientôt nous aurons votre amant.

S C E N E V I I I.

LA FIDELITE', VENUS, L'AMOUR, MERCURE:

V E N U S.

Q U e fait Mars ?

M E R C U R E.

Mars vous fait ses complimens, Déesse.

V E N U S.

Où l'avez vous laissé ?

M E R C U R E :

Bien loin d'ici.

V E N U S.

Comment ?

N'est-il pas en chemin ?

M E R C U R E :

Oùi, mais rien ne le presse :

V E N U S.

Et pourquoi donc ne vient-il pas ?

L'hyver conduifant les frimats.

M E R C U R E.

Il est avec un peuple infuportable

Qui se moque des Almanachs ;

Toujours prêt à se battre , en Eté fur le fable ,

En plein hyver fur le verglas.

V E N U S.

Que ne les quitte-t'il ?

M E R C U R E :

Il les aime à la rage ;

Et même encor dernièrement

Il a pris leur habillement ;

S'il n'étoit immortel , il ne feroit pas sage.

LE RETOUR

Fardeau lourd & deshonorant
 Son bouclier n'est plus qu'une inutile masse ?
 En petit haussecol brillant
 Il a converti sa cuirasse ,
 Sa cotte d'arme en justeau-corps galant ;
 Pour un chapeau coquet il a troqué son casque ,
 Chapeau qui tombe au moindre vent ;
 Contre la mort la défense est fantasque.
 Oh! la prudence assurément
 N'en a pas introduit l'usage ;
 Elle eut moins fait pour l'ornement ;
 Et moins hazardé le courage.

V E N U S.

De tout tems cet habit m'a plû
 Mercure , & j'ai l'ame ravie
 Que Mars enfin l'ait revêtu.

M E R C U R E.

Auñtôt que vous l'aurez vû:
 Vous l'aimerez à la folie.
 Il va , vient , court , boit , chante , rit ,
 Pour chaque belle il s'attendrit ;
 Dans son regard la vivacité brille ,
 Dans son geste le feu petille ;
 Il est badin , semillant , étourdi ,
 Mais il n'en est que plus joli.

V E N U S.

Hé quoi donc? une absence & si longue & si dure
 Ne lui peut arracher ni larmes , ni murmure ?

MERCURE.

J'ai vû force vin répandu ;
De larmes , je n'en ai point vû.

VENUS.

Què je vais le gronder !

L'AMOUR.

C'est fort bien fait ; ma mere,
Querrellez toujours la premiere.
On entend un bruit de guerre.

MERCURE.

Tenez à ces sons éclatans
Je gageois que c'est lui.

VENUS.

Je l'attens :

MERCURE.

Je vais chez les mortels , ou bien mieux qu'à Cythere
On recompense mes talens.

Il sort.

LA FIDELITE'.

Hé ! Venus, croyez moi , point d'éclaircissemens ;
Craignez vous même sa colere.



SCENE IX. ET DERNIERE.

VENUS, LA FIDÉLITE', L'AMOUR;
MARS.

MARS à la Françoise avec empressement.

AH! je vous vois enfin, objet de tous mes feux;
Beauté digne de ma constance;
Souffrez que mes transports augmentez par l'absence;
Par mille baisers amoureux. . . .

V E N U S.

Doucement, s'il vous plaît, point tant de pétulance;

M A R S.

Quoi? vous me refusez, je pense?
Hé si donc, vous faites l'enfant,

V E N U S.

Encor une fois doucement.

M A R S.

Ah ah! voici du neuf. Vous boudez donc, Déesse;
Peut-on vous demander pourquoi?

V E N U S.

Parce que je vous hais; de grace, laissez moi.

M A R S.

Hé bien, c'est assez, je vous laisse.

V E N U S.

V E N U S.

Meritez-vous , ingrat , d'être admis dans ma Cour ?
 Vous aviez emmené l'amour ;
 En quel état l'avez vous sçu reduire ?
 Cruel , s'il voit encor le jour ;
 C'est par moi seule qu'il respire :

M A R S.

Quoi , ce n'est que cela ? ma foi vous avez tort ;
 Je voudrois moi que cet amour fût mort :

V E N U S.

Vous-êtes un traître , un perfide ;
 Si j'en croyois le transport qui me guide
 De ces lieux à jamais je sçaurois vous bannir.

M A R S.

Venus, point tant de violence ;
 Je ferois fâché d'en sortir ,
 Mais vous regretteriez bien vîte ma présence.

V E N U S.

Hé que perdrois-je en vous ? un amant indiscret
 Prompt à jurer , plus prompt à trahir sa promesse ;
 Promenant d'objet en objet
 Une avide , & vague tendresse ;
 Esclave imperieux , qui sans menagement
 Veut maîtriser sa souveraine ;

E

Dont la vivacité n'est qu'un emportement ;
 Que la nouveauté guide , & le plaisir entraîne ;
 De l'encens le plus delicat
 Raffasiant la beauté qu'il adore ,
 Et l'immolant avec éclat
 Dès que son feu bruyant s'éclipse & s'évapore.

M A R S.

Vous avez mis tous mes traits au grand jour ;
 Vous peignez à miracle. Oh ça , c'est donc mon tour.
 Fidélité , ma chere amie ,
 Un petit mot je vous en prie ?

V E N U S *intriguée.*

Que voulez-vous à la Fidélité ?

M A R S.

Moins que rien.

V E N U S.

Mais encor ?

M A R S.

Un mot de verité ;
 Un supplément pour votre éloge.

V E N U S.

Je ne veux pas qu'on l'interroge.

M A R S.

Elle est adorable , Venus.

V E N U S.

Vous plaifantez encor ? Ah sortez de Cythere
 Perfide , & craignez ma colere.

M A R S.

Qui moi ?

V E N U S.

Sortez , vous dis-je , & ne revenez plus.

M A R S.

Hé bien , je fors . . . Mais le diable m'emporte ,
 J'étouffe l'amour à la porte.

V E N U S *tendrement.*

Vous le pouvez , ingrat , brifez des nœuds fi doux.

M A R S *d'un air piqué.*

Oùi , c'est fort bien fait , plaignez vous.

On est huit mois éloigné d'elle ,

Huit mois à regretter un fi cher entretien ,

Huit mois triste , huit mois fidelle :

On arrive , on vient avec zèle ,

On veut prendre un baifer fur une main fi belle ;

Baifer qui ne lui coûte rien !

Et l'on est reçu comme un chien ,

L'accueil est regalant , & la façon nouvelle.

V E N U S.

Cruel , vous voudriez que notre amour fût mort ?

M A R S.

Hé que vous importe son sort ?
 Connoissez mieux votre puissance ;
 Et ne regrettez plus un amour vieillissant ,
 Fatigué par huit mois d'absence ,
 Reste d'un feu presqu'éteint , languissant ,
 Qu'entretient avec nonchalance
 Une morne persévérance ,
 Et qu'elle plaint en l'étouffant.
 J'arrive , je vous vois , mon cœur vous rend les armes ;
 Je vous offre un amour naissant ,
 Fils impetueux de vos charmes :
 Amour tout neuf , & d'autant plus pressant ;
 Aujourd'hui son flambeau s'allume ,
 De nouveaux feux il me consume ,
 Il me frappe d'un trait plus doux & plus perçant ,
 Un nouveau transport me possède ;
 Ah ! souhaitons qu'aux pieds d'un objet ravissant
 Un amour meure à chaque instant ;
 Pourvû qu'à chaque instant un autre lui succede.
 Mais non ingrate . . . il faut vous obéir ,
 De ces lieux à jamais vous m'ordonnez de fuir.
 Vous le voulez . . . Je fors.

V E N U S à l'amour.

Ah calmez sa colere !
 Ramenez-le , mon fils , aux pieds de votre mere.

L'AMOUR ramene Mars & se met entre lui & Venus.

Hé bien , finirons-nous ? (à Venus) regardez votre
amant.

Vous (à Mars) regardez la Reine de Cythere;
Vous souriez tous deux ? Je n'ai plus rien à faire.

M A R S.

Consentez-vous à mon éloignement.

V E N U S.

Pour vous , ingrat , ma foiblesse m'étonne ;
Je devrois vous punir . . . Mais non je vous pardonne ;

M A R S.

A quel excès va sa bonté !
Donnez-moi cette main. (*il la baise*) Ceci vaut un traité ;

V E N U S.

Hé , quoi ? vous badinez sans cesse !

M A R S.

C'est un don de l'habit que j'ai sçu revêtir.

En tout lieu chercher le plaisir ;
Suivre Bacchus , bannir l'yvresse ;
De tems en tems trahir une maîtresse ,
En possédant éguiser le desir ,
N'écouter rien quand l'honneur presse ;
Donner la mort en badinant ,
La recevoir en plaisantant ,

C'est la morale enchanteresse

Du peuple heureux dont j'ai pris l'ornement.

Mais, Venus, votre Cour me paroît tenebreuse :

Qu'on s'apperçoive enfin que je suis de retour,

Rappellons dans ce beau séjour

Des jeux, & des plaisirs la troupe paresseuse,

C'est par eux seulement qu'auprès de la beauté

Mars sçait fixer l'amour, & la fidelité.

Fin de la Comedie.



DIVERTISSEMENT.

LE CHANTEUR.

Printems ne vante plus tes charmes ;
De la tendre beauté tu fais couler les pleurs ;
Ton retour importun est celui des allarmes.

Si-tôt que le Zephir vient caresser les fleurs
Les fiers enfans de Mars dedaignant tes douceurs
Quittent l'amour, volent aux armes.
L'hyver est la saison aimable
Qui doit fixer tous vos desirs,
Beautez sa rigueur favorable
Ramené auprès de vous l'amour & les plaisirs.

M A R S.

Sans valeur, sans combat, il n'est point de victoire
Pour le guerrier, ni pour l'amant :
Sur l'ennemi, sur un objet charmant
Sans valeur, sans combat, il n'est point de victoire.
En attaquant, en combattant,
Du triomphe on obtient la gloire ;
Sans valeur, sans combat, il n'est point de victoire
Pour le guerrier, ni pour l'amant.

L' A M O U R.

Des bienfaits que ma main dispense
Beautez, la source est dans vos yeux ;
L'amour ne doit qu'à leur puissance
L'empire qu'il a sur les dieux :

LE RETOUR

Mais n'abusez point de vos armes ;
 D'un tendre amant partagez les desirs ,
 Un pouvoir acquis par les charmes
 S'augmente encor par les plaisirs.

VAUDEVILLE.

LE CHANTEUR.

Comme un Zéphir dans la plaine ;
 Caresse de son haleine ,
 Toutes les fleurs d'alentour ;
 Du guerrier plus coquet encore ;
 Bientôt la flamme s'évapore ,
 Ne comptez point sur son retour.

V E N U S .

Comme la rose nouvelle ;
 Que le Zéphir d'un coup d'aîle
 Embellit & met au jour ;
 Aussi brillante que la rose ,
 La beauté passe à peine éclosé ,
 Ne comptez point sur son retour.

L'AMOUR.

Comme une abeille innocente
 S'attache à la fleur naissante ,
 L'âge heureux fixe l'amour :
 Sitôt que la fleur est sechée ;
 Ailleurs il cherche la rosée ,
 Ne comptez point sur son retour.

L A F I D E L I T É'.

Comme la neige brillante ,
Perd sa blancheur éclatante
Aux feux de l'astre du jour ;
Par un nouvel amour détruite
La fidélité prend la fuite ,
Ne comptez point sur son retour.

A R L E Q U I N.

Comme un passager sur l'onde
Effrayé quand le vent gronde
L'Auteur se trouve en ce jour ;
Tremblant pour son premier voyage ;
Il abordera sans orage ,
Si vous approuvez le retour.

F I N.

A P P R O B A T I O N.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, *le Retour de Mars, Comedie en un Acte*, & j'ai cru qu'elle auroit le même succès à la lecture qu'elle a eu sur le Théâtre. Fait à Paris le 3^e. Janvier 1736.

DE BEAUCHAMPS.

P R I V I L E G E.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROY DE FRANCE ET DE NAVARRE; A nos amez & féaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes Ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra: S A L U T. Notre bien amé LAURENT-FRANÇOIS PRAULT fils, Libraire à Paris, Nous ayant fait remontrer qu'il souhaiteroit faire imprimer & donner au Public *le Retour de Mars, Comedie en un Acte, avec un divertissement de M. de la Noue*, s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege sur ce necessaires; offrant pour cet effet de les faire imprimer en bon papier & beaux caracteres, suivant la feuille imprimée & attachée pour modele sous le Contrescel des Presentes. A CES CAUSES; Voulant traiter favorablement ledit Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Presentes, de faire imprimer lesdits Livres ci-dessus spécifiés, en un ou plusieurs Volumes, conjointement ou séparément, & autant de fois que bon lui semblera, sur papier & caracteres conformes à ladite feuille imprimée & attachée sous notredit

Contrefcel, & de les vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le tems de six années consecutives, à compter du jour de la date desdites Presentes : Faisons défenses à toutes sortes de personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance; comme aussi à tous Libraires-Imprimeurs & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire les Livres ci-dessus exposés, en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits, sous quelque prétexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement de titre ou autrement, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois-mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Exposant, & de tous dépens, dommages & intérêts; à la charge que ces Presentes seront enregistrees tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la date d'icelles: que l'impression de ces Livres sera faite dans notre Royaume & non ailleurs; & que l'Impétrant se conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du dix Avril 1725. & qu'avant que de les exposer en vente les Manuscrits ou Imprimés qui auront servi de copie à l'impression desdits Livres, seront remis dans le même état où les Approbations y auront été données, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Garde des Sceaux de France le sieur Chauvelin; & qu'il en fera ensuite remis deux Exemplaires de chacun dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, Garde des Sceaux de Fran-

ce le sieur Chauvelin, le tout à peine de nullité des
Présentes : Du contenu desquelles vous mandons &
enjoignons de faire jouir l'Exposant ou ses ayans-
cause pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il
leur soit fait aucun trouble ou empêchement : Vou-
lons que la copie desdites Présentes qui sera imprimée
tout au long au commencement ou à la fin desdits
Livres, soit tenuë pour dûëment signifiée, & qu'
aux copies collationnées par l'un de nos amez &
seaux Conseillers & Secretaires, foi soit ajoûtée com-
me à l'original : Commandons au premier notre Huif-
fier ou Sergent, de faire pour l'exécution d'icelles,
tous actes requis & nécessaires, sans demander autre
permission; & nonobstant clameur de haro, Char-
tre Normande & Lettres à ce contraires : Car tel est
notre plaisir. Donné à Versailles le vingt-neuvième
jour du mois de Juin, l'an de grace mil sept cent tren-
te-cinq; & de notre Regne le vingtième. Par le Roi
en son Conseil. S A I N S O N.

*Registré sur le Registre IX. de la Chambre Royale
des Libraires & Imprimeurs de Paris N^o. 120. fol. 119.
conformément aux anciens Reglemens confirmés par
celui du 28. Février 1723. à Paris le 30 Juin 1735.*

G. MARTIN, Syndic.











